





MÉMOIRES

DE M. LE BARON

DE BESENVAL.

T. IV.

MÉMOIRES

DE M. LE BARON

DE BESENVAL,

Lieutenant-Général des Armées du Roi, sous Louis XV et Louis XVI, Grand'Croix de l'Ordre de Saint-Louis, Gouverneur de Haguenau, Commandant des Provinces de l'Intérieur, Lieutenant-Colonel du Régiment des Gardes-Suisses, *etc.*

TOME QUATRIÈME,

CONTENANT

DES MÉLANGES LITTÉRAIRES,
HISTORIQUES ET POLITIQUES;
SUIVIS DE QUELQUES POÉSIES.

A PARIS.

Chez F. BUISSON, Libraire, rue Hautefeuille, n°. 23.

1806.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

DANS le cours de la Campagne de 1757, plusieurs Officiers-généraux, les uns d'un esprit aimable, et quelques autres d'un esprit cultivé, formèrent une sorte d'Académie littéraire, à Drévenich, où la saison devoit les retenir assez long-temps. Il fut convenu que chacun apporteroit à cette réunion son tribut de vers ou de prose; et cet engagement fut rempli. Le Recueil qu'on donne au Public, est composé de Pièces que M. le Baron

de Besenval a fournies à l'Académie de Drévenich, de quelques autres dont il est également l'Auteur, et de plusieurs morceaux trouvés dans son Porte-feuille.

Lettre de M. le Baron de Besenval à M. de Crébillon fils.

« Lorsque j'écrivis *le Spleen*, je n'eus
» point en vue de raconter mes propres
» malheurs; je n'en ai jamais éprouvés.

» Je n'y fus point porté par le chagrin,
» ou par le besoin de me distraire. J'ai
» peu connu le chagrin : j'ai senti tous
» les plaisirs qu'un honnête homme peut
» rechercher, et ces goûts m'ont préservé
» de l'ivresse des passions particulières.
» Un caractère gai, quelque esprit, un
» corps à toute épreuve, voilà les dispo-
» sitions où j'étois il y a vingt ans, à peu
» près, lorsqu'il me prit fantaisie de dé-
» montrer que le malheur est inséparable
» de quelque situation que ce soit.

» Je composai mon roman, comme on
» fait une lettre, sans travailler, et sur-
» tout sans corriger; j'en suis incapable.

» Je ne consultai personne, parce que
» j'étois plus pressé de satisfaire le ca-
» price du moment, que tourmenté du
» desir de bien faire. Quand j'eus fini
» mon ouvrage, je le jetai dans mon
» porte-feuille, plutôt avec *désintérêt*,
» que par le besoin de me refroidir pour
» le mieux juger; enfin, je l'aurois oublié
» tout-à-fait, (quel crime de lèze-posté-
» rité!) si M. Collé, mon ami, n'eût
» voulu le connoître. Ce desir seul étoit
» un succès pour moi, puisqu'il témoi-
» gnoit une opinion plus flatteuse que je
» ne le méritois. Il me donna des éloges
» et des conseils. Je reçus les éloges, et
» n'obéis point aux conseils. Je dirai
» même que je fus étonné qu'un homme
» de ce talent eût des idées aussi fausses.
» Mon roman seroit bien pire, si j'en
» eusse redressé la marche, sur le plan
» qu'il me proposa. A l'en croire, j'au-
» rois mêlé quelques tableaux *grivois* à
» des scènes qui se passent en bonne
» compagnie; ce qui présenteroit un dis-
» parate offensant.

» Voici ce que je me suis prescrit à
» moi-même.

» J'ai tâché que mon *malheureux* ne
» fût point insensible, pour qu'il fût in-
» téressant. Je n'ai pas voulu qu'il fût
» pleureur; on se blase bien vîte sur les
» infortunes de celui qui ne cesse d'en
» gémir.

» Je ne l'ai point laissé manquer de
» défauts et de torts, afin d'éviter l'écueil
» de *Grandisson*, qui nous excède de ses
» vertus. Nous n'aimons pas qu'on soit
» trop parfait; et nous avons nos raisons
» pour cela.

» Les événemens qu'il éprouve sont ceux
» que chaque jour reproduit dans la so-
» ciété, mais qui rarement s'accumulent
» sur un même homme.

» Je suis sobre de réflexions, et j'es-
» père qu'on m'en saura gré. C'est à ce-
» lui qui lit, à réfléchir; que l'auteur le
» mette sur la voie de ce qu'il doit penser,
» et s'en tienne-là. Je connois un roman
» plein de charmes, qui me cause une
» juste impatience, par la prétention qu'a

Lettre de M. de Crébillon fils, à M. le Baron de Besenval.

« Je vais vous rendre un compte exact,
» M. le Baron, de tout ce que je pense
» de votre ouvrage. Voici les réflexions
» qui me sont venues. Je vous prie de
» les suivre.
» 1°. Votre objet est de faire un ou-
» vrage de morale, de tracer un tableau
» du monde, après en avoir fait l'expé-
» rience. Rien de mieux imaginé, rien
» de plus digne d'occuper ces momens
» que le monde et vos devoirs vous lais-
» sent. Permettez-moi d'applaudir à ce
» système plein de bon esprit et de sa-
» gesse. La suite des temps vous confir-
» mera dans un parti si louable. Vous
» existerez toujours avec plaisir, puisque
» vous n'existerez dans aucun âge, sans
» occupation.
» 2°. Votre tableau moral est bien pro-
» jeté : l'invention est heureuse. Il nc

» faut ni le surcharger, ni le croquer; il
» faut que tout y trouve sa place. Ce ne
» seroit plus un tableau, mais une simple
» étude de peintre. Ce n'est pas ce que
» nous voulons de vous; nous voulons
» que votre cadre soit rempli; nous vou-
» lons y trouver le monde tel qu'il est,
» et tout ce qu'il est. Pour réussir dans
» ce dessein, il faut d'abord arrêter comme
» une table des différentes matières que
» vous avez à traiter. Vous réfléchirez sur
» tous les sujets que le monde offre à l'ob-
» servateur judicieux. Vous les renfer-
» merez dans une liste, avec un énoncé
» court, en manière de sommaire de
» chapitres. Quand vous croirez avoir re-
» cueilli les principaux sujets, et que
» votre liste sera faite, nous en raison-
» nerons. Ces matériaux rassemblés, vous
» ferez une seconde opération; ce sera
» de leur assigner un ordre naturel, le-
» quel fasse naître les parties les unes des
» autres; en sorte que vous ne traitiez pas,
» dans le commencement, ce qui seroit
» mieux placé soit au milieu, soit à la

» fin. Il est dans un livre, comme dans
» une pièce de théâtre, une génération
» de choses successives et filées, qui fait
» ce qu'on appelle *une belle ordon-*
» *nance*. Les gens du monde se gâtent
» par la conversation, leur première
» école. On cause sans ordre, sans sys-
» tème, sans suite, et l'on fait bien. Mais
» la composition est toute différente.

» 3.° Sur le style, j'aurai l'honneur de
» vous faire remarquer qu'il sera dans
» votre ouvrage, ce qu'est le coloris dans
» tous les tableaux. Vous êtes fait pour
» bien écrire. Ne vous forcez pas. Mon-
» tesquieu dit qu'une femme qu'il ne
» nomme pas (c'étoit la sienne), mar-
» choit naturellement bien; mais que
» quand elle vouloit marcher mieux,
» elle boitoit. Le style qui vous convient,
» car il y a des vocations de style, comme
» de profession, le style qui vous con-
» vient est fort, et susceptible des agré-
» mens que la philosophie n'exclut pas.
» Le style dépend nécessairement de la
» pensée. Telle pensée, tel tour d'esprit,

» tel style. Vous réfléchissez; vous con-
» noissez le langage de la bonne com-
» pagnie. Vous avez l'usage du monde.
» Ecrivez comme vous parlez. Quand les
» fleurs se trouveront sous votre main,
» cueillez-les sans scrupule, mais aussi
» sans effort. Evitez une chose, je veux
» dire le tortillement, ou l'obscurité. Pour
» y réussir, alongez moins vos phrases.
» Evitez également une concision affectée
» de locutions, qui redeviendroient obs-
» cures par leur petitesse et leur mai-
» greur. Ni trop courtes, ni trop lon-
» gues, claires, ou du moins faciles à
» pénétrer; telles sont les bonnes locu-
» tions. Coupez vos phrases par des points
» qui accoutument vos yeux à une cer-
» taine symétrie sur le papier. Vous par-
» lez bien; écrivez de même. Ne soup-
» çonnez aucun mystère dans ce travail.
» Les règles sont très-peu de chose. C'est
» l'usage qui décide; et l'usage vous est
» connu, comme le monde même.

» Pardonnez-moi tout ce pédantisme
» précipité. J'ai suspendu quelques occu-

» pations pour m'entretenir rapidement
» avec vous. Quand j'aurai l'honneur de
» vous voir, nous en résumerons avec
» plus de soin. J'applaudis, M. le Baron,
» à des goûts si sages. Mais ce qu'il im-
» porte que vous sachiez, c'est que vous
» valez mille fois plus que vous ne voulez
» le croire. Vous avez reçu de la nature
» un très-bon esprit. Vous avez joint à
» cet avantage précieux ce que l'usage
» du monde et la lecture doivent pro-
» curer. Vous êtes mon Baron, et celui
» de quiconque se pique de respecter et
» d'aimer le mérite agréable et solide. »

MÉMOIRES

MÉMOIRES
DE M. LE BARON
DE BESENVAL.

MÉLANGES LITTÉRAIRES, HISTORIQUES ET POLITIQUES.

LE SPLEEN.

J'AVOIS remarqué souvent aux Tuileries un homme âgé, vêtu fort simplement, d'un extérieur modeste et chagrin, qui, sans avoir l'air farouche, cependant se tenoit de préférence dans les lieux écartés. Un jour, que je me promenois seul, ayant encore aperçu mon homme, je le suivis pendant quelque temps; enfin, cédant à ma curiosité, je l'accostai.

« Monsieur, lui dis-je, vous trouverez peut-être étonnant que n'ayant pas l'honneur d'être connu de vous, j'interromps

votre promenade ; mais, je vous l'avoue franchement, le soin que vous prenez de fuir, dans ce jardin, le monde que d'ordinaire on y vient chercher, m'a donné le desir de vous connoître. Une manière d'être qui n'est pas celle de tout le monde, annonce communément une façon de penser particulière, et mon plus grand plaisir est de pénétrer les différens motifs qui font agir les hommes. »

« Monsieur, me répondit-il en souriant, un homme qui, se promenant aux Tuileries, évite la chaleur, la poussière et la foule, est certainement un animal rare. Je ne suis pas étonné qu'il ait excité votre curiosité : pour la satisfaire, je vous dirai que, de toutes les promenades, ce jardin est celui qui plaît le plus à mes yeux ; qu'en y fuyant le monde que d'ailleurs je hais, j'y trouve l'air et la fraîcheur, avec l'avantage d'être dans un lieu qui m'est agréable. Si vous desirez savoir qui je suis, je souhaite que vous soyez plus habile que moi. Il y a quarante ans que je travaille à me connoître, sans avoir pu réussir. »

Cette réponse me donna plus d'envie de continuer la conversation.

MOI.

Dire qu'on ne se connoît pas, c'est prouver qu'on a fait bien des recherches sur soi-même.

L'INCONNU.

C'est du moins être de bonne foi; c'est peut-être avoir appris que le cœur de l'homme est un labyrinthe où l'on se perd, un caméléon qui trompe les yeux les plus attentifs et les plus pénétrans.

MOI.

Vous avez raison; mais il me semble pourtant qu'il y a des situations où la volonté des hommes est toujours déterminée dans un même sens, et qu'il existe des caractères marqués qui ne se démentent point.

L'INCONNU.

Cela se peut: mais réfléchissez-y; vous verrez que la volonté des hommes est

toujours soumise à l'influence du moment, aux circonstances. Quelquefois ce moment se prolonge : le hasard ne fait point changer les circonstances : la volonté se soutient, et l'on usurpe la réputation d'un caractère suivi.

MOI.

Quoi! vous pensez que ces hommes qui ont soutenu avec fermeté les vicissitudes d'une vie pleine d'orages, et qui l'ont terminée par une mort courageuse, n'ont pas mérité la réputation de la plus grande contenance?

L'INCONNU.

Je crois que l'amour-propre étoit le ressort qui les animoit dans les événemens exposés aux regards des autres; mais les avez-vous suivis dans leur vie privée? Me répondrez-vous que ce courage, cette grandeur d'ame n'ont pas échoué mille fois contre des choses futiles, mais cachées? Allez, monsieur, ne soyez jamais la dupe des comédies jouées sur un grand théâtre. Ce n'est point là qu'il faut

chercher à démêler le cœur humain ; c'est dans le vôtre propre : tous les cœurs sont faits sur le même modèle. Il n'y a de différence que dans leurs inclinations.

MOI.

En vérité, monsieur, la façon dont vous parlez ajoute encore au desir que j'avois d'entrer en conversation avec vous. Me permettrez-vous de vous demander quel état vous avez embrassé ?

L'INCONNU.

Je n'en ai plus maintenant, après en avoir essayé plusieurs.

MOI.

Cette réponse me met dans le cas de vous faire des questions multipliées, qui pourroient vous devenir importunes.

L'INCONNU.

Pour vous les épargner, je ne demande pas mieux que de vous raconter quelques épisodes de ma vie : je vous prierai seulement de souffrir que je vous taise mon nom, et celui des gens que je citerai. Je

les désignerai sous des noms supposés, pour me faire mieux entendre.

Cadet d'une assez grande maison, je fus destiné, par ma famille, à l'état ecclésiastique. L'éducation que je reçus en conséquence, rendit mes premières années assez pénibles. Toutes les choses qu'il faut savoir dans l'état auquel j'étois voué, demandent une étude fatigante et très-ennuyeuse. Un de mes oncles, évêque, se chargea de moi. C'étoit un homme vertueux et rempli du sentiment de ses devoirs. Quoique jeune encore, j'examinois sa conduite : je fus effrayé de la sévérité des mœurs d'un ministre de la religion, qui doit la faire pratiquer et la rendre respectable. L'impunité de beaucoup d'évêques qui déshonorent le sacerdoce, ne me rassura point. L'avilissement personnel qui suit toujours un état mal rempli, me parut, de tous les maux, le plus affreux. Arrêté cependant par la timidité, compagne inséparable de la première jeunesse, je n'osois déclarer la répugnance que j'avois pour être prêtre. Tourmenté sans cesse

de cette idée, mon humeur s'en ressentit. Mon oncle s'en aperçut : il ne lui fut pas difficile de pénétrer la cause de mon chagrin. Il me fit appeler un matin dans son cabinet. « Mon neveu, me dit-il, je lis dans votre cœur : votre tristesse m'annonce qu'il n'est point d'accord avec ce que vos parens ont décidé de vous. Faites vos réflexions ; songez qu'un beau nom est le seul patrimoine qui vous attende ; avantage desirable, lorsqu'il est accompagné de richesses qui peuvent en soutenir l'éclat ; mais fardeau pesant, dans la misère. En vous faisant prêtre, ces richesses ne peuvent vous manquer, et vous obtiendrez, jeune encore, et sans peine, ce que vous n'oseriez espérer dans tout autre état, après les plus grands travaux et dans la vieillesse la plus avancée. Si cependant vous ne vous sentez point les dispositions nécessaires à cet état, ne différez pas d'un instant ; prenez un autre parti. Tous les inconvéniens auxquels vous vous exposerez, ne sont pas comparables à celui de ne point tenir les engagemens que vous

aurez pris dans la société. » Mon oncle ajouta même, en levant les yeux au ciel: « N'est-il pas affreux qu'à l'âge où l'expérience ne peut éclairer notre choix, les hommes aient exigé qu'on décidât du sort du reste de sa vie ? »

Enhardi par l'ouverture que me faisoit mon oncle, je lui déclarai mes vrais sentimens; et, peu de temps après, je retournai dans la maison de mon père.

MOI.

Je pense bien comme vous sur l'état ecclésiastique. L'opulence qu'il procure quelquefois, ne me paroît pas dédommager des entraves qui s'y trouvent sans cesse. S'occuper de détails vétilleux et fatigans, au fond d'un diocèse; rechercher tous les malheureux; se refuser, pour donner aux autres; être en garde contre ses moindres actions, de peur du scandale; commander à d'autres prêtres qui tâchent de se soustraire à votre autorité; être le fermier d'un temporel dont on ne peut disposer, et qui toujours est attaqué:

voilà la vie d'un évêque. Mais je vous supplie de vouloir bien poursuivre un récit que j'écoute avec intérêt.

L'INCONNU.

Lorsque j'arrivai, ma mère étoit morte. Mon père me reçut fort mal. J'avois songé, me dit-il, à vous rendre heureux ; mais puisque votre indocilité s'y refuse, il faut vous satisfaire. Vous aurez le temps de vous repentir du parti que vous prenez aujourd'hui. Pour vous accoutumer de bonne heure au mal-aise auquel vous êtes destiné, je ne veux pas que vous connoissiez l'aisance qui règne dans ma maison ; je ne veux pas même vous mettre dans le régiment de votre frère, où vous seriez encore trop bien traité. Je viens d'obtenir pour vous une lieutenance dans celui d'un de mes amis, et vous n'avez qu'à vous préparer à l'aller joindre demain.

MOI.

C'est une chose incompréhensible que le despotisme des pères ! De tous les êtres

qui peuplent le monde, les hommes seuls osent se l'arroger. La docilité des enfans ne viendroit-elle point de l'impression de leur première foiblesse, de l'habitude qu'ils ont d'être dominés par leur père, et d'une sorte de respect pour leur expérience ?

L'INCONNU.

Cela peut y faire; mais soyez convaincu que la piété filiale, dont on a fait une vertu, ne doit son origine qu'à l'avarice, aux richesses qu'on attend de ses pères. Voilà le vrai fondement de leur despotisme, et de la soumission des enfans.

Le mien me fit partir pour Valenciennes, où mon régiment étoit en garnison.

Les leçons de mon oncle m'avoient plus frappé, que la dureté de mon père. Ayant quitté l'habit de prêtre, par la crainte de ne pouvoir en remplir les engagemens, je me donnai tout entier à ceux du métier que je venois d'embrasser. Beaucoup d'activité, quelqu'intelligence, me firent choisir pour aide-major, poste qui demande

bien des soins et des pas, dans un jour. Accoutumé dès long-temps à réfléchir, je jugeai bien vîte que ceux qui commandent aux autres n'en sont au fond que les esclaves. Sans cesse autour du soldat, occupé de ses besoins, de sa santé, de sa discipline, de l'avertir de ses devoirs, je reconnus que je leur devois tout, tandis qu'à l'obéissance près, ils ne me devoient rien. Quelquefois, outré de fatigue, je me rappelois la vie tranquille que j'avois menée, sans pourtant la regretter.

MOI.

En effet, il y a un peu plus de fatigue dans la journée d'un aide-major, que dans celle d'un séminariste.

L'INCONNU.

Oui, mais bien de l'ennui de moins. J'aimois mon métier, et j'aurois compté mes peines pour rien, si j'avois été content d'ailleurs; mais j'étois soumis à des chefs, pour la plupart imbéciles. Ils s'en prenoient à moi de leurs propres fautes, et me faisoient souvent supporter leur humeur. En

butte à la jalousie de mes camarades, par ma façon d'être, différente de la leur, ils tournoient mon application en ridicule. Je soutins pendant quelque temps leurs plaisanteries : mais un jour, qu'on me poussa plus qu'à l'ordinaire, je me fâchai. Je pris à partie celui de la troupe qui me plaisoit le moins. Il me répondit vivement. Je ne cédai point, et nous en vînmes à des propos qui veulent satisfaction. Nous nous battîmes. Je reçus un coup d'épée au travers du corps. Mon sort n'étoit pas assez heureux pour être fort tourmenté de la crainte de mourir. Je regardai même ma blessure comme un événement moins fâcheux, que si j'avois tué mon adversaire ; ce qui m'auroit contraint d'aller chercher dans des pays étrangers, un asile contre la rigueur des lois.

M o i.

Car les mêmes hommes qui ont arrangé qu'une injure ne pouvoit être lavée que par du sang, ont fait des lois pour proscrire celui qui se conformeroit à cet usage.

L'INCONNU.

Trouvez-vous bien plus raisonnable, qu'un homme, déjà victime de la mauvaise humeur d'un autre, soit encore forcé d'exposer sa vie, pour en tirer vengeance? La société des hommes n'est qu'un tissu de contradictions et de choses mal vues.

Je fus plus tôt rétabli de ma blessure, que je n'avois osé l'espérer. Mon combat avoit fait du bruit; et la première fois que je reparus à l'assemblée, tout le monde s'empressa de me témoigner de l'amitié. Parmi les femmes, il y en eut une qui me montra tant d'intérêt et de joie, du retour de ma santé, qu'elle me fit une vive impression. Elle possédoit bien des avantages pour toucher le cœur d'un homme de mon âge. Aux traits les plus réguliers, elle joignoit tout l'éclat de la jeunesse. Sa vivacité piquante ajoutoit encore à ses grâces; en un mot, elle étoit faite pour plaire. Je fus séduit, et je ne tardai pas à lui déclarer mes sentimens. J'en fus si bien reçu, qu'en très-peu de temps, il ne me resta plus rien à desirer. Monsieur,

vous avez sans doute éprouvé le charme d'une première conquête; ainsi, je ne vous ferai point le détail de mon bonheur. J'en étois tellement occupé, que je négligeois mes devoirs. Le colonel du régiment m'en reprit avec dureté. J'y fus sensible, et je me livrai plus exactement à mes fonctions, sans prendre sur ma tendresse. Mon repos seul en souffrit, et certainement je n'aurois pu résister, sans une catastrophe à laquelle je ne devois pas m'attendre.

La gaieté du caractère de ma maîtresse excitoit la mienne. Nous joignions à nos amours, des enfantillages naturels à nos âges. Un soir, sachant qu'elle n'étoit pas chez elle, j'imaginai d'aller me cacher dans sa chambre, pour la surprendre à son retour. A peine avois-je eu le temps de me placer de façon à me dérober à ses premiers regards, que je l'entendis qui rentroit. Je fus surpris de distinguer une autre voix que la sienne. La curiosité, les ménagemens que je croyois lui devoir, me portèrent à ne point sortir de l'endroit où j'étois caché. Un seul rideau

me couvroit ; au moyen de quoi, je reconnus aisément qu'un de mes camarades lui donnoit la main : cela me parut assez simple. Mais, que devins-je, lorsque je vis cette maîtresse que j'adorois, et pour laquelle je me serois sacrifié mille fois, renvoyer ses gens, et prodiguer à mon camarade les caresses les plus tendres ; puis, joignant l'ingratitude à la perfidie, s'oublier au point de faire d'amères plaisanteries sur mon compte ! Je fus si saisi de ce spectacle, que je restai long-temps sans avoir presque l'usage de mes sens. Enfin, revenant à moi, je sortis de dessous mon rideau. Vous pouvez vous imaginer quel effet produisit mon apparition subite. Je pris le ton ironique ; et, quoique pénétré de douleur, je m'en tirai fort bien. Ce qui vous surprendra peut-être, c'est que mon camarade me parut mille fois plus embarrassé que ma maîtresse.

MOI.

Point du tout. Je reconnois bien là l'audace d'une femme démasquée. Vous

fûtes bien heureux que le hasard vous eût empêché d'être dupe plus long-temps.

L'INCONNU.

Oui, si les maux auxquels expose la certitude d'être trompé, ne sont pas plus fâcheux qu'une duperie qu'on ignore : l'un et l'autre peuvent se défendre.

Quoi qu'il en soit, je ressentis le plus violent chagrin de cet événement. J'étois d'autant plus peiné, que je voulois cacher ma douleur. Le desir de la vengeance trouvoit place parmi les sentimens tumultueux qui m'agitoient. Vous savez peut-être, que dans toutes les villes de provinces, il y a deux ou trois femmes qui se disputent l'avantage de la beauté, des succès. La haine est le fondement de leurs affections réciproques, et les moyens de s'enlever leurs conquêtes sont leur unique occupation. Pour me venger de mon infidelle, j'imaginai d'adresser mes vœux à celle de ses rivales qu'elle haïssoit le plus. J'exécutai mon projet. Il eût la suite la plus heureuse et la plus prompte. J'avois

eu

eu soin de cacher ma funeste aventure : par conséquent, ma nouvelle maîtresse, ignorant mon véritable motif, attribua mon hommage au pouvoir de ses charmes. Il étoit simple qu'elle s'y trompât. Au goût qu'elle prit pour moi, se joignit le triomphe de m'enlever à son ennemie : voilà bien des raisons, pour ne pas me faire soupirer long-temps. Je passois donc, des bras d'une femme perfide, dans ceux d'une beauté qui m'aimoit, et j'eus la satisfaction de jouir du chagrin qu'en ressentit ma première maîtresse, et de toutes les démarches qu'elle fit pour m'attirer de nouveau dans ses fers. Ces menées furent inutiles, quoique je sentisse bien distinctement que je l'aimois encore.

MOI.

Enfin, vous voilà donc heureux ! J'en suis ravi.

L'INCONNU.

Point du tout. J'étois aimé ; mais je n'aimois point ; et ces attentions qu'on avoit pour moi me paroissoient insipides.

Ces détails, ces inquiétudes de la tendresse, si délicieux pour deux cœurs également épris, me fatiguoient. Les reproches que je me faisois, de mon ingratitude, augmentoient la gêne de mon état. Je voulus essayer d'en sortir; et craignant autant l'air des mauvais procédés, que le malheur de rester plus long-temps dans ma situation, je m'avisai d'un moyen que je crus qui concilieroit tout, et que je regardai comme infaillible. Un de mes camarades étoit de la plus jolie figure du monde; il joignoit à cet avantage celui d'avoir assez de grâces dans l'esprit, de la gaieté, de l'étourderie, en un mot, tout ce qu'il faut pour séduire une femme. J'ouvris mon cœur à ce jeune homme, et je lui demandai de me supplanter. Je n'eus pas de peine à le persuader. Il me promit de me débarrasser promptement de ma maîtresse. En pareil cas, on ne manque jamais de confiance : il m'en montra tant, que dès ce moment je me regardai comme renvoyé. Je respirai. En effet, Blancourt (c'est le nom de mon

camarade) rendit des soins. Bientôt il en eut de si marqués, que tout le monde les vit, et crut que j'étois le seul, selon l'usage des maris et des amans en titre, à ne pas m'en apercevoir. Je lui donnois, comme bien vous pensez, le plus beau jeu du monde : cependant, j'examinois ses progrès. Lorsque j'étois présent, ma maîtresse le recevoit à merveille, et même poussoit l'adresse jusqu'à lui faire des agaceries ; mais lorsque j'étois absent, Blancourt me rapportoit qu'elle étoit beaucoup plus froide, et même qu'elle étoit, on ne sauroit plus réservée, dans le tête-à-tête. Il calmoit les inquiétudes que me causoit une telle conduite, en m'assurant qu'elle ne pouvoit tenir encore long-temps, et qu'en un mot, si elle l'y contraignoit, il en viendroit à des partis qu'on regarde comme infaillibles, dans la garnison. Je le croyois ; mais voyant qu'il n'avançoit pas, je le tourmentai pour mettre en usage les derniers moyens. Enfin, il vint un soir chez moi. — Tout est manqué, me dit-il : ah ! quelle femme ! Ce qui vient de m'ar-

river est incompréhensible. — Ah ! je suis perdu, m'écriai-je ! Quoi ! je serai donc éternellement aimé ! — Aimé ! reprit Blancourt : adoré ; mais de l'adoration la plus forte que j'aie vue de ma vie. Figure-toi qu'à dessein de pousser l'aventure à bout, je me suis rendu chez madame de ***, à neuf heures, temps où chacun, retiré chez soi, me donnoit le moyen de terminer ton affaire, sans être interrompu. J'ai commencé par lui dire tout ce que la tendresse peut inspirer de plus vif et de passionné ; d'abord, elle ne m'a répondu qu'en plaisantant : ensuite elle m'a fait les plus grandes instances de m'en aller, et d'un air qui montroit que je l'importunois à l'excès. Piqué de cette réception, et voulant accomplir mes desseins, je me suis mis à ses genoux ; j'ai pris avec violence une de ses mains : je l'accablois de baisers. Ensuite, poussant mes entreprises par degrés........ Une lionne n'a pas plus de force et de rage, qu'elle m'en a montré dans cet instant. Furieuse, et se dérobant de mes bras : « Insolent, m'a-t-elle dit, je ne sais à qui

» tient que je n'appelle mes gens pour vous » faire traiter comme vous le méritez! » Elle a prononcé ces mots avec tant de majesté, qu'elle m'en a décidément imposé. J'étois à genoux : j'y suis resté, sans trop savoir pourquoi. « Monsieur, » a-t-elle ajouté très-gravement, votre » âge et votre étourderie sont les seules » excuses de l'oubli dans lequel vous ve- » nez de tomber. N'ayez jamais la har- » diesse de mettre les pieds chez moi. Un » peu de coquetterie, peut-être, et beau- » coup d'histoires que la jalousie des » femmes ont inventées sur mon compte, » vous ont fait apparemment me mécon- » noître. Quoique votre conduite me dis- » pensât de toute explication, cependant » je veux que vous connoissiez mon cœur. » Apprenez qu'il déteste et méprise un fat » assez téméraire pour m'outrager, au » point que vous venez de le faire : d'ail- » leurs, il y règne un sentiment qu'au- » cune séduction, ni même le temps ne » pourront effacer. Si j'ai souffert vos » soins, c'est qu'ils importoient à mes

» desseins. Le peu de discrétion que vous » avez mis dans votre conduite avec moi, » ne demandoit pas plus de ménagemens » dans la mienne avec vous. » En achevant ces mots, elle est sortie de la chambre, et m'a laissé fort effarouché de l'aventure. —Me voilà donc condamné sans ressource, dis-je tristement à Blancourt..... Vous riez !

MOI.

Je vous en demande pardon; mais le moyen de m'en défendre? Vous me montrez comme un très-grand malheur d'être adoré d'une femme aimable, et qui, ce me semble, méritoit votre attachement.

L'INCONNU.

Et voilà précisément ce qui faisoit mon supplice. Plus je semblois lui devoir, plus je me reprochois mon indifférence; et plus je faisois d'efforts pour la vaincre, moins j'y parvenois. J'éprouvois l'inconvénient de toutes les passions, où l'on ne voit jamais un égal degré de tendresse, où, par conséquent, le malheur est réci-

proque; car il est peut-être aussi fâcheux de se voir arracher des soins par la reconnoissance, que d'en rendre qui ne soient pas reçus par un amour aussi vif que celui qui les dicte.

MOI.

Il faut convenir que les situations même les plus riantes, ne se peignent pas d'une façon agréable à votre imagination.

L'INCONNU.

Ce n'est pas ma faute. Je vois les choses du point de vue d'où les aperçoit tout homme qui a vécu et qui a réfléchi.

Je fus donc condamné, comme je viens de vous le dire, à voir encore madame de***. Il fallut bien m'y soumettre. Je demeurai quelque temps dans cette gêne. Ma patience étoit à bout, lorsqu'un événement imprévu me tira de peine. Je reçus une lettre de mon père, d'un style bien différent du sien. Il m'apprenoit que mes deux frères aînés étoient morts de la petite-vérole, à dix jours l'un de l'autre; il m'appeloit *son cher fils*, et *la seule con-*

solation que le ciel lui laissât. Il m'ordonnoit de me rendre auprès de lui.

Je ne me donnai que le temps d'aller prendre congé de mes supérieurs, et de voir encore ma maîtresse. J'avoue que, lorsque je pris congé d'elle, sa douleur me toucha. Je lui dis tout ce que je pus imaginer, pour la calmer. Quelque peu qu'on soit affecté, le cœur renferme une sensibilité qui, remuée, prend aisément le caractère d'un sentiment plus fort : j'en eus toute l'apparence, dans ce moment. Cela suffisoit au desir que j'avois de me bien séparer d'une femme à qui sûrement je devois des attentions.

Je fus reçu de mon père, en fils unique. Il avoit obtenu pour moi le régiment de mon frère aîné. Il m'en apprit la nouvelle, et j'en fus transporté de joie. J'aimois fort le service, et ce qui me procuroit de l'avancement ne pouvoit que m'être infiniment agréable. Ce sentiment n'étoit point traversé par le chagrin d'avoir perdu mes deux frères. Exilé de ma famille, à peine les connoissois-je. Je passerai rapi-

dement sur les temps du deuil et des regrets qui régnèrent dans notre maison, pour arriver à celui où mon père voulut me marier. Effrayé par le sort de mes frères, quelque desir que je lui montrasse d'aller à mon régiment, il ne voulut point consentir à me laisser partir, qu'avant je n'eusse une femme. Quoique possesseur de grands biens, le dérangement de ses affaires avoit engagé ses terres ; de façon que, pour les libérer, il lui falloit une grosse somme d'argent, qu'il ne pouvoit trouver qu'en me mariant dans la finance. C'est le parti qu'il prit. J'épousai la fille d'un fermier-général, qui me donna beaucoup d'argent, et des parens embarrassans, à qui cependant on ôta bientôt la permission de venir chez moi. Me voilà pourvu d'une femme fort jolie, fort coquette, qui d'abord prit (comme cela se voit ordinairement) beaucoup de goût pour moi. Je menois une vie fort heureuse, ou, pour mieux dire, fort turbulente. Neuf sur chaque objet, je les trouvois tous charmans, et je ne savois auquel

me livrer de préférence. Les commencemens d'un mariage opulent sont toujours délicieux. La profusion dans tous les genres attire dans une maison une affluence de monde qui participe aux plaisirs, comme elle en entretient la durée. Je fis mille connoissances, entre lesquelles je choisis celles qui me plurent davantage, pour en faire des amis. Parmi ce nombre, Darcenville me fit plus d'impression que tous les autres. Il étoit d'un caractère doux, plein d'esprit, de gaieté, de politesse : son seul défaut étoit une ambition outrée.

MOI.

Ah! pour le coup, vous voilà content!

L'INCONNU.

On l'est toujours, lorsque le tourbillon entraîne, et que, sans réflexion sur le passé, sur l'avenir, et sur ce qui nous environne, l'attrait de l'instant nous occupe uniquement. Mais combien ce temps-là dure-t-il, dans la carrière des hommes? Un moment, qui semble même n'être ac-

cordé que pour mieux faire sentir le vide qui le suit.

Quelqu'agréable que fût la vie que je menois, l'envie d'aller à mon régiment me tourmentoit. Enfin, vint le temps où mon devoir m'y appeloit. Je partis, laissant ma femme en soupçon de grossesse. Elle répandit quelques larmes, à notre séparation : je n'en versai pas; car j'étois assez heureux, pour n'être point amoureux d'elle. Mon régiment étoit à Besançon. Je fus reçu par le corps avec toutes les marques d'empressement imaginables. Les premiers jours se passèrent en joies, en festins; mais bientôt ces prévenances se changèrent en discussions, par le peu d'ordre que je trouvai. Je m'aperçus que mon frère avoit négligé la discipline; je voulus l'établir, et je rencontrai la résistance que l'habitude de la licence oppose toujours à la réforme. J'employai la fermeté, les punitions. Je réussis quant à mon objet; mais les soins et les peines qu'il fallut me donner me confirmèrent d'autant plus dans cette vérité,

que j'avois déjà reconnue : c'est que plus un homme a d'autorité sur les autres, plus il devient leur esclave, s'il veut faire ce qu'il doit. D'ailleurs, délivré de l'autorité de chefs sans mérite, qui m'avoient tant importuné, je retombai sous un autre joug mille fois plus insupportable; je veux dire, le despotisme du ministre qui, jaloux de ses droits, ou prévenu par un commis gagné, est presque toujours contraire aux choses qu'un colonel appliqué propose, pour le bien. Il fallut me soumettre à ces dégoûts; et comme mes principes étoient de remplir les devoirs de mon état, rien ne put m'en distraire. Mon régiment ne prenoit pas tellement mon temps, qu'il ne m'en restât pour la société. Celle de Besançon est agréable et nombreuse. Parmi les femmes chez qui l'on me mena, il y en eut une à qui je ne rendis pas d'abord la justice qu'elle méritoit. Un maintien doux et réservé faisoit encore valoir les agrémens de sa figure, et promettoit un caractère honnête et vertueux: son esprit étoit juste, mais timide; il se

ressentoit quelquefois un peu trop de l'éducation que l'on donne ordinairement aux femmes, à qui l'on fait des principes, de certains préjugés, et des monstres, de tout ce qui s'en écarte. Non exempte de l'amour-propre de son sexe, elle en avoit la coquetterie, sans en avoir l'indécence; et cette réserve étoit en elle encore plus l'ouvrage de son honnêteté naturelle, que de la crainte du blâme, quoiqu'elle y fût fort sensible. Les atteintes dont la calomnie essayoit quelquefois de ternir sa réputation, lui faisoient des plaies douloureuses qui ne pouvoient être guéries que par le temps. Sévère pour elle seule, presque toujours son imagination grossissoit les torts qu'elle croyoit avoir; tandis qu'elle prenoit si généralement la défense des autres, que ceux qui ne connoissoient pas son motif, mettoient sur le compte de l'affectation, ce qui venoit de sa douceur et de sa bonté. Elle y joignoit beaucoup d'égalité, de complaisance. Son cœur, naturellement tendre, avoit besoin d'un objet qui le remplît. Telle étoit ma-

dame de Rennon. Elle aimoit son mari, lorsque je la connus. Ce sentiment, source d'un bonheur bien vrai, ne se rapporte plus à nos mœurs; il gêne la liberté qui fait le charme de la société de nos jours. La réserve et la décence que tout mari veut dans sa femme, anéantit le plaisir : la gaieté même se ressent de l'éternelle présence dont un époux amoureux accable les maisons que fréquente une femme dont il est aimé. La société, légère et corrompue, ridiculise, de son côté, cette sympathie conjugale.

La façon d'être de madame de Rennon avec son mari me choqua ; j'en fis des plaisanteries qui réussirent, qu'elle sut, et qui ne la prévinrent point en ma faveur. Cependant, je la voyois presque tous les jours. Insensiblement, sa figure me fit impression. Je ne connoissois point assez son caractère pour en faire alors tout le cas qu'il méritoit : mais me sentant de jour en jour plus de penchant pour elle, je changeai de ton, et je pris autant de soins pour

lui plaire, que j'avois mis peu de retenue dans mes plaisanteries. Elle s'aperçut de mon changement avec plaisir, comme elle me l'a avoué depuis ; non pas qu'elle sentît aucun goût pour moi : mais elle fut flattée de l'espérance de voir bientôt à ses genoux un homme qui l'avoit bravée jusqu'à lui donner des ridicules ; se proposant, lorsque j'en serois là, de me braver à son tour. L'Amour prend toutes sortes de formes pour entrer dans un cœur. Il emprunta les traits de la vengeance ; et madame de Rennon ne le reconnut que lorsqu'il ne fut plus temps de le combattre. Toujours franche, toujours naturelle, elle convint avec moi de mon triomphe, dès qu'elle le vit ; elle se fioit sur le pouvoir de ses préjugés, pour la garantir des suites. En effet, quoique mon devoir ne m'obligeât que de passer trois mois à mon régiment, j'y restai neuf mois, qui furent en vain employés à tout ce que l'amour le plus tendre peut inventer de séduisant. Rien ne me réussit. Madame de Rennon recevoit avec joie les preuves de mon at-

tachement, et me montroit le plus grand intérêt; mais je ne pus en obtenir davantage. Il fallut la quitter, pour revenir à Paris. Je reçus là nouvelle que ma femme étoit accouchée d'un garçon. Notre séparation fut touchante : nous nous aimions véritablement. Elle me promit de m'écrire souvent. La certitude de recevoir de ses lettres, m'aidoit à supporter l'idée que j'allois m'en éloigner. Ma femme ne me reçut point, à mon retour, comme la sensibilité qu'elle m'avoit montrée, à mon départ, devoit me le promettre. Je crus remarquer en elle beaucoup de contrainte. Elle me querella de n'avoir pas envoyé quelqu'un, avant moi, l'avertir de mon arrivée. « Ma vue inopinée, disoit-elle, lui avoit causé un saisissement dont elle se ressentiroit long-temps. » Je répondis doucement à cette incartade, et je n'y gagnai rien. Je trouvai le même ton d'aigreur, dans toutes les choses qu'elle me dit. Je la priai de faire fermer sa porte, afin que je pusse donner au repos, au plaisir de la revoir, le reste de la journée. Elle me répondit

pondit que si je voulois de la solitude, je n'avois qu'à me renfermer dans ma chambre; qu'on ne viendroit point m'y troubler: que, pour elle, elle ne faisoit que commencer à revoir le monde; qu'elle avoit plusieurs personnes à souper. J'étois confondu de tout ce que j'entendois. Je ne fus pas long-temps à soupçonner la cause d'un changement si prompt. La compagnie étant arrivée, je vis un jeune homme, d'une fort jolie figure. Ma femme rougit en me le présentant, et tout le monde se mordit les lèvres. Cela fut suffisant pour m'ouvrir les yeux: je ne fis semblant de rien. Le souper se passa gaiement; cependant je reconnus que je gênois, quoiqu'on n'eût pas grande attention pour moi. Le lendemain matin, mon père me fit dire de venir le trouver, dans son appartement. « Monsieur, me dit-il, je ne » prétends point attaquer la conduite de » votre femme, ni même la soupçonner; » mais elle s'est fait une société que je » n'approuve point, et qui l'entraîne dans » une vie trop dissipée: cela n'a bonne

» grâce pour aucune femme, et principa-
» lement pour une personne de son âge.
» Mon devoir est de vous en avertir; le
» vôtre est d'y mettre ordre. » Je répondis à mon père tout ce que je crus capable d'éloigner des idées dont je n'étois que trop convaincu : car, c'est encore une des ridicules du rôle de mari, que cette obligation de prendre à tort et à travers le parti de sa femme. Je lui promis de parler à la mienne, et l'assurai que très-certainement elle se prêteroit à tout ce qui pourroit lui plaire. En effet, j'eus une grande conversation avec elle; conversation que sa colère interrompit plus d'une fois; elle la fit principalement retomber sur moi : « il lui paroissoit tout simple que l'humeur de l'âge agît sur mon père; mais, pour moi, c'étoit, de bonne heure, prendre des travers. Cependant elle connoissoit l'esclavage attaché nécessairement à la condition de femme; et peut-être auroit-elle la complaisance de supporter mes caprices, s'il s'agissoit de toute autre chose que de sacrifier ses amis; foiblesse à laquelle

elle ne consentiroit de sa vie. » Je me trouvai très-embarrassé, non pas pour moi ; car, à vous parler franchement, la conduite de ma femme m'étoit assez indifférente. Mais l'humeur violente et despotique de mon père, me fit craindre que le peu de cas qu'on faisoit de ses ordres, ne produisît un éclat. Je ne me trompai point. Voyant que les choses continuoient sur le même pied, il me demanda l'explication de cette conduite. Je ne donnai que de mauvaises raisons ; je n'en avois point d'autres : il s'emporta violemment, et finit par me dire que je n'avois qu'à sortir de chez lui ; qu'il ne prétendoit pas se donner le blâme de tolérer cela dans sa maison ; que quand je serois dans la mienne, ne partageant plus le ridicule dont je me couvrois, il seroit le premier à s'en moquer.

MOI.

Je reconnois la dureté de l'âge. Il semble qu'elle efface les situations où l'on s'est trouvé soi-même, et qu'elle fasse oublier combien l'on traitoit alors d'injuste, la rigidité de ceux dont on dépendoit.

C'est l'ouvrage de l'amour-propre et du desir de la domination. Tant que nos forces nous permettent de nous livrer à nos passions, les succès qu'elles procurent suffisent pour nous faire jouer un rôle dans la société, pour nous y donner une sorte de prééminence. Mais, lorsque les glaces de l'âge ont détruit en nous ce qui nous rendoit propres à cette société, nous voulons encore y tenir, et même être remarqués. Alors les préjugés, si contraires au feu des passions, si convenables à la vieillesse, si puissants sur l'esprit des hommes, quelques efforts qu'ils fassent pour se soustraire à leur empire, remplacent ce que nous avons perdu. L'attachement qu'on fait paroître pour eux, est l'unique considération à laquelle on puisse encore prétendre. Joignez à cela le malheur de la privation et la jalousie qu'inspire la puissance des autres, vous trouverez le principe de l'humeur et de la dureté des vieillards. On a dit qu'il y avoit des hochets pour tous les âges: voilà le leur.

La façon dont mon père m'avoit parlé me mit dans la plus grande perplexité. Je connoissois l'inflexibilité de son caractère ; je voyois bien qu'il m'étoit impossible de rien gagner sur l'esprit de ma femme : je sentois que les laisser plus long-temps ensemble, c'étoit m'exposer à des scènes que la dureté de l'un, et la mutinerie de l'autre, ne pouvoient manquer de produire. D'un autre côté, me séparer de mon père, c'étoit faire un éclat que je craignois. Il falloit cependant prendre un parti; je ne savois auquel me résoudre. Dans cet embarras, j'imaginai d'avoir recours aux lumières de Darcenville. Je lui confiai ma situation; je lui demandai conseil. « Votre position est fâcheuse, me dit-il; mais je ne balancerois pas un moment; je quitterois la maison de mon père. La malignité ne peut que vous imputer un tort; au lieu qu'en vous rangeant de son côté, contre votre femme, vous vous verriez entraîné nécessairement à des procédés qui vous donneroient des ridicules. Le hasard, notre sottise, ou l'art des fem-

mes, nous ont rendu leur réputation personnelle, et d'une façon d'autant plus fâcheuse, que le point duquel elle dépend, n'est qu'une misère, et, comme telle, susceptible de plaisanterie. Il n'y a que les suites de cela qui peuvent être sérieuses : mais outre que le public entre rarement dans ces calculs, lorsqu'il blâme, il n'a jamais en vue le maintien des mœurs. La malignité seule est son motif. Il faut donc que le mari qui fixe ses regards, s'attende à devenir l'objet de ses railleries; car, dans quelque détail qu'on puisse entrer, je vous l'ai déjà dit, le point principal est toujours à côté du ridicule. Cette première impression anéantit toutes les considérations raisonnables. »

MOI.

Ce Darcenville-là voyoit fort bien.

L'INCONNU.

Je le trouvai comme vous, et je suivis son conseil. Je me séparai de mon père, et j'eus le chagrin, après avoir pris le

parti qui me parut le plus sage, d'être généralement blâmé.

MOI.

Oui; c'est encore un des agrémens de la vie, d'être toujours jugé sans qu'on sache les circonstances, et, souvent, sans qu'on daigne les peser, quand on les connoît.

L'INCONNU.

Débarrassé de la gêne de me trouver entre mon père et ma femme, je retombai dans un autre embarras, celui d'être *mari trompé*. Ce n'est pas assurément que j'en fusse affecté, quant à moi; mais, l'étant, il falloit en jouer le personnage, et ce rôle est plus difficile qu'on ne pense. Un mari prétend-il interdire l'entrée de sa maison à l'amant de sa femme, il oblige l'un et l'autre à se chercher dans les lieux publics, à se donner des rendez-vous clandestins. Le premier moyen fait spectacle; le second se découvre, et tous les deux éternisent les propos. Si, plus fâcheux

encore, il poursuit sa femme dans ces ressources, et les lui ravit, c'est le moyen d'amener des éclats, ou tout au moins de l'humeur et de la mésintelligence, qui lui font un enfer de sa maison; et bien souvent encore le fruit de ses peines n'est que de faire renvoyer l'amant en titre, pour en prendre un autre. Si, plus doux, et sûrement plus sage, il fait semblant de ne rien voir, on le taxe de *bêtise;* on diminue le soin que sa femme prend de se cacher de lui, pour augmenter son ridicule.

Je sentois tous ces inconvéniens, et je n'y voyois guère de remède. J'eus encore recours à mon ami. « Qui vous oblige, me » dit-il, de vivre avec votre femme? Pré» tendez-vous grossir le nombre des bons » ménages du temps, et, traînant de mai» son en maison le flambeau de l'Amour » conjugal, en offusquer jusqu'à la vôtre, » ennuyer votre société de vos chastes » flammes, afin d'y servir de risée.

» Suivez l'exemple des maris d'autrefois; » jamais on ne les voyoit avec leur femme;

» ils savoient par-là joindre aux liens du
» mariage les douceurs du célibat, n'ex-
» cédoient point le public de leur pré-
» sence, et ne le rendoient pas témoin de
» la fausseté qu'exige le plus souvent la
» nécessité de le tromper. D'ailleurs,
» moins l'on se voit, plus l'on se retrouve,
» plus on s'éloigne de l'humeur et des
» dissentions où conduisent nécessaire-
» ment la fatigue d'être toujours ensem-
» ble, et cette vie commune que chacun
» voudroit diriger à sa fantaisie. » Dar-
cenville avoit raison; je le crus, et je m'en
trouvai bien. Je m'éloignai de la société
de ma femme. Jamais je ne me trouvois
chez moi, lorsqu'elle y donnoit à souper;
et quand, par hasard, j'avois à lui parler,
je me faisois annoncer comme une visite.
Elle me recevoit toujours à merveille,
parce que n'exigeant plus rien d'elle, elle
ne me rendoit que ce qu'elle vouloit, et
que, desirant de remplir les devoirs d'une
femme honnête, affranchie de la gêne
journalière, elle se portoit avec joie à ces
démarches d'éclat toujours satisfaisantes

pour l'amour-propre d'une femme.

De mon côté, j'avois pris une petite maison où je donnois à souper à mes connoissances. J'y demeurois presque toujours, et je n'en étois pas plus heureux. Loin des malheurs qui m'assiégeoient chez moi, je retombois dans ceux de la société, qui sont innombrables. Si je cherchois à plaire à une femme, j'excitois la jalousie des autres; un succès m'attiroit celle des hommes. D'un mot échappé sans dessein, on me faisoit une tracasserie; d'une malice, une noirceur; on m'imputoit celles des autres. L'ingratitude payoit les services que je rendois; la légèreté récompensoit mes prévenances officieuses, et l'indiscrétion, ma confiance. On me faisoit de mes goûts, des ridicules, et de mes torts des crimes. Ne trouvant par-tout qu'injustice, fausseté, jalousie, le monde me devint insupportable.

Quand je n'aurois pas été très-amoureux de madame de Rennon, la différence de son caractère à ceux que j'avois sous les yeux, auroit suffi pour m'attacher.

J'en recevois des lettres très-régulièrement, et c'étoit le seul plaisir pur que j'eusse, quoiqu'il me fît encore sentir plus vivement le chagrin d'en être séparé. Les soins du nouvel arrangement que j'avois été forcé de suivre, m'avoient retenu à Paris, plus long-temps que je n'avois pensé. Je profitai du premier instant dont je pus disposer, pour retourner à Besançon. J'y fus reçu avec les transports de la joie la plus vive. Je retrouvai madame de Rennon, encore plus tendre que je ne l'avois quittée : je l'adorois; elle m'aimoit véritablement. Le moyen qu'elle persistât éternellement à me refuser ce qui manquoit encore à mon bonheur ? Je parvins à le combler. Il ne me resta plus de vœux à former que pour sa durée.

MOI.

Cette fois-ci, vous conviendrez que vous étiez content ?

L'INCONNU.

Je l'étois certainement par la possession de l'objet de tous mes desirs, et par

la certitude que madame de Rennon avoit pour moi les sentimens que j'éprouvois pour elle. Mais dans mon bonheur même, je trouvois la source de beaucoup de contrariétés et de chagrins. Desirant de passer ma vie avec madame de Rennon, la timidité de son caractère m'en ôtoit les moyens. Tantôt c'étoit la crainte des regards du public, tantôt le désespoir de la perte de sa réputation qu'elle regardoit comme ternie à jamais. Quelquefois l'empire des préjugés agissoit sur son ame, et la jetoit dans des regrets que l'amour le plus tendre ne pouvoit calmer. Les moindres objets l'effrayoient. L'entrée subite d'un valet suffisoit pour la troubler, et m'empêcher de jouir de sa tendresse. En un mot, un rien me l'enlevoit; et j'étois contraint de joindre à la privation, l'idée, l'affreuse idée qu'elle n'étoit à moi que par un charme plus puissant que ses forces. Joignez à tout ce que je viens de dire, les ménagemens qu'elle étoit obligée d'avoir pour son mari, vous avouerez que mon sort n'étoit

pas aussi doux qu'on auroit peut-être pu le croire.

MOI.

Il n'y a donc point de bonheur?

L'INCONNU.

De bonheur parfait, non. Par le bonheur, on entend une jouissance permanente : où peut-elle exister ? Nos situations dépendent de tant de circonstances, qu'il est impossible qu'elles se combinent de façon à procurer un état stable : de-là, les privations, les contrariétés, par conséquent, le malheur. Si, par un hasard bien rare, cet état desirable ne se détruit pas, alors la satiété et le dégoût prennent bientôt la place des inconvéniens, et produisent le même effet. Ce que je vous dis semble vous affliger, Monsieur ; tâchez de ne point réfléchir ; vous en serez moins malheureux.

MOI.

Vous m'éclairez trop ; et, dans cet instant, il vient de se retracer à ma mémoire

plusieurs situations où j'ai cru que j'étois heureux, et vous me faites voir que je n'étois que plus tourmenté.

L'INCONNU.

Consolez-vous : si la vérité se dévoile à vos yeux, et que vous soyez convaincu que les hommes, en changeant de situation, ne font que changer de peine, du moins, verrez-vous qu'ils ont le plaisir du changement, et c'en est un. Les premiers instans de toutes choses ont une vivacité qui donne du relâche à ces inconvéniens de la vie, malgré le tableau que je viens de vous faire, et que vous m'avez contraint de vous montrer, du mauvais côté.

L'honnêteté de madame de Rennon, et sa tendresse pour moi, me procuroient des momens qui me dédommageoient de ce qu'elle me faisoit souffrir d'ailleurs, et dont le charme me faisoit oublier qu'ils n'étoient que passagers. Je me flattois que le temps et l'habitude triompheroient de ses scrupules. En un mot, j'avois l'espérance ; l'espérance, ce bienfait de la na-

ture, dont la précieuse illusion nous soutient au comble du malheur, et qui, compagne inséparable de l'humanité, semble encore ajouter à ses succès, en même temps qu'elle diminue ses revers.

Les soins de ma tendresse, auxquels se joignoient ceux que je donnois à mon régiment, dont je m'occupois sérieusement, remplissoient mes journées.

Il y avoit déjà quatre mois que j'étois à Besançon, sans avoir entendu parler de ma femme, lorsque j'en reçus une lettre pleine d'amitié. Cette attention m'étonna. Cependant, comme nous n'étions pas brouillés, je l'interprétai comme une apparence d'honnêteté qu'elle vouloit avoir avec moi, et que peut-être elle s'imposoit, pour reconnoître la manière pleine de douceur dont je m'étois conduit avec elle. Huit jours après, j'en reçus encore une autre qui me surprit davantage. Elle entroit dans un plus grand détail, et même me parloit de mes affaires, qu'elle prétendoit se ressentir de mon absence.

Elle jetoit quelques soupçons sur la conduite de mon intendant, qu'elle disoit avoir fait éclairer, et dont elle n'avoit pas été contente. Cette seconde lettre fut suivie d'une troisième, où ma femme me parloit encore de mon intendant. Elle ajoutoit qu'il étoit ridicule qu'un homme comme moi passât sa vie dans une garnison ; qu'à peine étois-je connu à la Cour ; qu'il étoit temps de m'y faire des amis ; que, desirant une fortune militaire, je m'écartois absolument du chemin qu'il falloit prendre.

Je ne pouvois revenir de la surprise que me causoit tant d'intérêt. Je m'en ouvris à madame de Rennon qui, sachant les termes où j'en étois avec ma femme, m'en parut inquiète ; elle y voyoit un retour de tendresse. Cependant, toujours honnête, elle essaya de me dissimuler ses véritables sentimens ; et même elle fit ce qu'elle put, pour m'engager à retourner à Paris, en me disant que je le devois à ma femme, ainsi qu'à ma fortune. Je sentis tout le prix de ce conseil, auquel

pourtant

pourtant je n'aurois pas acquiescé, sans une dernière lettre qui m'apprit que mon père étoit à toute extrémité. Il fallut encore me séparer de madame de Rennon, avec d'autant plus de peine, que je l'aimois davantage. Quelque diligence que je fisse, je ne pus me rendre assez promptement à Paris. Mon père étoit mort, lorsque j'arrivai. Ma femme me reçut avec toutes les démonstrations imaginables. Il n'y avoit pas long-temps que j'étois descendu de voiture, lorsqu'il entra dans la chambre où j'étois avec elle, un homme botté qui lui remit une lettre. Après l'avoir lue, elle tira sa bourse, et la lui donna. Puis, se tournant de mon côté, elle me pria de lire la lettre. Je vis qu'elle étoit d'un homme de la Cour, qui paroissoit avoir beaucoup de crédit. Elle étoit conçue à peu près en ces termes : « Je » vous fais mon compliment. Votre mari, » madame, a le gouvernement de son » père : il est bien heureux d'avoir une » femme comme vous ; il ne le doit qu'à » vos sollicitations. J'espère que vous se-

» rez contente de moi. » J'avoue que je fus étourdi de cette nouvelle. J'avois besoin que ma femme me laissât seul, afin de me remettre de ma première surprise. Elle passa dans son cabinet pour faire réponse. Je l'aimois et l'estimois trop peu, pour n'être pas très-fâché de lui devoir cette grace. J'admirai la bizarrerie du sort; il empoisonnoit le bienfait, en me le faisant tenir d'une main qui ne pouvoit m'être que très-désagréable. Cependant, étant même obligé de me refuser à ce sentiment, je me taxai d'ingratitude et d'injustice, de ne pas oublier les torts passés, pour un procédé présent. Je me promis bien que, si mon cœur s'éloignoit d'une affection qui m'étoit impossible, du moins mon extérieur cacheroit ses mouvemens. En effet, aussitôt que ma femme eut expédié son courrier, j'employai tous les moyens pour la convaincre de ma reconnoissance. Elle me raconta que, voyant mon père fort mal, elle avoit caché son état avec soin, pour avoir le temps de prévenir l'homme dont elle venoit de ré-

cevoir une lettre, afin qu'il pût faire des démarches, avant que qui que ce fût s'en doutât; que la chose avoit réussi; qu'elle regardoit cet événement comme le plus grand bonheur qu'elle pût obtenir dans sa vie. Elle accompagna son récit des choses les plus tendres, et même de caresses assez vives; ce qui me persuada que madame de Rennon ne s'étoit point trompée. J'en étois véritablement affligé; car je ne pouvois donner à ma femme un cœur qui n'étoit plus à moi; d'ailleurs, je me sentois une aversion pour elle, que j'essayai vainement de surmonter pendant le peu de jours que je fus à Paris. Il fallut aller à la Cour. Un homme qui n'a que des remercîmens à faire, y trouve tous les visages rians et toutes les portes ouvertes. Quoique, pour mon début, je n'en connusse que les fleurs, cependant ce pays me parut fort étrange. Les gens que je connoissois le plus me semblèrent avoir une autre façon de penser à la Cour, qu'à la Ville; leur maintien même étoit changé. J'examinois chaque chose avec soin, et je

me trompois sur toutes, parce que je jugeois sur les apparences, et que le grand art des courtisans est d'en montrer d'absolument opposées à ce qu'ils pensent. Esclaves serviles du crédit dans quelque état qu'ils se trouvent, hauts et dédaigneux vis-à-vis de tout homme inutile, leur vie n'est qu'une comédie continuelle, dangereuse pour ceux qui représentent sur le même théâtre, mais méprisable, pour quiconque sait les pénétrer et fuir leurs intrigues.

Je ne demeurai à la Cour, que le temps nécessaire. Je me pressai de revenir à Paris, où j'étois rappelé par les affaires que me donnoit la mort de mon père. J'espérois les terminer promptement, pour pouvoir retourner à Besançon, y retrouver madame de Rennon, et m'éloigner de ma femme, qui me fatiguoit de plus en plus de ses empressemens. Les premières impressions du service qu'elle m'avoit rendu s'étoient effacées ; elles avoient fait place à celles de sa conduite passée. J'informois de tout, madame

de. Rennon, dans mes lettres, et ses réponses étoient remplies de ce qu'elle pouvoit imaginer devoir me rendre au moins un peu galant pour ma femme; elle alloit jusqu'à me menacer de se brouiller avec moi, si je m'y refusois.

Il y avoit plus de trois mois que j'étois avec des créanciers et des gens d'affaires, sans être plus avancé que le premier jour, lorsque Darcenville, cet ami dont je vous ai déjà parlé, vint me trouver un matin, dans ma chambre. D'abord, il me parla de mes intérêts; et faisant insensiblement tomber la conversation sur mon régiment, il me dit qu'il étoit étonné qu'ayant donné tant de soins à le bien tenir, j'en fusse si long-temps éloigné; qu'il avoit reçu des nouvelles de Besançon, par lesquelles on lui mandoit que mon absence s'y faisoit remarquer.

Je fus d'autant plus surpris de ce qu'il me disoit, que, recevant très-régulièrement des lettres du major, il ne me parloit d'aucun désordre. Je le priai de s'expliquer plus clairement. Il répon-

dit qu'il ne le pouvoit, puisqu'on n'avoit rien désigné de particulier; qu'on lui marquoit simplement qu'en général, il n'étoit plus bien. Je repartis que les affaires que mon père m'avoit laissées, me tenoient trop à cœur, pour les abandonner, avant que de les finir. « Mais je vous » croyois amoureux, me dit-il. — Assu- » rément je le suis, répondis-je, et je suis » convaincu que vous seriez mon rival, si » vous connoissiez l'objet de ma ten- » dresse. — Il faut que vous y comptiez » beaucoup, reprit-il, pour vous en sé- » parer aussi long-temps. On n'est pas » venu jusqu'à votre âge, sans savoir que » c'est jouer gros jeu. » Cette réflexion me troubla. Mais revenant bientôt à moi, je me reprochai d'oser soupçonner madame de Rennon, et je le dis à Darcenville.

Sa conversation ne me fit pas d'abord l'impression que j'éprouvai lorsqu'il fut parti. L'empressement qu'il m'avoit montré pour que je quittasse Paris, ne me parut pas naturel, d'autant qu'il étoit instruit de l'importance des raisons qui m'y

retenoient. En cherchant à pénétrer son motif, j'imaginai qu'il avoit pris du goût pour ma femme, et que ma présence le gênoit. Je m'arrêtai d'autant plus volontiers à cette idée, qu'elle me fit plaisir. J'aimois beaucoup Darcenville : c'étoit un moyen de le voir plus souvent chez moi. Maître de l'esprit de ma femme, j'étois bien sûr qu'il la conduiroit de la façon qui me seroit le plus agréable. Je me rappelai que je l'avois trouvé plusieurs fois tête à tête avec elle; j'avois cru leur voir, à tous deux, un air fort embarrassé.

Je ne tardai pas à reconnoître que je m'étois trompé.

Fort peu de jours après ma conversation avec Darcenville, ma femme me fit prier de passer dans son appartement. Lorsque j'y fus, elle fit fermer sa porte, avec ordre à ses gens de nous laisser. Après leur avoir donné le temps de s'éloigner, elle prit la parole : « Monsieur, me dit-elle, vous pouvez vous rappeler qu'unis l'un à l'autre suivant l'usage, c'est-à-dire, par convenance, sans nous être

choisis, sans même nous connoître, nos cœurs ne se sont point soumis aux liens que nous avons acceptés, sans amour. Je vous crois trop juste pour ne pas, faisant taire le préjugé, mettre dans la même balance nos devoirs réciproques et nos torts mutuels. Je pourrois vous dire que je vous ai conservé la plus véritable amitié, la plus sincère estime; il n'y a pas encore long-temps que je vous en ai donné des preuves. Mais, je ne sais ce que c'est que de me faire valoir sur un point que me dictoit mon inclination. D'ailleurs, je ne prétends point vous prévenir en ma faveur, ni provoquer un retour sur vous-même, pour voir lequel de nous deux s'est éloigné le premier de l'autre. Notre sexe est sujet à des inconvéniens auxquels n'est point exposé le vôtre. Ne vous en prenez qu'à vous, si je suis contrainte aujourd'hui de vous faire un aveu que ma situation rend nécessaire. Je n'ai rien négligé pour voiler un mystère qui peut-être vous fera quelque peine à pénétrer; mais vous vous êtes refusé constamment

à tous les moyens que j'ai mis en usage; j'ai même osé me confier à votre ami, pour qu'il essayât d'éloigner vos regards d'un événement que j'aurois enveloppé d'ombres impénétrables, si vous m'aviez mieux secondée. Rien ne m'a réussi. Le temps me presse de vous instruire. Vous m'entendez, Monsieur : qu'ordonnez-vous? Voulez-vous que, me cachant aux yeux du monde, je donne le jour à un être qui ne sera point à vous, et qu'en nous exposant à l'indiscrétion de quelque confident, nous nous rendions tous les deux l'objet de la malignité publique? Déclarerai-je mon état? Voulez-vous adopter un enfant dont vous n'êtes pas le père; couvrir d'un voile obscur une situation où beaucoup d'autres se sont trouvés, avant vous? Voulez-vous, me regardant plus en ami qu'en mari, m'aider dans un événement aussi cruel, et mériter un attachement aussi durable que ma reconnoissance? »

J'étois si confondu de tout ce que j'entendois, et sur-tout de l'assurance

avec laquelle ma femme parloit, qu'il y avoit déjà long-temps qu'elle ne disoit plus rien, quand je rompis le silence. « Madame, lui dis-je, vous me voyez émerveillé de votre éloquence; mais comme elle n'est pas aussi persuasive qu'elle est brillante, je vous demande du temps pour me déterminer. » Et sur cela, je sortis, et n'eus rien de plus pressé que d'envoyer chercher Darcenville. « Je ne suis plus étonné, m'écriai-je, lorsqu'il entra dans ma chambre, de l'empressement avec lequel vous vouliez me faire partir de Paris; ma femme vient de m'éclaircir votre motif. J'ai besoin de votre secours, dans l'alternative du choix qu'elle me met à portée de faire, ou d'adopter le fruit de ses amours, ou de l'ensevelir dans l'obscurité qui lui convient. Cependant, n'ayez pas assez mauvaise opinion de moi, pour croire que je me sois laissé persuader par sa morale, ni que je consente à donner à mon fils, un frère ou une sœur, indigne de lui. — Pourquoi, me répondit froidement Darcenville? Aimez-vous mieux désho-

norer sa mère, exposer un jour votre fils à des procès qui peut-être le ruineroient? car enfin, la loi vous donne cet enfant. —La loi me le donne! interrompis-je avec colère : faut-il la suivre lorsqu'elle est injuste? — Doucement, reprit Darcenville; ne tombez pas dans le cas de tous les hommes en général, qui ne la jugent, qu'au moment qu'elle les contrarie. Cette loi prévient plus d'inconvéniens qu'elle n'en a de réels. Vous la voyez dans l'instant de la passion; cependant souvenez-vous qu'elle est le fruit du sang-froid, de la combinaison et de l'expérience. — Quoi! vous croyez, lui dis-je, que je pourrai gagner sur moi de m'y soumettre? — Je dis plus, me répondit-il : il le faut; et, comme votre ami, je l'exige. — Eh bien! lui répliquai-je, je me livre entièrement à vous. Allez trouver ma femme, si vous voulez; annoncez-lui le parti que vous me forcez de prendre. »

En effet, lorsque je fus seul, mes réflexions me menèrent à trouver que Darcenville avoit raison. Vous ne serez pas

étonné, qu'ajoutant ce dernier incident à l'éloignement que j'avois déjà pour ma femme, elle ne me fût devenue insupportable : on le remarquoit jusques dans les moindres choses, lorsque le hasard, ou la nécessité nous faisoit trouver ensemble. Le public, ignorant ses torts, et sachant que je lui devois mon gouvernement, blâma ma conduite. Darcenville m'avertit des propos, et m'apprit que je passois dans le monde pour un ingrat, pour un homme de peu de principes. Je m'emportai contre lui. Je lui reprochai le parti qu'il m'avoit fait prendre ; parti qui, sans diminuer mes chagrins, donnoit atteinte à ma réputation. Il me dit sur cela des choses raisonnables qu'il fallut bien adopter. A quelqu'excès que nous entraîne la colère, la raison a toujours des droits sur nous, auxquels elle nous force de nous rendre. Peu de temps après, j'eus à soutenir un assaut qui fut plus pénible encore, parce qu'il fallut étouffer les mouvemens de rage qu'il éleva dans mon cœur. Une femme, intime amie de la mienne, me fit

prier de passer chez elle : je m'y rendis. Elle avoit eu soin que nous fussions seuls. Elle commença son discours par une longue justification sur sa démarche, qu'elle trouvoit, disoit-elle, hasardée, me connoissant aussi peu. Elle me pria de l'excuser, en faveur de l'amitié qui en étoit le motif; et puis, entrant en matière, après l'énumération la plus complette des rares qualités de ma femme, elle entra dans le détail des obligations que je lui avois; et, comme vous le croyez, mon gouvernement jouoit là le rôle principal. Ensuite, retombant sur ma conduite, elle la taxa d'injustice; et conclut à ce que je changeasse; sans quoi, j'avois à craindre que ma femme ne se rendît aux conseils de ses amis, qui tous étoient d'avis qu'elle en vînt à un éclat, plutôt que de continuer à vivre avec un homme qui la rendoit malheureuse. Mettez-vous un moment à ma place, et vous vous représenterez ce que je souffrois. J'eus cependant la force de me contraindre. Je dis ce que je pus, et sûrement je dis fort mal. Mais

je ne m'échappai point : c'étoit en vérité tout ce qu'on pouvoit exiger de moi. Je finis le plus tôt qu'il me fut possible un entretien aussi fâcheux, et je sortis, dans la ferme résolution de m'éloigner de Paris, aux dépens même de mes affaires. La guerre qui se déclara me fit faire par devoir ce que j'étois résolu d'exécuter, pour mon repos. Je reçus ordre du ministre de me rendre à mon régiment. J'y volai confier à madame de Rennon les chagrins qui remplissoient mon ame, d'amertume. J'eus la consolation de voir la part sincère qu'elle y prenoit. Ce n'étoit point cet intérêt de décence que toute femme se croit obligée de montrer à son amant ; occupation d'un moment, dont le moindre objet détourne et distrait ; madame de Rennon avoit sans cesse ma situation devant les yeux. Tous les partis se présentoient à son imagination, sans qu'elle osât en admettre aucun. La timidité, dans ce cas, est toujours le caractère d'un grand attachement. Son esprit ne lui fournissant nulle ressource sans inconvénient, elle

tomboit souvent dans un chagrin dont j'étois forcé de la tirer, en cherchant toutes les consolations que je pouvois inventer. Malgré tant de tendresse, je crus remarquer quelques changemens en elle : je lui trouvai des instans de réserve avec moi, qui m'étonnèrent. Quelquefois, s'abandonnant à la rêverie, madame de Rennon fixoit ses yeux sur moi; je les voyois se remplir de larmes. Je voulus pénétrer la cause de cette conduite. Elle la rejeta sur l'effet que lui faisoient mes chagrins : mais, trop vraie pour bien dissimuler, je m'aperçus qu'elle me trompoit. Je fis de vains efforts pour lire dans son ame; et j'eus le chagrin de partir pour l'Allemagne, avec l'inquiétude que me causoit son silence, que je soupçonnois renfermer un secret funeste. Quelqu'affligé que je fusse de cette idée, j'aimois trop le service, pour n'être pas distrait par le plaisir de me trouver à la guerre. C'est là qu'un homme qui veut s'instruire et montrer de la bonne volonté, remplit ses journées, de façon que rarement se trouve-t-il vis-à-vis

de lui-même. Le nouveau genre de vie que je menois me plut infiniment; mais, malheureusement, né pour réfléchir, l'illusion de la nouveauté n'agit pas assez puissamment sur moi, pour m'empêcher de chercher à pénétrer les ressorts cachés qui faisoient agir chacun. Je vis à l'armée, comme par-tout où il y a des hommes rassemblés, de la flatterie, de la bassesse, de la jalousie, de la perfidie. Je trouvai le soldat surchargé de travaux et de misère, ardent à s'abandonner à la licence qui souvent lui coûte la vie, et qui toujours entraîne des maux dont tout le monde se ressent; l'officier accablé de mal-aise et du despotisme de ses supérieurs, auxquels il ne peut se soustraire qu'au risque de sa perte, et d'entraîner celle de l'armée, en détruisant une subordination nécessaire; des généraux mal d'accord entre eux, jaloux de leurs succès, ressentant une joie maligne de leurs revers; qui, tendant tous au même but, cherchent mutuellement à s'écarter, les uns les autres, de la route qui doit y conduire,

duire; un chef qui, sous les apparences d'un culte, est entouré de gens qui trament sa chute, de flatteurs bas qui le déchirent en secret, ou d'audacieux qui lui tiennent tête, en affichant le motif spécieux du bien public. Souverain à l'armée, ce chef est esclave à la Cour; devant rarement sa place à son mérite, il la tient ou d'un ministre, ou d'un confesseur, ou d'une maîtresse, ou d'un valet. Élevé par l'intrigue, l'intrigue seule peut le soutenir; aussi l'occupe-t-elle uniquement : ses jours ne sont qu'un tissu d'incertitudes, d'agitations et de craintes. Voilà ce que me parut une armée.

Cependant je m'y plaisois : soit préjugé d'éducation, soit toute autre raison, le goût des armes paroît dominant dans tout homme qui se sent de l'élévation et des moyens.

Il y eut peu d'événemens pendant la campagne. Les alarmes de madame de Rennon n'en furent pas moins vives; ses lettres en étoient remplies, ainsi que des marques d'amitié les plus touchantes :

mais si ce sentiment étoit exprimé, dans ses lettres, avec toute la chaleur possible, celui de la tendresse s'y démentoit de jour en jour. Je lui témoignai mon inquiétude, sans pouvoir obtenir aucun éclaircissement. Enfin, j'en reçus une lettre qui m'a fait une impression trop forte, pour qu'elle ne me soit pas présente encore :
« C'en est fait, je renonce au bonheur de » ma vie. Un pouvoir trop puissant m'ar» rache de vos bras ; je cède la victoire » au seul maître qui pouvoit l'emporter » sur vous : je l'ai trop disputée, pour » que vous puissiez me taxer de légèreté » dans le parti que je prends. J'aban» donne un monde où tout est fini pour » moi : il ne me paroîtroit plus qu'une » vaste solitude, puisque je n'y serois » plus pour vous. M. de Rennon m'ac» corde la permission de me retirer au » fond d'un cloître, où je vais m'occuper » à pleurer les égaremens dans lesquels » vous m'avez entraînée : trop heureuse, » hélas ! si je puis parvenir à ne pleurer » qu'eux ! Adieu. Oubliez-moi, ou plutôt

» que le ciel fasse luire à vos yeux le
» même rayon de lumière dont il m'a
» frappée ! il m'ordonne de vous fuir ; et
» quel cœur m'a-t-il donné pour un tel
» sacrifice ! »

Cette lettre fut un coup de foudre pour moi. Je fus vingt fois sur le point de tout abandonner, pour voler à Besançon. Les mouvemens les plus violens s'emparèrent de mon ame. J'écrivis à madame de Rennon une lettre remplie du désordre où j'étois. Je ne trouvai point la poste assez prompte pour m'en apporter la réponse; j'envoyai mon valet-de-chambre, homme de confiance, avec ordre de faire la plus grande diligence. Je ne vécus point pendant le temps que dura son message : son retour acheva de m'accabler. Il me rapporta que, quelqu'adresse qu'il eût employée, il n'avoit pu parvenir à faire remettre ma lettre à madame de Rennon; qu'elle étoit dans son couvent; qu'elle n'y recevoit absolument que M. de Rennon qui venoit quelquefois à la grille. Je ne crus point à ce récit; je m'emportai contre

mon valet-de-chambre, et je le fis repartir sur-le-champ. Son second voyage ne fut pas plus heureux que le premier: je n'en tirai d'autre fruit que la certitude affreuse qu'il falloit renoncer à madame de Rennon. Cette idée me jeta dans un désespoir horrible. Je soupirois après la fin de la campagne. Elle arriva; et dès que je le pus honnêtement, je pris le chemin de Besançon. Je n'y trouvai que de nouveaux chagrins. Madame de Rennon persista constamment à se rendre inaccessible, quelqu'effort que je fisse pour pénétrer dans sa retraite. Des lieux qui me rappeloient sans cesse le bonheur que j'avois perdu, ajoutoient encore de nouvelles plaies à celles que j'avois déjà. Plongé dans la douleur la plus profonde, une seule idée me flattoit; celle de suivre l'exemple de madame de Rennon; elle avoit semblé le desirer. D'ailleurs, adopter sa façon de penser, c'étoit en quelque manière m'en rapprocher, y tenir encore. J'avois entendu dire que Dieu suffit au cœur d'un dévot; le mien étoit trop ul-

céré, pour que je ne cherchasse pas à le guérir. Je m'informai quel étoit le directeur de madame de Rennon. J'allai le voir, et lui confier mes desseins. Je ne trouvai qu'un homme borné, qui me parla des joies du paradis et des flammes de l'enfer. Jaloux de me convaincre, je lui proposai des doutes; mais il en savoit trop peu pour les résoudre. Il ne me resta de ma conversation avec lui, que le chagrin de voir quel homme m'avoit enlevé madame de Rennon, et d'être plus convaincu que jamais de la force des préjugés, qui reprennent leur empire, à la moindre occasion, lorsqu'ils agissent sur un caractère foible.

L'inutilité de mes démarches auprès de madame de Rennon, et le peu de secours que je trouvai dans son directeur, me rendirent Besançon un séjour insupportable : je me pressai de l'abandonner. Le souvenir du changement de madame de Rennon, qui, tant que je vivrai, causera mes regrets, m'a fait oublier de vous dire que ma femme étoit accouchée d'une

fille, pendant que j'étois à la guerre, et qu'un lait répandu l'avoit mise dans un état funeste. Je la trouvai condamnée de la poitrine, à mon retour à Paris. Elle ne vécut même que peu de temps, et ses derniers momens furent cruels pour moi. Elle me montra tant de repentir, et me dit des choses si touchantes, que je fus contraint de lui donner des larmes sincères. Cette femme, dont je vous ai déjà parlé, qui m'avoit fait essuyer un entretien si fâcheux, suivant l'indiscrétion de son caractère, me reprocha sa mort, en l'attribuant aux chagrins, à mon avarice, à la dureté d'en avoir exigé plusieurs enfans, malgré la délicatesse de sa complexion. Elle a tenu les mêmes propos dans le monde; ils ne manquèrent pas d'y prendre faveur, comme tous ceux qui ternissent la réputation de quelqu'un.

Tant de contrariétés réunies me plongèrent dans une mélancolie, dans un abattement dont rien ne pouvoit me tirer. Dartenville étoit le seul homme que je voulusse voir. Il me rendoit les soins les plus

assidus. Dans nos conversations, je lui fis part du dessein que j'avois eu de devenir dévot. Quoiqu'il fût fort éloigné de cette façon de penser, il tâcha de réchauffer en moi ce desir. « C'est un nouvel objet, me disoit-il : saisissez-le. Dans la situation où vous êtes, tout ce qui peut vous distraire est le but où vous devez tendre. » Il fit plus; il m'amena chez moi un des plus fameux directeurs du temps. Ce n'étoit plus ce confesseur de province, qui, la balance de la justice à la main, ne m'y montroit que les punitions et les récompenses divines : c'étoit un homme doux, d'un caractère liant, qui tâcha de connoître le mien, pour trouver le chemin de mon cœur, et qui profitant de l'aveu de mes chagrins, qu'il me surprit adroitement, en prit avantage pour me détacher d'un monde qui les avoit fait naître. En appuyant ses raisonnemens sur des vérités morales, il me conduisit insensiblement à la nécessité d'un frein pour les passions, et, de cette nécessité certaine, à celle d'une religion, et par conséquent d'un culte.

Alors, la physique, la métaphysique, la chronologie, lui fournirent des preuves pour me convaincre, et pour faire une conversion qui sembloit piquer son amour-propre. Il en vint à bout; et grâces à ses soins, je fus au nombre des bonnes ames. En changeant de façon de penser, il falloit nécessairement changer de société; car, un instinct machinal nous porte à fuir ceux qui diffèrent de nos idées, comme à rechercher ceux qui les adoptent. Mon directeur me mena lui-même chez plusieurs femmes d'une vertu reconnue, et me conseilla de me lier avec quelques hommes qu'il m'indiqua. Je n'avois garde de ne pas obéir ponctuellement. Un directeur est un maître absolu; son autorité se fonde sur la mauvaise opinion qu'il a l'art de nous inspirer de nous-même, et sur les secours qu'il nous fait espérer de ses lumières, et de son intérêt pour nous.

La paix qui se fit cet hiver-là, me donna le moyen de me livrer tout entier au nouveau genre de vie que j'avois embrassé. Mon directeur m'avoit dit que j'y trouve-

rois cette tranquillité d'ame et ce bonheur après lequel chacun court. Je l'attendois inutilement, de jour en jour, d'heure en heure. La société des gens de bien est sujette, ainsi que toutes les autres, à beaucoup d'inconvéniens. L'orgueil qu'inspire l'opinion de valoir mieux que les autres, en bannit l'indulgence; par conséquent, la médisance y domine. Elle s'y cache cependant sous des traits empruntés, qui ne servent qu'à la rendre encore plus fâcheuse. Elle s'y soutient par la dureté que tout dévot contracte, en pensant que, s'étant sacrifié, il peut en exiger autant des autres. Comme j'étois de bonne foi, quoique fervent, je m'étonnai de ces nuances d'imperfections que je remarquois parmi des gens que je croyois dans le chemin de la vertu. J'étois exact à fréquenter les églises, où j'étois plus occupé, je le confesse, à combattre les distractions, que pénétré de la grandeur des mystères qui s'y célébroient. Je m'obligeois tous les jours à dire un office; je m'échauffois la poitrine à faire maigre; et pour honorer

Dieu, je macérois et détruisois sa créature. Si l'idée de madame de Rennon me revenoit, je la chassois. Ingrat par principe, je croyois faire un grand crime, de me rappeler l'amitié tendre, la confiance qu'elle avoit en moi, l'intérêt qu'elle m'avoit toujours marqué, les secours que j'en avois reçus dans mes peines. Notre intimité me sembloit marquée du sceau de la réprobation. Si je ne pouvois bannir son souvenir, j'allois mettre mes chagrins au pied des autels ; là, j'éprouvois le plus grand tourment de tous, celui de ne pouvoir se livrer à sa douleur.

J'avoue cependant que, déjà plein de l'orgueil des gens de bien, mon amour-propre étoit quelquefois flatté des supplices que je me faisois, et des victoires que je croyois remporter sur moi-même. Telle étoit ma situation, lorsque Darcenville m'apprit que M. de Rennon étoit mort. Dans le saisissement que me causa cette nouvelle, je ne pus que m'écrier : *Ah! mon ami!* Il entendit ce que signifioit cette exclamation. « Je vous com-

» prends, me dit-il; votre cœur s'ouvre » à l'espérance d'allier le ciel et votre » goût. J'ai prévu l'effet que vous feroit » l'événement que je vous annonce : j'ai » tout disposé pour mon départ; je vais » offrir votre main à madame de Rennon. » Me jeter dans les bras de Darcenville, fut ma seule réponse. Cependant, revenu de mon premier transport; « pourquoi, lui dis-je, n'irois-je pas moi-même ? — Non, il ne le faut pas, me répliqua-t-il; madame de Rennon peut ne vouloir pas quitter sa retraite : dans ce cas, elle se refuseroit peut-être à vous voir. Moi, qu'elle n'a pas les mêmes raisons de craindre, je pénétrerai jusqu'à sa cellule. Rapportez-vous-en à mon amitié pour la persuader. — Allez donc, lui dis-je; songez qu'il s'agit du bonheur de ma vie. » Darcenville me quitta sur-le-champ, après m'avoir promis qu'il m'écriroit au plus tôt. Je comptai les momens, jusqu'à celui que j'avois calculé devoir m'apporter sa première lettre. Je n'en vis point arriver. Plusieurs jours se passèrent avec aussi peu de succès. Mon

inquiétude étoit au comble, lorsque Darcenville, un matin, entra subitement dans ma chambre. Je lus mon arrêt sur son visage. — Vous me voyez désespéré, me dit-il, mais je n'ai rien pu obtenir. A mon nom seul, madame de Rennon a volé à la grille; elle m'a accablé de questions sur votre compte, sans me donner presque le temps d'y répondre. Encouragé par ce début, je n'ai pas craint de lui faire votre proposition. Tout-à-coup sa vivacité s'est éteinte, ses yeux se sont remplis de larmes. « Quel nouvel assaut à soutenir, s'est-elle écriée? que venez-vous de me dire? Hélas! il vous est aisé de juger avec quel empressement mon cœur s'élance au devant de la chaîne que vous lui présentez; mais j'ai trop irrité le ciel; ma vie ne peut être assez longue pour expier mon crime, et ce n'est qu'en consacrant le reste de mes jours à Dieu, que je puis parvenir à l'effacer. Oui, c'est un parti pris. Je ne ferai désormais usage de ma liberté, que pour m'attacher à ce monastère. » Vous pensez bien, continua Dar-

cenville, que je me suis servi de tous les moyens pour ébranler sa résolution : j'avois bien des raisons à lui donner, dont aucune n'attaquoit ses principes. Elles combattoient seulement son esprit de pénitence. Une ame où règne l'amour se défend mal, quand on la presse de se rendre. J'ai vu madame de Rennon chanceler; et je commençois à me flatter, lorsqu'elle m'a quitté brusquement, en me laissant dans la plus grande surprise. J'ai fait mon possible pour avoir encore un entretien avec elle, sans que j'aie pu l'obtenir. Usant de toutes les ressources, j'ai voulu voir l'abbesse qui passe pour avoir de l'esprit. Elle est entrée dans mes vues; mais elle n'a pas été plus heureuse que moi. Dans mes conversations avec elle, sur madame de Rennon, elle m'a dit qu'elle étoit l'exemple de la communauté, par sa piété, l'objet de l'intérêt général, par sa douceur et son chagrin. Je ne vous ai point écrit, poursuivit Darcenville, parce que je n'avois que des choses affligeantes à vous mander, que je ne vous apprendrois que trop tôt.

MOI.

Mais vous m'aviez dépeint madame de Rennon comme une femme d'un caractère foible; il me semble pourtant qu'elle a mis bien de la fermeté dans sa conduite.

L'INCONNU.

Vous ignorez donc le pouvoir du fanatisme? On peut le comparer, je crois, à toutes les passions violentes, avec ce degré de force de plus, qu'il est soutenu du préjugé qui communément condamne les autres desirs impétueux que la nature a mis en nous, et leur sert de frein. Plus une ame est foible, plus le fanatisme y règne puissamment; s'y confondant avec les principes, il y détruit l'incertitude: effet que le raisonnement produit rarement, même dans les ames les plus fortes.

La nouvelle que m'apprit Darcénville me jeta dans la douleur la plus vive, qui dégénéra bientôt en une humeur sombre. Occupé de ma dévotion et de mon chagrin, je ne sortois de chez moi, que pour me rendre à l'église, et quelquefois à la

Cour; où m'appeloient les affaires de mon régiment. Assez de temps se passa dans cet état de malheur, sans que rien pût m'en distraire. Un différend, que j'eus avec une femme qui possédoit une terre voisine d'une des miennes, m'obligea d'avoir une explication avec elle : elle s'appeloit madame de Mercour. La façon franche et noble dont elle me parla, me prévint en sa faveur. Je fus obligé de retourner souvent chez elle, pour y terminer cette affaire, qu'elle voulut traiter à l'amiable. Chaque fois que je la voyois, elle me plaisoit davantage. Madame de Mercour étoit une femme de trente-cinq ans. Sa figure étoit encore bien, et son esprit étoit doué des qualités les plus précieuses. Elle joignoit à tout le feu qu'on y peut desirer, une justesse, une force, rares. Veuve depuis dix ans, elle menoit une vie agréable. Elle s'étoit fait une société d'un petit nombre de gens d'esprit, très-aimables, qui lui rendoient les soins les plus assidus. Elle me jugea digne d'en augmenter le nombre, et me pria, quand

nos intérêts furent réglés, de continuer à la voir. J'y fus exact. Outre le goût que j'avois déjà pour elle, les gens que j'y voyois me plaisoient infiniment, et j'en vins à passer toutes mes soirées chez elle. J'essuyai dans ce temps un de ces dégoûts auxquels les militaires sont souvent exposés. Des gens qui ne pouvoient se vanter d'autant d'application, ni de services, que moi, mais mieux à la Cour, furent faits brigadiers, à mon préjudice. Je criai beaucoup; je menaçai de quitter. On ne tint compte de mes clameurs, et je fus contraint d'ajouter à mon mécontentement, l'idée mortifiante du peu de cas que l'on en faisoit. Un soir que, plein de mon humeur, j'en faisois le détail le plus amer chez madame de Mercourt je m'écriai, en adressant la parole à un homme de robe : — Vous êtes bien heureux! Dans votre métier, vous n'avez point à craindre ces injustices! — Vous connoissez bien mal notre état, me répondit-il, si vous le préférez au vôtre. Vous avez quelques peines, j'en conviens; mais combien de choses vous

en

en dédommagent ; au lieu que rien n'émousse les épines que nous rencontrons sans cesse sous nos pas ; car enfin, qu'est-ce que la vie d'un magistrat ? Sécher sans relâche sur des affaires ennuyeuses et difficiles ; exister dans l'appréhension qu'une circonstance omise ou négligée ne cause une ruine injuste ; sacrifier ses goûts et son temps au travail, pour acquérir la réputation d'un bon juge, qui ne conduit qu'à plus de travail encore, sans espoir de récompense, pas même de considération ; puisqu'enfin, hors du palais, des cheveux longs suffisent pour jeter du ridicule sur celui qui les porte : tel est un homme de robe, presque avili dans la société, quoiqu'il en soit l'arbitre. — Je ne vois donc de ressource, lui répondis-je, que de se faire jolie femme. — Je ne sais si vous feriez un bon marché, me dit madame de Mercourt. Je l'étois ; on peut convenir de cela. C'est un instant bien orageux, et je crois que je ne voudrois pas recommencer. Il est vrai que les succès sont flatteurs, et qu'il est assez doux de faire toujours l'occu-

pàtion des gens avec lesquels on se trouve. Mais combien n'est-on pas en butte à la jalousie des autres femmes ! On devient l'objet de leur haine et de leur noirceur. Les hommes même, ou piqués par des soins infructueux, ou par fatuité, souvent pour plaire à leurs maîtresses, sont les premiers à ternir la réputation d'une jeune et jolie femme. L'amitié lui semble interdite. Tout homme est pour elle un amant, et toute femme, une rivale. Ajoutez à cela, le plus souvent, un mari jaloux, une mère injuste, une famille difficile, des bienséances éternelles. Vous conviendrez que c'est acheter trop cher le triomphe d'un souper, d'un bal, d'un spectacle, ou d'un lieu public ; trop heureuse encore, si cette femme peut se défendre de devenir sensible, et résister aux attaques qui l'environnent sans cesse ! car, alors, ses jours ne sont plus qu'un tissu de privations, de frayeurs, d'inquiétudes et de contrainte, outre que l'inconstance ou la perfidie sont souvent la récompense des sentimens les plus purs et les plus tendres.

MOI.

Que faut-il donc être?

L'INCONNU.

N'être pas né; c'est le seul moyen d'éviter le malheur.

La société de madame de Mercour avoit fort diminué ma dévotion. Cependant, comme j'avois été convaincu, je sentis en moi cette espèce de reproche intérieur qu'on éprouve, lorsqu'on s'éloigne des principes qu'on avoit embrassés. Incertain sur ce que je devois me permettre, j'eus recours à madame de Mercour pour me guider. Le cas que je faisois de son esprit et de son honnêteté méritoit cette confiance. Un jour que nous nous trouvâmes tête-à-tête, je lui demandai ce qu'elle pensoit sur la religion, parce que jamais il ne m'avoit été possible de m'assurer de sa croyance. « Vous me faites une question, me dit-elle, à laquelle je n'aime point à répondre. Que dire sur un point où la raison ne peut nous guider, où le premier précepte est

de croire sans approfondir, où nous sommes dirigés par des hommes qui n'ont aucun avantage sur nous, et qui, pour le plus souvent, ne sont distingués dans la société que par leurs habits ? Tout ce que l'on voit ramène à se persuader qu'il est un Être souverain; mais de quelle nature est-il? Veut-il un culte, n'en veut-il point ? Jamais cet être ne s'est manifesté qu'à des hommes privilégiés qui nous ont transmis ses volontés. Depuis qu'il existe des sociétés, on a trouvé dans chacune des traces d'un culte. La cause en est, disent les philosophes, que les hommes sentant leurs propres foiblesses, cherchent dans un être surnaturel des secours qu'ils ne peuvent trouver ailleurs. Ce raisonnement ne me satisfait pas. J'ignore à quelle fin Dieu m'a fait naître. Si les flammes de l'enfer existent, peut-être est-ce pour m'y plonger pendant l'éternité. Mais comme il a prévu que mes déréglemens l'exigeroient de sa justice, pourquoi m'a-t-il fait naître? Pourquoi la révélation ne s'est-elle pas étendue sur toute la terre? Pour-

quoi les apôtres n'en ont-ils parcouru qu'une partie? En un mot, pourquoi la religion n'est-elle pas une? J'avoue que d'un autre côté, l'accomplissement de la proscription des Juifs m'étonne, et que j'y trouve de quoi confondre l'esprit le plus fort. Je ne me suis arrêtée, dans tout ce que je viens de vous dire, que sur la religion chrétienne, parce que je trouve qu'il n'y a qu'elle qui, par la beauté de sa morale, mérite qu'on cherche à l'approfondir. Une considération qui me semble encore bien embarrassante, c'est le penchant éternel qui nous porte à faire ce que défend la loi. Quel peut avoir été le but du créateur, de nous laisser des passions auxquelles il faut sans cesse résister, lui qui, d'un seul mot, a fait cet univers? Que ne nous a-t-il créés parfaits, puisqu'il veut que nous le soyons? Il vous auroit ôté le moyen de mériter, répondent les docteurs; mais cette décision qui dérive d'une justice exacte, ne peut convaincre la raison. Aussi, voyons-nous, dans toutes les religions, l'admission des

deux principes opposés qui se combattent sans cesse, et qui produisent le mélange de biens et de maux qui nous frappe; mais si ce mélange se montre sur la terre, pourquoi n'en voit-on aucune trace dans le système de l'univers, où tout est soumis à des lois immuables qui retiennent chaque chose dans l'ordre nécessaire? En un mot, monsieur, poursuivit madame de Mercour, la religion est une nuit profonde que la raison ne peut éclairer, où l'esprit se perd. Tout homme sage conviendra qu'il n'y peut pénétrer, mais qu'il doit pratiquer le plus qu'il pourra sa morale; car elle ne tend qu'au bonheur de tous, et l'obligation de chacun de nous est d'y coopérer autant qu'il est en lui. — Si bien donc, repris-je, que vous pensez qu'il faut pratiquer les vertus morales, sans trop s'occuper du culte? — Je ne dis pas cela, répondit madame de Mercour; je dis qu'il faut être honnête avant tout, et d'ailleurs, suivre son penchant. Pourvu qu'on observe la première condition que j'impose, le reste n'a de poids sur moi

que celui d'une opinion particulière et libre. »

Je ne suis entré dans tous ces détails de conversation avec madame de Mercour, que pour donner une idée de son caractère. Vous conviendrez qu'il étoit fait pour attacher. Sans sentir pour elle ce goût emporté des premières passions, elle m'inspira des sentimens plus forts que ceux de l'amitié. J'éprouvois une nécessité de me rapprocher d'elle, qui fit que je ne sortois presque plus de sa maison. Autorisé par ce qu'elle m'avoit dit, mes idées de dévotion, qui s'étoient fort affoiblies, s'effacèrent entièrement, et je ne songeai plus qu'à passer ma vie avec madame de Mercour, à lui plaire. A peu près dans ce temps-là, ma fille, ou plutôt celle de ma femme, mourut. Vous croyez bien que je ne fus pas fort sensible à cette perte ; mais je fus extrêmement inquiet de mon fils, qu'une petite-vérole affreuse mit aux portes du tombeau. Madame de Mercour me donna, dans cette occasion, les marques du plus grand intérêt. Ce fut en lui

en témoignant ma reconnoissance, que je lui parlai, pour la première fois, de la nature de mes sentimens. Elle me parut fort aise de m'avoir fait autant d'impression, et ne me cacha point que je ne lui étois pas indifférent. Ravi de la trouver aussi bien disposée pour moi, je me livrai tout entier au goût que j'avois pour elle. Mes soins ne furent point infructueux. Je crus voir s'augmenter assez son penchant, pour la presser sur ce qui me restoit encore à desirer. J'y fus assez embarrassé ; car quoique je vécusse avec elle dans la plus grande intimité, cependant notre commerce avoit quelque chose de sérieux qui m'en imposoit. Au moment de m'expliquer, je fus plusieurs fois retenu par une crainte dont j'aurois eu peine à rendre raison : enfin, à force de me reprocher ma timidité, je pris sur moi de parler. Madame de Mercour me répondit par un grand éclat de rire. « En vérité, me dit-elle, à l'embarras où vous voilà, à la rougeur qui couvre votre visage ; on vous prendroit pour un écolier qui sort du collége.

Rassurez-vous, je ne vous ferai pas jeter par la fenêtre. » Et voyant que le ton de plaisanterie qu'elle y mettoit, achevoit de me déconcerter, elle reprit plus sérieusement : « Ne me parlez plus sur un point pour lequel j'ai toujours eu la plus grande répugnance : vous me feriez une peine mortelle de me forcer de vous refuser quelque chose que je vous verrois desirer avec ardeur. Vous n'êtes plus assez jeune, et je ne suis plus assez jolie, pour que ce soit-là le but et le lien de notre intimité. Contentons-nous d'une tendresse sans bornes et d'une confiance aveugle. Ces deux sentimens ont assez de force pour nous attacher l'un à l'autre, et pour nous rendre heureux. »

Ce refus me ferma la bouche, et m'affligea. Je connoissois madame de Mercour ; je savois bien que je ne la ferois pas changer. Cependant, j'essayai plusieurs autres tentatives qui toutes furent infructueuses. Elle m'opposoit toujours son antipathie, et par-là me faisoit éprouver une contrariété continuelle. Pleine

de complaisance pour moi sur tous les objets, je ne pouvois rien obtenir sur celui-là seul; et, selon l'ordinaire, tous mes desirs se bornant à ce qui m'étoit refusé, ce que j'obtenois ne m'en dédommageoit pas; c'est-à-dire, que par d'autres moyens, je n'étois pas plus heureux avec madame de Mercour, qu'avec les autres femmes avec qui j'avois vécu. Voyant que je ne pouvois rien gagner sur elle, j'imaginai de lui proposer de l'épouser; non que je me promisse du mariage, ce que je ne pouvois arracher de sa complaisance. Madame de Mercour ne connoissoit de lois que celles qu'elle s'imposoit; mais j'avois en vue de me l'attacher par un lien de plus. Je la trouvai toute aussi éloignée de devenir ma femme, que d'être ma maîtresse sans réserve. « La condition des femmes, me dit-elle, exige qu'elles prennent un maître, une fois en leur vie; mais lorsqu'elles sont assez heureuses pour redevenir libres, je ne conçois pas ce qui pourroit les déterminer à reprendre une chaîne toujours pesante.

Je veux m'occuper sans cesse, poursuivit-elle, de vous plaire et de faire votre bonheur ; mais pour que mes attentions aient du prix pour vous, il faut que vous puissiez penser que vous les devez à mon penchant, et non pas à mon devoir. Je vous aime trop pour vouloir perdre un tel mérite, et l'intérêt de notre tendresse exige le refus que je vous fais. »

J'avois beaucoup de raisons à donner à madame de Mercour : je n'en négligeai point, et ne gagnai rien. Enfin, il fallut me résoudre à rester son amant, ou plutôt la victime de ses caprices. Je l'aimois véritablement. Les femmes sont toujours sûres de nous maîtriser, lorsqu'elles nous ont inspiré de certains sentimens.

Mon fils alloit être en âge de débuter dans le monde. Quelqu'heureuses que fussent ses inclinations, c'est toujours un moment redoutable pour un père. Débarrassé des soins de l'enfance, il retombe dans des appréhensions d'autant plus fondées, que le début d'un jeune homme décide le plus souvent du reste de sa vie.

Tous les points demandent une attention fatigante et continuelle. Ses penchans, ses sociétés, sa santé, sa fortune, doivent être l'unique occupation d'un père. La fougue des passions l'emporte à tout instant, et pour le retenir, il faut éviter avec autant de soin la sécheresse du pédant, que la familiarité d'une trop grande confiance. Madame de Mercour me fut d'un grand secours, dans ce pénible emploi. Il est donné aux femmes d'ajouter des grâces à la raison, qui la persuadent, et qui corrigent l'aridité de ses conseils. Mon fils se formoit chez madame de Mercour; il y prenoit le goût de la bonne compagnie, le bon ton, deux points essentiels pour un homme du monde. Le destinant à la guerre, je partageai le travers de tous les pères qui, pour se perpétuer, marient leurs enfans avant qu'ils sachent ce que c'est qu'un engagement; et quels sont les devoirs auxquels la société les oblige. Je fis épouser à mon fils une fille de qualité fort riche. Ce mariage fut approuvé de tout le monde. La nais-

sance et les richesses sont les deux convenances qu'on calcule en pareil cas. Le caractère personnel, ni celui des familles, n'entrent jamais pour rien dans cet arrangement.

Peu de temps après le mariage de mon fils, la guerre se déclara. Il y eut une nombreuse promotion, dans laquelle je fus compris. Peu flatté de voir mon nom confondu dans une si grande liste que beaucoup de noms déshonoroient, je menai mon fils avec moi. La campagne commença par un siége, qui donna le temps aux ennemis de se rassembler et de venir le troubler. Nos généraux se résolurent à donner une bataille, où nous nous trouvâmes Darcenville et moi placés à la même division. Nous avions devant nous un bois. L'officier-général qui nous commandoit ayant été tué, Darcenville, avec son régiment, s'engagea dans ce bois assez imprudemment. Il en sortit un feu terrible. Alarmé du danger de mon ami, je vole à son secours. Plus pressé de le dégager, que songeant au bien de la chose, je pris

avec mon régiment l'ennemi en flanc, et je le culbutai. Mon attaque eut le plus grand succès. Ce bois couvroit la gauche des ennemis, que l'on enfonça sans peine, quand nous eûmes emporté le bois.

Je ne pus jouir de la suite de mon avantage : je reçus un coup de fusil, au travers de la cuisse, qui me fit rester sur le champ de bataille, au débouché du bois. Je ne faisois que de tomber, lorsque j'aperçus Darcenville. Il n'avoit plus trouvé d'obstacles, et s'efforçoit de gagner la tête. Courage! mon ami, lui criai-je; achevez ce que votre danger et mon amitié m'ont fait entamer. — Ah! vous êtes blessé, me dit-il en courant à moi! l'êtes vous dangereusement? — Non, lui répondis-je, ce ne sera rien. Je crus remarquer du changement dans sa physionomie. « Je suis au désespoir, me dit-il, de ne pouvoir rester avec vous : mon devoir m'oblige de vous quitter. » Quoique son discours me parut assez simple, cependant l'air qu'il avoit ne me le parut pas. J'avois trop reçu de preuves de son amitié, pour en inférer

autre chose, si ce n'est que cette altération lui venoit de la chaleur du combat. Comme nous demeurâmes maîtres du champ de bataille, je fus bientôt emporté. Beaucoup de gens de ma connoissance vinrent me voir. J'attendois toujours Darcenville : il ne paroissoit pas. L'inquiétude me prit qu'il ne lui fût arrivé quelque chose. J'en demandai des nouvelles. Comment ! me répondit-on, vous ne savez pas qu'il est allé porter à la Cour la nouvelle du gain de la bataille ? « C'est bien la moindre chose, » ajouta-t-on, qu'on pouvoit faire pour » lui. Nous devons le bonheur de cette » journée à la manœuvre brillante qu'il a » faite. » Ce propos m'étonna. Je fus surpris de ne m'entendre citer pour rien dans ce mouvement. Je me tus. Cependant le général me vint voir, le lendemain. Dans le compliment qu'il me fit, il ne me parla que de ma blessure, et ne me dit mot sur ma conduite de la veille. Ce silence augmenta ma surprise. Je priai sa suite de me laisser seul avec lui. Quand nous fûmes tête-à-tête, je lui demandai raison de cet oubli

de ma manœuvre, et de la conduite de mon régiment. Je reconnus, par ses réponses, que Darcenville avoit rapporté l'affaire totalement à son avantage, et qu'il n'avoit parlé de moi que comme d'un homme qui s'étoit avancé pour le soutenir, et qui même n'avoit eu que peu de part au succès, ayant été blessé dès le commencement.

Quoique ce fût un coup de foudre pour moi, que de me voir trahi par l'homme du monde que j'aimois et que j'estimois le plus, je rassemblai le peu de force que j'avois pour apprendre au général la vérité du fait. Je ne le persuadai point; il me dit seulement que, dans l'épaisseur du bois, il m'avoit été difficile de juger de la totalité de la manœuvre; que lorsque les troupes étoient débouchées dans la plaine, à la poursuite de l'ennemi, Darcenville avoit la tête. Il s'en tint à ce propos, et me quitta brusquement, sans vouloir m'entendre. Quand je fus seul, j'eus tout le temps de m'abreuver de l'amertume de ma situation. Cependant, je pris le

le parti de me taire, ne pouvant me persuader que Darcenville eût eu vis-à-vis de moi cette conduite infâme. Je craignis de lui faire tort, et je voulus qu'il s'expliquât, avant de le condamner.

MOI.

Quoi, monsieur! seroit-il possible que cet homme dont vous m'avez fait un portrait avantageux, se fût oublié jusques-là?

L'INCONNU.

Hélas! oui, monsieur. Profitant de mon absence, il s'étoit attribué l'action qui m'appartenoit. Sans pudeur, il reçut une récompense qui m'étoit due; il eut un grade, comme c'est assez l'usage quand on apporte de ces sortes de nouvelles; et pour qu'il n'y manquât aucun désagrément, il étoit mon cadet.

MOI.

Ah! je déteste Darcenville.

L'INCONNU.

Voilà les hommes: il y en a bien peu d'intacts sur tous les points. Plus vertueux

par amour-propre, que par principe, l'honnêteté les guide dans les choses indifférentes ; mais la passion dominante absorbe tout, et fait paroître le cœur humain tel qu'il est. Que Rousseau l'a bien dit !

> Le masque tombe, l'homme reste,
> Et le héros s'évanouit.

Darcenville étoit ambitieux; l'ambition lui fit tout sacrifier. Il ne fut pas longtemps absent de l'armée : il vint me voir à son retour, avec une confiance qui me confondit. Je ne pus soutenir plus longtemps son audace ; j'éclatai. Loin qu'il parût embarrassé de mes reproches, il fit l'étonné de mes prétentions, et nia les faits. Il se glissa bientôt de l'aigreur dans notre conversation, à laquelle je coupai court, en lui disant que j'avois besoin de repos, et que je le priois de ne plus se donner la peine de me rendre visite.

Je n'avois plus de ménagemens à garder. Je fis venir les officiers de mon régiment, que j'informai de ce qui se passoit. Comme c'étoit autant leur cause que

la mienne ; ils s'ameutèrent et tinrent beaucoup de propos. Le régiment de Darcenville, par la même raison, prit parti ; il y eut plusieurs combats particuliers. Cet événement fit grand bruit dans l'armée : toutes les voix se réunirent pour Darcenville. Afin de satisfaire ses vues, il s'étoit fait créature de beaucoup de gens ; et moi, par la vie particulière que j'avois toujours menée, j'avois à peine des connoissances. Car, à la guerre comme dans le monde, ce n'est jamais le fait, mais la prévention du plus grand nombre, qui décide la totalité. D'ailleurs, ma réclamation avoit été tardive, et cela précisément sembloit déposer contre moi. Dans les comptes que Darcenville avoit rendus à la Cour, il avoit eu l'art d'attribuer tous les succès aux dispositions du général qui, par récompense, prit parti pour lui. Il écrivit au ministre contre moi. J'en reçus une lettre très-sèche, où j'étois réprimandé sur ma mauvaise foi, sur la zizanie que je semois entre deux régimens. J'en fus piqué : je lui répondis avec

la dernière vivacité ; ce qui me valut encore une lettre plus dure. Il me mandoit que, sans l'état où j'étois, il m'enverroit dans une citadelle.

Je pris la résolution, dès ce moment, de quitter. Malgré tous les chagrins que j'avois, ma blessure faisoit tant de progrès en bien, que je fus bientôt en état de me mettre en chemin pour retourner à Paris. Aussitôt que j'y fus arrivé, j'envoyai ma démission, qui fut reçue. J'aurois abandonné sans doute avec regret un métier pour lequel j'avois toujours ressenti de l'inclination, si je n'avois reconnu que, pour avancer, il faut plutôt songer à se faire des protecteurs, qu'à se distinguer, en servant avec valeur, avec intelligence; et ce moyen ne me convenoit point. Madame de Mercour prit la part la plus vive à tout ce qui m'étoit arrivé. Mais, comme son caractère étoit de penser avec force, elle me parla plus en philosophe, qu'en amie tendre. Elle me dit que ce que j'éprouvois n'étoit qu'un de ces revers dont la société des hommes est remplie; qu'il

devoit me servir de leçon pour m'apprendre à me suffire à moi-même, à savoir braver le jugement des autres, lorsque je n'avois rien à me reprocher, à chercher au fond de mon cœur une tranquillité que je ne trouverois jamais parmi les vices et les passions qui gouvernent le monde. Elle avoit raison. Je le sentis, et je commençois à voir ma position avec indifférence, lorsque je retombai dans un autre chagrin qui me fut extrêmement sensible. Je crois vous avoir dit que j'aimois mon fils avec une tendresse extrême, qu'il justifioit par son mérite et par les sentimens qu'il avoit pour moi. Dans les arrangemens de son mariage, il avoit été décidé qu'il logeroit chez les parens de sa femme, dont il devint tellement amoureux, qu'il ne la quittoit presque point. Je ne le voyois plus que rarement, à mon grand regret; mais sachant que les flammes conjugales s'amortissent assez promptement, je me persuadai que cette vivacité ne seroit pas de longue durée : je me trompois. La femme de mon fils,

outre qu'elle avoit des droits pour plaire, étoit dévote; titre suffisant pour prendre une autorité absolue dans le ménage. La dévotion rendant une femme intacte sur le point qu'elle pense devoir à son mari, elle se croit, dès ce moment, dispensée des soins et des complaisances par lesquels elle le dédommage quelquefois de la foi violée. Fière d'être sans reproche, elle se conduit avec despotisme, le maîtrise, et souvent le rend plus malheureux, que si elle étoit infidelle. Au malheur près, voilà l'histoire de mon fils. Le joug n'est jamais pesant, quand on est amoureux. Il s'y soumettoit avec plaisir; mais, tout entier à sa femme, il suivit trop les indications intéressées qu'elle lui donna. En le mariant, je lui avois abandonné une assez grande partie de mes biens propres, et j'avois gardé, sans stipuler d'échange, une terre qui me venoit de sa mère. Ce domaine me plaisoit; et je n'imaginai pas qu'au parti que je lui faisois, mon fils la répétât jamais. Je fus fort étonné, lorsqu'un jour, après avoir pris beaucoup de tournures qui

marquoient son embarras, il me la redemanda. Quoique je fusse très-piqué de son procédé, je me contins assez, pour lui faire voir avec douceur ce qu'il avoit d'irrégulier. Je lui dis nettement que je voyois bien que cela ne venoit pas de lui, mais de l'avarice de sa femme. Je cherchois à l'excuser : cependant, il parut me quitter un peu honteux de sa démarche, en me promettant qu'il ne songeroit plus à cette affaire. Je ne puis vous exprimer ce que je sentis, lorsque, deux jours après, je reçus une assignation juridique, pour remettre cette terre. J'entrai dans la plus violente colère, et je me rendis sur-le-champ chez madame de Mercour, pour l'instruire de ce qui m'arrivoit. Elle me demanda froidement ce que je comptois faire : « Plaider, lui répondis-je ; déshé- » riter mon fils, et ne le revoir de ma » vie. — Voilà précisément ce qu'il ne faut » pas faire, me dit-elle. Outre qu'il faut » toujours éviter de plaider contre ses » enfans, la terre appartient à votre fils ; » vous devez la lui rendre. Quant à le

» déshériter, comme c'est l'acte de la » plus grande sévérité paternelle, ajour- » nez-le. Vous êtes furieux, dans ce mo- » ment; attendez pour voir s'il ne rentrera » pas en lui-même; s'il se laissera tou- » jours conduire par sa femme. Quant à » lui défendre votre présence, il le mé- » rite. » Madame de Mercour étoit un dieu pour moi. Je me conduisis selon l'avis qu'elle me donnoit, sans que mon fils parût touché. J'en eus un chagrin si vif, que le temps même n'y put apporter aucun soulagement. Il n'y avoit point de distraction que madame de Mercour n'imaginât, pour me tirer de l'état de tristesse où j'étois. Dans nos conversations, elle me rappeloit les principes philosophiques dont elle s'étoit utilement servie, lorsque j'avois quitté le service. Mais, cette fois-ci, le cœur étoit affecté; ce n'étoit que par un nouveau charme qu'on pouvoit l'occuper. Madame de Mercour étoit trop habile pour ne pas le sentir. Elle me donna la plus grande preuve de tendresse qu'elle pouvoit me donner, pen-

sant comme elle le faisoit. « C'est inutile-
» ment, me dit-elle, que j'ai tenté tous
» les moyens possibles pour adoucir votre
» état. Votre malheureuse étoile vous a
» forcé de quitter un métier que vous
» aimiez. Vous aviez un fils que vous
» chérissiez; il vous a manqué cruelle-
» ment : il ne vous reste plus que moi,
» qui ne veux vivre désormais, que pour
» vous tenir lieu de tout ce que vous avez
» perdu. Vous avez désiré ma main. Je vous
» l'ai refusée, tant que j'ai pensé que vous
» pouviez être heureux sans elle. Mais je
» vous aime trop, pour ne pas vous l'offrir
» dans ce moment, où je crois qu'elle peut
» contribuer à votre satisfaction, à votre
» bonheur. Je connois la façon dont vous
» m'êtes attaché; ce lien sera pour votre
» cœur une nouvelle jouissance qui, j'es-
» père, le détournera de la douleur dont
» il est accablé. » Pénétré d'admiration
et de reconnoissance du procédé de ma-
dame de Mercour, je ne voulus point
abuser du sacrifice qu'elle me faisoit.
« Non, madame, lui dis-je, je n'accep-

» terai point cette offre généreuse. Je » sais votre répugnance pour le mariage; » je me reprocherois éternellement de » me rendre indigne de votre tendresse, » si je ne la combattois point. — Vous me » connoissez peu, reprit-elle. La fran- » chise et mon cœur ont toujours été les » mobiles de ma conduite. Il m'en coû- » tera plus de vous voir malheureux, que » de perdre ma liberté. Soit que votre » état m'attendrisse, soit que je vous aime » davantage, la chaîne du mariage ne » m'effraie plus : voilà la véritable situa- » tion de mon ame. » Je desirois trop cette façon de penser de madame de Mercour, pour être difficile à convaincre. Je me rendis, et je l'épousai, sans ce faste et cet appareil, toujours embarrassans pour ceux qui représentent, et très-ennuyeux pour les autres. Nous nous renouvelâmes au pied des autels, et devant deux amis communs, des sermens que nous nous étions faits mille fois, d'autant plus sincères et solides, que, de leur durée, dépendoit notre félicité réciproque. Madame

de Mercour ne s'étoit point trompée. La possession d'une femme que j'avois autant de raison d'estimer, effaça bientôt le chagrin auquel j'avois été livré. J'eus même la satisfaction d'apprendre que ma belle-fille étoit au désespoir de mon mariage, craignant que de nouveaux enfans ne la frustrassent de biens encore assez considérables.

Cependant la vivacité des premiers instans amortie, où l'envie de se plaire mutuellement fait toujours céder la volonté de l'un aux desirs de l'autre, l'accomplissement de son propre desir commence à parler plus haut que le contentement de ce que l'on aime; en un mot, la personnalité reprend ses droits. De-là, de petites dissentions plus ou moins fortes, qui toutes cependant n'ont aucune suite. Ce sont des piqûres d'épingle; mais elles se répètent à chaque instant. Ce n'étoient là que les inconvéniens inséparables de quelque situation que ce soit: le sort, qui n'a jamais cessé de me persécuter, me réservoit à de plus grands maux: ils ne tardèrent pas à se faire sentir.

Madame de Mercour, ou ma femme si vous voulez, pour augmenter ses revenus, avoit mis tout son bien à fonds perdu, suivant en cela le systême du siècle, qui s'est défait du respect de nos pères pour les possessions de leurs ancêtres, et qui fait envisager, lorsqu'on n'a point d'enfans, le bien dont on jouit, comme un présent de la fortune dont on peut disposer. Mais la faute qu'elle avoit faite, c'étoit de tout mettre sur un fameux partisan du temps, dont le crédit, à la vérité, devoit donner de la confiance, mais qui manqua, le lendemain d'une fête magnifique. Ce coup fut assommant pour elle. En vain, je lui représentai que mon revenu nous suffisoit à tous les deux; que nous ne ferions aucun retranchement, et qu'elle devoit croire que j'allois prendre des arrangemens pour que, si je mourois, il lui restât un sort heureux. Dans ses réponses, quoique tendres, je connus qu'elle regardoit avec peine la nécessité de dépendre de moi. En effet, quoiqu'elle m'aimât beaucoup, cela devoit l'inquiéter.

Il n'y a point de sentiment à qui ne cède le desir de la liberté qui régne au fond de tous les cœurs; et rien ne tend autant à l'esclavage, que la privation des biens, puisque, par eux, nous nous procurons despotiquement ce que nous pouvons souhaiter, sans être tenus à ces soins onéreux que la pauvreté reconnoissante échange contre le bienfait.

Je ne m'occupai que d'écarter des regards de ma femme tout ce qui pouvoit lui rappeler sa situation. Non seulement l'abondance régnoit autour d'elle; mais même je ne négligeai pas ce superflu si critiqué, si desiré. Mes présens étoient reçus avec tendresse et douceur, mais avec un fond de tristesse qui détruisoit le plaisir que j'avois à les faire. J'étois d'autant plus contraint dans ma conduite avec elle, que je n'osois chercher à combattre sa façon de penser. C'auroit été montrer sans cesse le bienfaiteur, blesser sa délicatesse, entamer des conversations embarrassantes pour tous deux, sans espoir de convaincre. Je me sentois con-

sumer moi-même de l'état de ma femme, sans oser m'en plaindre; ce qui mettoit une fâcheuse contrainte dans notre commerce. Né, comme je vous l'ai déjà dit, pour réfléchir, et pour réfléchir tristement, je conclus de tout ce que j'éprouvois, que, se rapprocher de quelqu'un qui nous plaît, ce n'est point se procurer un agrément dans la vie; c'est ajouter les chagrins de ce que l'on aime à ceux que nous éprouvons personnellement, sans espoir d'en être pleinement dédommagé par le partage des événemens heureux; la somme de ces derniers ne pouvant jamais entrer en comparaison avec celle des contrariétés et des malheurs.

Plus une âme est forte, et plus elle s'abat aisément, lorsqu'elle est une fois affectée. Ma femme ne put résister au chagrin qui la minoit. Elle tomba dans un état de langueur. Les remèdes ne firent qu'avancer sa fin. La sentant approcher, elle me tint un discours qui ne sortira jamais de ma mémoire.

« C'en est fait, me dit-elle, je touche

» au terme de mes maux. Ils m'ont été
» d'autant plus durs à supporter, que
» vous connoissant comme je le fais, je
» m'en suis reproché la cause. La mort
» ne m'effraie point, et je ne regrette que
» vous. Mais je vous avoue que je suis
» inquiète, sur ce que je vais devenir.
» L'idée de l'immortalité de l'ame me
» flatte par un instinct dont j'aurois peine
» à rendre raison; mais l'incertitude où
» je suis sur sa nature, me gêne. Si je
» dois recommencer une nouvelle car-
» rière, que sera-t-elle ? — Voulez-vous,
» lui dis-je, que je fasse venir de *** ?
» (C'étoit un homme de beaucoup d'es-
» prit, très-grand directeur.) — Et que
» me dira-t-il, répondit ma femme ? Il me
» parlera de justice divine, de contrition,
» d'espérance, et de lieux communs qui
» ne me persuaderont rien. Je ne sais si
» je mérite des récompenses; mais je suis
» bien sûre de n'avoir pas mérité des pu-
» nitions éternelles. — Eh bien! repris-je,
» aimeriez-vous mieux causer avec M. de
» la Roche? » (M. de la Roche étoit un

homme qui la connoissoit depuis son enfance, philosophe savant et d'un esprit profond.) — « Non, me répondit-elle ;
» j'estime M. de la Roche, et j'aime sa
» société; mais c'est un matérialiste en-
» têté qui prend des indications pour des
» preuves, qui se couvre de plus de bonne
» foi, qu'il n'en a peut-être au fond de son
» cœur. Ce n'est point un homme qu'il
» me faudroit. Jamais, les regards des
» hommes ne pénétreront le mystère que
» je voudrois approfondir. Mais, ajouta-
» t-elle, après s'être tûe un moment, pour-
» quoi chercher à lever un voile qui va
» tomber? Je dois mes derniers instans à
» d'autres soins; » et, reprenant un visage riant, elle m'accabla des marques de la plus vive tendresse ; elle me donna des conseils sur mes affaires : « Vous avez tou-
» jours été malheureux, me dit-elle; que
» j'emporte au tombeau la consolation
» de croire qu'en suivant mes avis, vous
» adoucirez votre sort. Croyez-moi, ne
» vivez plus que pour vous-même; éloi-
» gnez-vous de la société, source de cha-

grins

» grins et de malheurs : sur-tout défendez
» votre cœur de tout attachement, de
» quelqu'espèce qu'il puisse être ; vous
» éviterez bien des peines. Bannissez mon
» souvenir ; cessez de vous tourmenter
» pour un être qui ne vous entendra
» plus, et qui ne peut plus rien pour
» vous. Si, malgré vous, mon idée se
» retrace à votre mémoire, que celle de
» mes dernières paroles vous revienne
» avec elle ; elles renferment des vérités
» dont je souhaite bien ardemment que
» vous soyez convaincu. »

Ma femme fit encore quelques arrangemens pour ses gens. Ensuite, se sentant fatiguée, elle me pria de la laisser seule. Depuis cette conversation, s'affoiblissant d'instant en instant, elle atteignit le moment fatal où l'on m'interdit l'entrée de sa chambre. Je ne fis aucune question, craignant qu'on ne m'annonçât un malheur dont je ne pouvois douter. J'allai me renfermer dans la mienne, où, vis-à-vis de moi-même, et plongé dans une rêverie douloureuse, je me rendis compte de tout

mon malheur. Je n'étois point au désespoir; mais je m'abreuvois d'une amertume tranquille, peut-être plus affreuse. Je passai plusieurs jours dans cet état, sans songer seulement que j'existasse. Les dernières paroles de ma femme se présentèrent sans cesse à mon esprit; et les premières pensées qui me vinrent sur ce que j'allois devenir, furent de suivre ses conseils. Ayant perdu la seule amie que j'eusse au monde, abandonné de mon fils, qui ne me donna pas le moindre signe d'intérêt dans cette occasion, je pris le parti de me retirer dans une de mes terres, et d'y vivre absolument seul.

Les chagrins les plus cuisans s'effacent, à mesure qu'ils s'éloignent de l'époque qui les a fait naître : j'éprouvai la loi générale. Quoique je fusse toujours affecté du souvenir de mes malheurs, cependant il se trouva bientôt dans ma journée des momens de vide : l'étude me parut propre à les remplir. Je donnai la préférence à l'histoire, comme moins fatigante, et plus capable d'occuper agréablement. Je m'en

dégoûtai très-vîte, en apercevant la plupart des faits les plus intéressants, détruits avec évidence par les critiques. J'y substituai la physique; j'y vis des phénomènes curieux; mais n'y rencontrant que des effets sans principes, je l'abandonnai promptement. L'histoire naturelle ne m'offrit qu'une nomenclature. La métaphysique ne m'arrêta que peu de temps; je me perdois dans des conséquences obscures, tirées d'une hypothèse vague. La géométrie, en satisfaisant mon esprit, absorboit mes facultés. La morale, en me dévoilant le cœur des hommes, me reproduisoit le tableau de mes chagrins. Le choix nécessaire dans les ouvrages d'esprit, me faisoit trop acheter ceux qui méritoient mon suffrage; en un mot, je ne rencontrai point dans l'étude ce que je m'en étois promis.

Je cherchai dans les goûts ce que je ne pus trouver dans les occupations. J'eus des chiens, des tableaux, des porcelaines, enfin, de toutes ces inutilités agréables ou bizarres qui font le mérite de tant de

gens; ce ne fut pour moi que de nouveaux sujets de peine. Une chute que je fis à la chasse, où je me cassai un bras, me détermina, sans hésiter, à me défaire de mon équipage. Je renonçai de même à tirer, d'après le malheur que j'eus de crêver les deux yeux à mon *guenard*, caché par un buisson. Sur le renom de ma collection de tableaux, plusieurs amateurs vinrent la voir: j'eus le chagrin d'entendre condamner la plus grande partie de ceux que j'estimois davantage, à n'être que des copies, et de passer, dans leur esprit, pour un ignorant et pour une dupe. Un seul eut leur approbation; mais un valet mal-adroit voulant exécuter quelques changemens que j'avois ordonnés, laissa tomber dessus une échelle qui le déchira du haut en bas, et le mit hors d'état d'être raccommodé. Il me restoit mes porcelaines. Une seule nuit m'en priva. Un pan de la boiserie du salon où je les avois arrangées s'étant détaché, les mit en poussière.

MOI.

Il faut avouer que vous êtes né sous une malheureuse étoile.

L'INCONNU.

Oui, je conviens qu'il est rare de trouver, dans la vie d'un seul homme, un assemblage aussi funeste de choses fâcheuses. Mais enfin, monsieur, je n'ai fait qu'éprouver les malheurs attachés aux différens genres de vie que j'avois embrassés, et par-là, succomber aux dangers auxquels chacun est exposé. La nature est sage, en nous donnant la raison, de lui avoir opposé les passions qui la font taire, et sur-tout l'espérance que rien ne peut détruire; sans quoi tout homme parvenu à la connoissance des choses, auroit bientôt cessé d'être.

MOI.

Est-ce que l'idée ne vous en est jamais venue ?

L'INCONNU.

Pardonnez-moi : mais, soit instinct,

soit foiblesse, après en avoir pris plus d'une fois la résolution, j'en ai toujours remis l'exécution au lendemain. Je hais la société des hommes; mais je n'ai jamais craint leurs regards, parce que je n'ai jamais rien fait qui m'ait mis dans ce cas-là. Accoutumé de bonne heure aux coups du sort, ils n'excitent point en moi le désespoir. Otez ces deux motifs, on ne se tue point.

Voyant que je ne pouvois être heureux, je voulus essayer d'en faire. Témoin dans ma terre des persécutions qu'endurent les malheureux agriculteurs pour la perception des impôts auxquels le luxe et les besoins de l'Etat les ont condamnés, j'essayai de les protéger et de les soulager. Je parlai quelquefois en leur faveur à ces tyrans domestiques, à ces despotes durs et paresseux, à qui les malheurs multipliés d'une société trop étendue ont fait confier l'autorité du maître, aux intendans, en un mot, qui me prouvèrent la nécessité de cette loi cruelle, inséparable de tout ordre quelconque, le sacrifice de

l'intérêt particulier, pour le bien général. Forcé de céder à la justesse du principe, je voulus du moins suivre ce que me dictoit l'humanité : je payai pour mes paysans, afin de les sauver de la barbare exécution à laquelle ils échappent rarement, me réservant de me faire rembourser, selon les moyens qu'une récolte heureuse ou malheureuse fourniroit à chacun. La reconnoissance générale marqua le premier moment qui suivit le bienfait. Les murmures prirent sa place, lorsqu'à la fin de l'automne, j'exigeai le paiement de ceux qui voyoient fructifier leurs travaux; tandis que je le remis aux autres qui avoient essuyé quelques revers. Cette générosité sage me valut des railleries injustes; elle excita des jalousies entre mes vassaux. Une seconde année, j'eus pour eux les mêmes bontés; elles produisirent une fainéantise générale, qui me força de les abandonner à leur sort. J'y fus d'autant plus poussé, que j'éprouvai d'eux un trait de méchanceté qui me révolta. Non seulement je faisois de grosses avances à

mes paysans, mais, me plaisant à leur prodiguer mes secours, lorsque quelqu'un d'eux avoit un mauvais terrain, je le troquois contre un des miens, de bonne qualité, jusqu'à ce que la dépense que je faisois dans ma nouvelle acquisition, l'eût fertilisée. Il est vrai que j'exigeois de ceux sur qui j'étendois mes bontés, un travail assidu, pour faire valoir le terrein. Ayant repris un jour très-aigrement un fainéant qui n'avoit point rempli mon intention, je lui citai l'exemple d'un de ses camarades qui, par ses soins, étoit au moment de faire une récolte abondante. Croiriez-vous que cet homme eut la méchanceté, pendant la nuit, de ravager le champ qui l'accusoit de négligence? Le fait avéré, j'eus recours à cet horrible moyen où la perversité des hommes les a réduits; au supplice. Je fis mettre le coupable au carcan. Loin d'être touché de sa faute, il ne fut qu'aigri par la punition; et pour s'en venger, il coupa dans mon verger deux cerisiers que j'aimois beaucoup, pour la grosseur et la qualité du fruit

qu'ils me rapportoient; après quoi, ce brigand abandonna le pays.

La chose en elle-même étoit de peu d'importance; mais, scrutateur malheureux du cœur de l'homme, il fallut me rendre à l'évidence, et perdre l'espérance de lui trouver une autre nature, dans quelque sphère que j'allasse le chercher. L'épreuve que j'en faisois n'étoit pas le seul chagrin auquel je fusse livré: l'amour vint encore troubler des jours qui sembloient n'être plus faits pour lui; l'amour, qui pénètre dans les cœurs les plus glacés, dans les retraites les plus obscures; dont les trompeuses faveurs nous donnent des instans qui semblent nous élever au dessus de l'humanité, pour nous plonger dans des abîmes de maux et d'inquiétudes; que son séduisant empire sait encore nous faire chérir et regretter!

Catherine, la fille de mon jardinier, fut l'écueil dont ne put me préserver une longue suite de réflexions et de malheurs. Elle étoit dans cet âge où les grâces de la jeunesse ajoutent encore aux bienfaits

de la nature. Sa figure me plut, et me fit souhaiter de connoître son caractère. La naïveté de sa conversation agit sur mon cœur, sans que je m'en aperçusse. Il y avoit déjà long-temps que je la regardois avec les yeux d'un amant, que je ne croyois encore la considérer qu'avec ceux d'un philosophe. Lorsque je vis le piége, il étoit trop tard pour m'en débarrasser. En vain, la raison m'avertissoit du peu de droit que j'avois pour plaire à Catherine, et pour la fixer; la passion me montroit l'autorité que j'avois sur elle; et l'illusion alloit au point de me flatter que le sort que je pouvois faire à cette jeune fille, suffiroit pour décider son inclination, si ce n'étoit par goût, du moins par reconnoissance : comme si l'inclination recevoit d'autres lois que d'elle-même! Je poussai l'aveuglement jusqu'à me méprendre aux déférences que Catherine avoit pour moi; déférences qui n'étoient que l'effet de sa position et de la mienne. On ne manque de présomption, dans aucun temps de la vie.

Je ne tardai pas à me désabuser. Un soir que j'étois resté jusqu'à la nuit dans mon parc, en passant, j'entendis du bruit dans le bois : j'y portai mes pas, et j'aperçus, à la faveur du peu de jour qui restoit, un homme se sauvant; en même temps, j'entendis les feuilles remuer assez près de moi. Je courus avec précipitation, pour saisir quelqu'un qui sortoit de derrière un buisson. Ignorant qui je tenois, je le demandai plusieurs fois, sans qu'on me répondît. Curieux de le savoir, j'entraînai cet inconnu dans la première allée. Que devins-je, lorsque je vis que c'étoit Catherine? Les idées les plus tumultueuses, et les tableaux les plus désespérans se peignirent à mon imagination. Je n'avois pas la force de lui parler. Catherine cependant étoit à mes genoux; tremblante, elle sembloit attendre son arrêt. L'objet qu'on aime, dans cette situation, attendrit toujours. Je la relevai; je tâchai de la rassurer. Quel est cet homme qui s'est enfui, lui demandai-je? Un torrent de larmes fut sa réponse, et j'eus

toutes les peines du monde à lui faire avouer que c'étoit Thomas, le fils d'un de mes fermiers, qui méritoit, il faut en convenir, et par son âge, et par sa figure, d'avoir la préférence sur moi. Mais, lui dis-je, que faisiez-vous avec Thomas, à l'heure qu'il est, dans le bois ? « Hélas, » monsieur! me répondit-elle avec in- » génuité, c'est que nous nous aimons; » et nous serions déjà mariés, sans mon » père qui ne veut pas y consentir, parce » qu'il dit que cela vous feroit de la peine; » il m'a même défendu de parler à Tho- » mas; et c'est pour cela que nous venons » dans cette cache, pour nous voir. » La simplicité de cette réponse, en me perçant le cœur, me désarma. « Allez, lui dis-je; ne parlez à personne de ce qui vient d'arriver. Je vous en garderai le secret, de mon côté. »

L'âge émousse nos sens pour les plaisirs, et nous laisse toute notre sensibilité pour les chagrins. Je l'éprouvai par l'état violent où je me trouvai, après le départ de Catherine. Je la suivis des yeux, et

jamais elle ne me parut avoir plus de grâces. L'amour m'offrit cent moyens pour l'enlever à mon rival; mais la cruelle raison vint bientôt détruire tous mes projets. Elle me fit voir que Catherine étoit juste, en me préférant Thomas; qu'en vain j'userois de mon autorité, qu'elle ne me rendroit que le tyran du cœur de cette fille, et que je n'en serois jamais le possesseur. Puis, m'offrant le miroir de la vérité pour me montrer mes rides, elle ajouta le regret à toutes les agitations auxquelles j'étois en proie. Enfin, elle voulut le triomphe de mes sentimens, et que j'unisse ces deux amans.

Lorsqu'on consent aux sacrifices qu'elle ordonne, l'amour-propre fait jouir d'une sorte de satisfaction qui nous en dédommage en quelque façon, du moins, pour les premiers instans. Je me sentis beaucoup plus tranquille, après que j'eus pris ce parti. Dès le lendemain, j'envoyai chercher le père de Catherine et celui de Thomas. Un mariage, aux champs, est bientôt conclu, sur-tout lorsque le seigneur se

charge de la dot. J'unis Catherine à ce qu'elle aimoit, et je m'en consolai, en pensant avoir fait deux heureux : je me trompois.

Non seulement, je dotai la mariée, mais je donnai tout ce qu'il falloit pour mettre ces deux époux en ménage. Peu de temps après leur mariage, passant un soir devant leur maison, j'entendis des plaintes. J'y entrai : je vis un spectacle qui m'attendrit jusqu'au fond de l'ame : Catherine échevelée, couverte de sang, qui faisoit des efforts inutiles pour s'opposer aux coups de Thomas, dont la raison étoit troublée par le vin. Dans le premier mouvement de ma colère, je maltraitai Thomas. Ensuite, ayant voulu savoir le sujet de la querelle, le tort me sembla de son côté. Catherine auroit paru difficilement coupable à mes yeux; je l'aimois toujours. Le moment du triomphe étoit passé. L'amour-propre avoit perdu ses droits; la passion avoit repris les siens; et si j'avois gagné sur moi d'amortir les mouvemens violens, j'éprouvois une privation qui remplissoit mes jours d'amertume.

Je me pressai de sortir d'un lieu où tout m'affligeoit ; mais mon ame étoit trop affectée, pour ne pas me livrer aux réflexions les plus tristes. « Il n'y a donc point d'état, me dis-je à moi-même, où le malheur ne se rencontre, sous des formes différentes ! A la ville, la perfidie feroit couler les larmes de Catherine ; ici, c'est la brutalité. Puisque la société des hommes est la même par-tout, fuyons-la, fuyons loin d'elle, à jamais. »

Entre tous les lieux qui s'offrirent à mon imagination, pour m'éloigner des hommes, Paris me parut le meilleur, pour être à l'abri de leur commerce. La grande quantité de gens qui l'habitent et d'occupations qui se succèdent, donnent la liberté d'y vivre ignoré dans la retraite, sans éprouver l'horreur de la solitude. Depuis près de deux ans que j'y suis, vous êtes le premier homme à qui j'aie parlé.

A cet endroit du récit de l'Inconnu, l'heure qui sonna nous avertit qu'on alloit fermer les portes des Tuileries. Nous

fûmes obligés de nous séparer. Je lui demandai si je pouvois me flatter de le voir quelquefois dans le même lieu? Il me le promit; mais il ne me tint point parole. Depuis ce jour, je ne le rencontrai plus; et quelque perquisition que j'aie faite, il ne m'a pas été possible d'en avoir des nouvelles.

Idées Politiques et Militaires.

On est étonné de voir que dans un si grand nombre de militaires, il y en ait si peu qui réussissent. Je pense bien différemment, et suis surpris d'en voir un seul prospérer, vu le concours prodigieux de qualités morales et physiques qu'il est nécessaire qu'il rassemble, et des écueils qu'il est obligé de surmonter.

Pour être grand capitaine, il faut être infatigable. Tout homme qui souffre ne peut penser, et le métier de la guerre exerce cette faculté, sans relâche. Il demande une conception prompte, capable de s'élever aux idées les plus vastes, et de descendre aux détails les plus ordinaires, extrémités bien difficiles à rencontrer dans la même personne; et surtout une valeur qui ne compte point. Si, dans l'action, le général songe un seul ins-

tant à lui, tout peut échouer. Sa vue doit être étendue, rapide et sûre : (on n'est point éclairé par les yeux d'autrui, tant sur la nature du terrain, que sur la manœuvre de l'ennemi ;) son travail doit être aisé, son élocution facile et claire. Une belle figure est desirable ; cependant, c'est un avantage dont plusieurs grands généraux ont été privés ; beaucoup de mémoire et de netteté. Voilà pour le physique.

Quant au moral, un général doit être compatissant et ferme, humain et sévère, patient et prompt, impénétrable avec l'air ouvert, imposant et d'un accès facile, audacieux et sage, tranquille et soigneux, capable de prendre un parti sur-le-champ, et de le peser long-temps dans son cabinet ; désintéressé, bon citoyen, instruit à fond ; sachant distinguer les talens des gens qu'il a sous ses ordres, et les mettre en usage. Où rencontrer celui qui possède toutes ces qualités ? Quand on le trouveroit, il faudroit encore y joindre ce qui peut les développer.

La guerre est une passion ; sans cela,

comment se détermineroit-on à quitter une vie douce, pour s'exposer à des contrariétés éternelles, aux injures du temps, à la faim, à la soif, à la fatigue, à la dépendance, à la nécessité de s'oublier pour les autres, à la mort, à des blessures qui mutilent ?

Je sais que beaucoup de gens, ou par état, ou par des vues de fortune, ou sans la connaître, embrassent la carrière des armes. Mais, qu'en arrive-t-il ? Dénués du goût, et fatigués des peines qu'elle demande, ils y demeurent sans considération, ou l'abandonnent à la première occasion, s'ils se rendent justice.

Je le répète; sans le goût, il est impossible de devenir militaire, depuis le général, jusqu'au dernier officier de l'armée. Chacun a dans son emploi des fonctions à remplir, qui demandent une application suivie. Cette application peut quelquefois suppléer au talent dans les inférieurs, mais malheureusement n'en peut tenir lieu dans tout homme qui commande.

Pour s'en convaincre, qu'on examine un instant ce que doit faire un officier, ou général, ou supérieur, ou même particulier, chargé de mener un détachement à la guerre. Son premier soin est de s'avancer avec précaution, et cependant avec promptitude, dans un pays inconnu; de se tenir sans cesse sur ses gardes, de peur de surprise. S'il rencontre l'ennemi, un instant doit suffire pour juger de l'avantage du terrain, et pour en profiter. Dans le même instant, il faut calculer la force de l'ennemi, déterminer s'il convient de l'attendre, de l'éviter, de l'attaquer, et, dans tous ces cas, songer aux moyens de réparer les fautes des troupes; ou de se retirer en sûreté.

La pratique peut bien donner des facilités, mais le génie seul met en état de remplir tous ces points. Il faut plus encore; c'est de conserver du sang-froid, au milieu d'une action très-violente; car, non-seulement il faut être tendu vers son objet, mais se trouver par-tout où le besoin presse, et se multiplier. Ce n'est pas

tout. Soit qu'on ait eu affaire à l'ennemi, ou que la journée se soit passée en manœuvres, en marches, il s'en faut bien que celle de l'homme qui commande soit finie, lorsque celle des troupes est achevée. Les précautions à prendre pour leur sûreté, leur discipline, leur nourriture, sont un détail qui mène bien avant dans la nuit; souvent il l'emploie toute entière. Le peu d'instans même qui restent pour le sommeil, sont fréquemment troublés par les nouvelles qu'envoient sans cesse les gens qui sont commis pour veiller à la vie de ceux qui dorment. Tout cela regarde la guerre de campagne. Dans un poste, les travaux absorbent les jours et les nuits : l'une et l'autre position demandent les plus grands talens, et la santé la plus robuste.

On ne se figure point ce que c'est qu'une besogne militaire, de quelqu'espèce qu'elle soit. Il faut en avoir été chargé, pour le comprendre. Pour moi, j'avoue de bonne foi que je ne me suis jamais trouvé dans ce cas, qu'en me rappelant ma conduite,

je n'aie découvert une multitude de fautes que j'avais faites; et cependant, j'ose le disputer à qui que ce soit pour le goût, le zèle et l'activité.

Toutes les peines que je viens de décrire ne sont encore rien, en comparaison des chagrins auxquels un militaire est exposé. Sa fortune et son honneur sont sans cesse menacés des revers les plus fâcheux, et les moins mérités. Un ordre mal compris, un faux mouvement, la poltronnerie d'un seul homme, ou sa mauvaise foi, peuvent déconcerter les mesures les mieux prises, et ravir un succès presque certain. S'il échappe à ces dangers, la jalousie des concurrens trouve toujours les moyens de dénigrer l'événement le plus brillant; et souvent la faveur du général reporte sur un autre la gloire qui m'est due. Si je suis malheureux, nulle indulgence pour moi; dans le cas contraire, je suis livré sans défense à tous les coups de l'envie; le peu de succès m'est toujours attribué.

Il y a ce qu'on appelle les *mauvaises commissions*, c'est-à-dire, celles où l'on

sacrifie quelques gens pour en sauver un plus grand nombre, ou celles qui ne peuvent amener aucun bien. On les évite autant qu'on peut; mais il faut bien que quelqu'un en soit chargé. Loin qu'on entre dans la position de celui qui n'a pu s'en défendre, on s'en prend à lui de ce qu'on devroit imputer à la méchante nature de sa mission; et communément il est perdu. Qu'on joigne à tout ce que je viens de dire les passe-droits et les préférences qu'obtiennent injustement les gens en crédit à la Cour, ou près du ministre, on conviendra qu'il faut une combinaison bien difficile de talens et d'événemens heureux, pour faire un officier de réputation, soit dans les premiers, soit dans les derniers rangs.

Il seroit à souhaiter, pour les militaires, qu'on fût un peu plus instruit des épines et des difficultés qu'ils rencontrent dans leur métier; on ne les verroit pas jugés avec autant de légèreté que de présomption, par des femmes, des gens de robe, des inutiles; ou du moins, des décisions

aussi ridicules ne porteroient pas coup pour leur réputation, comme on le voit tous les jours. Ils auroient cependant tort de se plaindre d'être le jouet du caprice, puisqu'ils adoptent les premiers, contre leurs camarades, une opinion frivole qui leur est désavantageuse. Tel est l'esprit de tous les hommes qui courent la même carrière : l'envie de détruire les concurrens et de s'élever sur leur ruine, fait employer tous les moyens, hors le seul qui soit admissible, celui de les surpasser en capacité, parce que celui-là demande des talens qui souvent manquent, de l'application qui toujours ennuie.

Il n'y a peut-être rien de si difficile, que de porter un jugement juste sur un fait de guerre. Il est composé de tant de combinaisons, qu'il est impossible qu'elles tendent toutes au même but. Comment les rappeler exactement après l'action? Pour prononcer, il faut pourtant les savoir. Le terrain, le temps, la volonté des troupes, l'intelligence de ceux qui concourent à l'exécution, les nouvelles pré-

cises des ennemis, la facilité, la difficulté des subsistances, la nature des ordres qu'on a reçus, la fidélité des guides, voilà les principaux points qu'on doit calculer, et sur lesquels il est nécessaire d'être instruit. Comment l'être à deux cents lieues, puisque les gens même qui s'y sont trouvés, s'ils sont honnêtes, ne l'oseroient? Dans le jugement que le public a porté sur les Mémoires de M. de Maillebois, et de M. le Maréchal d'Estrées, au sujet de la bataille d'Hastembech, j'ai reconnu la prévention établie contre le premier; car tout homme impartial qui lira ces Mémoires, y verra des faits niés de part et d'autre. Lequel des deux croire? Il faudroit donc écouter des témoins. Qui seront ces témoins? J'étois à cette affaire; j'ai vu M. de Maillebois, dans le moment critique où l'on a cru tout perdu; mais je me donnerois bien de garde de rendre aucun compte. Une circonstance omise, un seul mot changé, suffiroient pour déterminer une condamnation peut-être injuste.

Il seroit à souhaiter que tout le monde pensât comme moi. Un métier aussi noble, aussi nécessaire à l'Etat que celui des armes, trouveroit plus de considération dans la société. Quel est le militaire qui jouit de quelques égards? Celui qui commande une armée peut accorder sa protection et faire des fortunes. Je n'ai jamais regardé qu'avec étonnement cette foule qui s'empresse chez un général que le roi vient de nommer, et j'ai toujours été aussi surpris de voir qu'il ne fût pas plus choqué des hommages; car, enfin, les mêmes gens qui lui prodiguent pour ainsi dire des adorations, ne le saluoient pas la veille. N'est-ce pas en affichant la bassesse de son ame, lui faire comprendre le peu de cas qu'on fait de la sienne, puisqu'on la croit capable de se laisser séduire par une flatterie trop découverte, pour n'être pas injurieuse? Les hommes abuseront-ils toujours de leur amour-propre? C'est cependant un beau moyen que la nature leur avoit donné pour tendre au bien.

Au reste, je ne suis point étonné du peu de considération réelle qu'on a parmi nous, en général, pour tous les gens qui se consacrent à l'Etat. Dans quelque genre que ce soit, on est trop certain que ce n'est point l'amour de la gloire, ni de la patrie, qui détermine, mais des calculs de fortune et de convenance. Cette opinion bien établie dans toutes les têtes, la société cherche à profiter des talens de tous; mais méprisant le motif, elle leur attribue les récompenses vénales qui les ont excités, et leur refuse l'estime qui n'est dû qu'à la vertu. Après la bataille de Berghen, je n'entendis dire à personne : « M. de Broglie est bien heu- » reux d'avoir rendu ce grand service à » l'Etat. » Mais j'entendis crier de tous côtés : « Il faut le faire Maréchal de » France, et le mettre à la tête de l'ar- » mée. » Il en est de même de tous les autres états. On ne loue personne sur son mérite, qu'on n'ajoute : « Il faut le nom- » mer à telle ou telle place; » et l'on voudroit le culbuter aussitôt qu'il y est

placé, grâce à la jalousie qui doit être au fond de tous les cœurs, dans un pays où le desir de faire fortune est le seul motif qui décide ; et par l'espoir qu'un nouveau venu traitera plus favorablement nos enfans, nos parens, nos amis. A Rome, le plus grand service étoit payé par la satisfaction de l'avoir rendu. A Paris, le plus petit succès veut une récompense signalée. Rome devint la maîtresse du monde ; la France touche à sa décadence.

On a demandé si c'étoit un bonheur ou un malheur pour une nation, de se policer. L'agrément de la vie s'accroît sûrement pendant un temps, mais on ne peut nier qu'on n'ait toujours vu la ruine suivre de près le plus haut degré de civilisation. Ce qui élève et soutient les Etats, c'est la vertu des citoyens : j'entends par vertu, la simplicité des mœurs et l'amour de la patrie. Cette vertu doit être un peu farouche, et par conséquent, entretenue par l'ignorance. Dès que les esprits ont acquis une certaine connoissance des choses, chacun cherche à les approfondir, à les

calculer. On trouve que se sacrifier pour les autres est une *duperie;* que l'honneur que cela produit est une chimère. Dès-lors, chaque citoyen ne pensant qu'à lui, il faut que le corps social languisse. La machine va bien encore quelque temps par son propre mouvement; mais à la moindre secousse, chaque ressort ne tendant plus au même effort, il est de nécessité qu'elle se désorganise.

Un des plus grands vices d'une nation trop policée, c'est la soif de l'argent. Elle est irritée par la nécessité de satisfaire au luxe, aux plaisirs. Les ames sont avilies, d'abord par cette cupidité qui détruit tout autre motif : secondement, par les moyens qu'elle suggère pour s'en procurer. Les desirs étant devenus sans bornes, aucune fortune ne peut y suffire; aussi tout le monde est-il ruiné, à commencer par le maître. Quelques gens industrieux, profitant des besoins, fournissent sur-le-champ, soit pour ceux de l'Etat, soit pour la prodigalité du prince, les sommes nécessaires; mais toujours à

des conditions onéreuses, ce qui ne peut qu'entraîner la misère et la dépopulation; tout l'argent, remis entre les mains de ce petit nombre de gens adroits, en empêche la circulation, et fait des fortunes rapides, cause l'augmentation du luxe, et la confusion des Etats; car ce traitant, plus riche qu'un grand seigneur, figure à côté de lui, et le force même de rechercher l'alliance de son or, pour soutenir sa famille.

Un autre malheur des sociétés trop éclairées, ce sont ces gens qui, doués de plus d'esprit que les autres, poussent aussi plus loin les découvertes dangereuses. Leur amour-propre ne seroit pas satisfait, s'ils ne divulguoient leurs audacieuses pensées. Tout le monde les lit et s'abreuve d'un poison fatal. Je ne serai point effrayé, lorsque j'entendrai dire aux Diderot, aux d'Alembert, aux Helvétius, que rien n'est mal en soi, parce que je sais qu'à côté de ce principe, ils établiront qu'il est nécessaire de se soumettre aux lois du pays, et de la société; mais je les trouve impar-

donnables d'avoir osé l'imprimer. Il n'appartient qu'à l'aigle de regarder le soleil; le vautour même en est ébloui.

Un Etat dans les dispositions que je viens de décrire, éprouve-t-il des revers suivis? la dépopulation le prive de défenseurs; l'argent renfermé dans un petit nombre de bourses, se resserre, et ce nerf manque absolument. La frivolité, le ton philosophique, le peu de talens cultivés, et l'avilissement des ames, sont cause qu'il ne paroît aucun de ces hommes capables de rétablir les affaires par le courage et les connoissances. Les ressources manquent de tous les côtés; le découragement s'empare de tous les esprits; l'on s'en prend à ceux qui sont chargés du gouvernement; on les change à tout instant, et chacun prenant la route opposée à celle qu'a suivie son prédécesseur, ne fait qu'augmenter la confusion, qui bientôt conduit à la perte totale : car les situations violentes ne peuvent durer longtemps.

A ce tableau, personne ne méconnoîtra

celui de la France. On m'objectera peut-être que l'Angleterre qui lui porte les coups les plus sensibles, n'a pas des mœurs plus châtiées, ni moins de licence dans ses écrits; qu'au contraire, c'est l'audace des plumes anglaises qui semble avoir enhardi nos auteurs français, et que l'Etat est si prodigieusement obéré, que loin qu'il lui soit possible de fournir aux dépenses d'une guerre, il peut à peine payer l'intérêt des sommes qu'il ne cesse d'emprunter.

Je répondrai méthodiquement à ces objections. Quant aux mœurs, je conviens que celles des Anglais sont aussi dissolues que les nôtres, et même qu'ils poussent la débauche plus loin; mais la fermeté, caractère distinctif de cette nation, la garantit de la mollesse et de l'abâtardissement, écueils inévitables pour la frivolité française. Je conviens encore que les écrivains anglais portent la hardiesse aussi loin qu'elle peut aller, mais ils ne sont lus que par des gens instruits, qui sentent toute l'étendue, toutes les conséquences

d'une

d'une vérité dévoilée. Accoutumés à réfléchir, ils rendent hommage au génie qui sait approfondir; mais ils ne s'abandonnent point aux inductions périlleuses d'un principe vrai, peut-être, en soi. Les femmes même, en Angleterre, ont l'esprit orné, et pensent. En France, paroît-il un livre philosophique : tout le monde y court; c'est la conversation du jour. S'il présente quelques pensées trop nues, ou des phrases favorables à la licence, on s'en fait une autorité. Quelle que soit l'intention d'un auteur, il se trouve qu'il n'a jamais travaillé que pour la dépravation. La différence des caractères, fait qu'il n'y a rien de dangereux en Angleterre, et que tout l'est en France. Les Anglais, calculateurs profonds, sentent la nécessité de se soumettre à des lois qui font le maintien de la société. Les Français, ignorans et frivoles, ont besoin de les craindre, pour ne s'en pas écarter.

Il est certain que jamais les Anglais ne pourront acquitter leur dette; mais que leur importe? Le commerce apporte des

richesses immenses, et l'opulence de ses citoyens fournira toujours à leurs besoins. Comme chacun a part au Gouvernement, chacun aussi se fait une étude des intérêts politiques de la nation, et, les connaissant, se prête sans effort aux nécessités. Le crédit de l'Etat n'est point fondé sur la confiance, mais sur la conviction de chaque citoyen qu'il doit contribuer à ses besoins. Le roi, qui n'est que l'homme d'affaires de la nation, est chargé des opérations militaires en temps de guerre, et de la direction de la politique en temps de paix. Mais, de la nation, représentée par le parlement, dépendent les fonds à verser pour remplir ces objets. Le roi pare à l'inconvénient de la confusion des républiques, et le parlement est une barrière impénétrable contre le despotisme des rois. En France, c'est le roi qui emprunte ; mais pour que son crédit subsiste, il faut qu'il soit exact à tenir ses engagemens, ce qu'il ne peut faire, pour peu que les besoins se multiplient. La confiance cessant, il est forcé d'avoir recours aux moyens violens, qui

sont les impôts. Il en résulte deux choses, la misère et l'aigreur qu'elle jette dans les esprits, qui, n'étant point instruits comme en Angleterre, ignorent les causes et se croient foulés sans motifs suffisans. Ajoutez-y la nécessité de faire enregistrer les édits au parlement, qu'on peut regarder comme un vice capital dans la constitution, d'autant que l'état de ce parlement n'est point constaté. Le roi peut toujours l'écraser du poids de son autorité, sans lui faire de mal. La Cour le regarde avec raison, comme simplement revêtu de cette partie de l'autorité du prince qui lui donne le droit de juger les affaires civiles et criminelles des citoyens; et lui, voudroit, en s'arrogeant ceux des états-généraux du royaume, qu'il prétend représenter, pouvoir contre-balancer l'autorité du prince. Plus occupé de sa prétention que du soulagement du peuple, il abuse de la voie de la remontrance, et s'oublie jusqu'à la désobéissance, avec d'autant moins de danger qu'il est presque sûr de l'impunité; car, comment sévir

contre un corps qui se tient toujours, et qui s'annonce pour le père du peuple? L'exil de quelques membres conduit le reste à la révolte. L'exil de la totalité ne peut durer long-temps, par la langueur qu'il jette dans toutes les affaires du royaume.

La suppression de ce corps, outre qu'elle seroit trop dangereuse, forceroit d'en créer un nouveau, qui, ne pouvant l'être sous une autre forme, auroit bientôt les mêmes prétentions.. On doit donc considérer les parlemens français comme des corps faits pour la sûreté de la nation, (quoiqu'ils en soient les perturbateurs,) et des portes ouvertes à la guerre civile, si jamais les grands seigneurs se relèvent de l'avilissement dans lequel ils vivent.

Un autre avantage de l'Angleterre sur la France, c'est que suivant un principe peut-être un peu machiavéliste, elle s'embarrasse peu des formes, et tend à son but sans calculer l'équité des moyens; au lieu que notre Gouvernement, sans cesse retenu par des égards, se livre à des ménagemens dangereux, et que ne pouvant en

avoir également pour tout le monde dans le même instant, il acquiert la réputation de dupe, et celle de la mauvaise foi.

Il est très-aisé de détailler des vices, mais il est très-difficile d'y trouver des remèdes, sur-tout lorsque la dépravation s'est glissée dans tous les états, comme en France. Je compare la maladie d'un Etat, ainsi relâché, à celle d'un pays infecté de la peste. Quelque grand médecin qui le traite, il pourra bien, à force d'art et de soin, sauver des particuliers; mais il faut que l'air soit épuré, avant que le médecin puisse être utile au général; et, sans un miracle qui détermine cette épuration, le pays court grand risque d'être dévasté, parce que tous les remèdes humains qu'on peut apporter, n'ont qu'un effet lent, et que dans les situations extrêmes, il en faut de prompts. J'ai souvent entendu dire: « *Si nous avions un cardinal de Richelieu, un Sully, un Turenne!* » Eh bien, si vous les aviez, M. de Turenne, au lieu de commander 15 ou 20 mille hommes qu'il manioit avec supériorité, se trouve-

roit à la tête de 100 mille hommes qu'il ne pourroit faire vivre. Embarrassé d'une artillerie, d'un luxe dans les équipages, qu'il lui seroit impossible de traîner après lui, à la place de la discipline, du nerf et de la confiance qui régnoient dans son armée, il ne rencontreroit dans les nôtres, à côté de la bravoure, que licence et mollesse; de plus, une dépendance de la Cour absolument incompatible avec la célérité des partis qu'il faut prendre à la guerre. M. de Sully trouveroit les coffres vides, le prince obéré, tout l'argent entre les mains de fripons protégés, qui bientôt le feroient chasser, s'il tentoit de réprimer leurs manœuvres. Si l'on ne peut rien attendre du militaire, et que les finances soient nulles, que pourroit-on se promettre du cardinal de Richelieu? de voir tomber les têtes des coupables? Ce spectacle seroit satisfaisant pour le peuple, mais ne remédieroit à rien. L'effusion de sang peut éteindre une guerre civile, abattre des factieux, mais ne relève point des ames corrompues et pourries.

Non, je le répète, il n'y a qu'un miracle qui puisse sauver la France. Pendant une paix mise à profit, on peut établir les moyens nécessaires pour faire renaître l'ordre dans chaque état; qu'alors, son génie lui donne un homme assez au-dessus de l'humanité pour fermer l'oreille à la brigue, pour élever la vertu, châtier le vice; que ce ministre ait la confiance du prince et l'autorité qu'il lui faut pour remplir une si belle carrière, la France reprendra une splendeur au dessus même de celle dont on l'a vu briller : car je suis bien éloigné de croire qu'elle soit dénuée de ressources. Mais plus une machine est embarrassée de ressorts, plus ils se brouillent aisément, si l'artiste ne donne à chacun d'eux l'espace suffisant pour agir.

La lecture de l'Histoire m'a jeté dans le même étonnement où j'ai vu beaucoup de gens, en considérant les quatre époques de toutes les nations qui nous ont precédés : je veux dire, de leur naissance, de leur accroissement, de leur déca-

dence, et de leur chûte. Les métaphysiciens pourront résoudre le problème, en disant qu'elles sont sujettes aux lois que la nature impose à toutes choses. Comme cette solution n'est pas satisfaisante, il faut en chercher une dans le moral, et l'on trouvera que la société suivant la marche des végétaux, a de même en elle le principe de la corruption et de la dissolution. Les hommes, après l'avoir reconnu, ont essayé d'y remédier, en créant des lois qui peuvent en empêcher les progrès. Ces lois sont calculées d'après les mœurs, la situation, la nature, et même le climat de chaque pays; mais comme une partie de ces choses ne peut changer, il seroit donc nécessaire que les lois changeassent, en proportion des variations : c'est ce qu'on ne voit point, ou du moins très-rarement.

Le cardinal de Richelieu, dont je viens de parler, arrivant à la tête des affaires, trouva la France déchirée par des guerres civiles, que des seigneurs trop puissans excitoient à tout instant. Suivant son na-

turel dur et cruel, il fit couper la tête à plusieurs; mais sentant que ce parti n'étoit qu'un remède momentané, il attira ces seigneurs à la Cour, en les y plaçant dans des emplois avantageux, honorables, et les mit par-là dans la dépendance du roi. Le cardinal de Richelieu fit fort bien, et se conduisit par les principes de la politique la plus consommée. Pendant la minorité de Louis XIV, les guerres civiles se rallumèrent, et ce monarque les ayant appaisées, suivit la route que le cardinal avoit tracée; il fit fort bien encore. Mais sous Louis XV, le système devoit changer: car, ces mêmes seigneurs, trop convaincus qu'ils n'avaient point d'autre existence que celle que la faveur du maître leur donneroit, devinrent courtisans bas et flatteurs, de Français nobles et courageux qu'ils étoient. Ils ne s'en sont pas tenus là. Ils se sont faits créatures serviles des ministres, et de tout homme en place qui peut contribuer à leur fortune. Comme le parti des armes est celui qu'ils commencent par embrasser, bientôt ils com-

muniquèrent aux officiers qui leur sont subordonnés, la corruption de leur cœur, la souplesse de leur caractère, et leur inapplication.

Ce n'est pas le seul mal qu'ait occasionné trop de suite dans la politique du cardinal de Richelieu. La crainte de s'éloigner de la faveur, les délices de la vie de Paris, ont fixé les seigneurs dans cette ville, et leur ont fait une loi d'y dépenser les revenus de leurs terres, qu'ils répandoient autrefois dans les provinces. A leur exemple, les gens de fortune y ont établi leur domicile.

Outre que cet amas de richesses a porté le luxe au plus haut point, Paris est devenu le gouffre où s'est englouti tout l'argent du royaume; par conséquent, Paris est devenu le centre de l'abondance, tandis que les provinces sont tombées dans la misère. Sans entrer dans aucun détail, on sent assez quel coup un pareil désordre a dû porter à l'Etat.

Je pourrois citer d'autres exemples; mais celui-ci suffit pour faire voir que

ce qui est bon dans un temps, ne vaut plus rien dans un autre, par l'abus que les hommes font toujours de tout.

Il faudra peut-être, dans cent ans, retirer de leurs provinces ces mêmes seigneurs, qu'il seroit nécessaire d'y renvoyer aujourd'hui, parce que toute idée de faveur du prince étant effacée en eux, et ayant acquis du crédit par la richesse, ils deviendroient de nouveau remuans et dangereux.

Pour qu'un Etat se maintînt florissant, il auroit donc besoin que la politique et les lois fussent changées d'après les vicissitudes qu'il éprouve, et d'après l'opinion dominante; mais indépendamment de ce qu'il faudroit pour cela une autorité sans bornes, la moindre réformation blesse trop de gens, et fait éclore l'esprit de sédition. Où trouver le prince, le ministre, assez éclairés pour saisir l'époque précise du changement? Le génie quelquefois peut remédier, mais rarement prévenir. D'ailleurs, l'homme d'Etat, malheureusement, est homme; et, comme tel, préfé-

rera toujours une tolérance qui cause du mal, mais qui ne choque personne, à des améliorations qui le feront haïr. Qu'on ne s'étonne donc plus de la décadence des nations. Pour moi, je suis convaincu qu'elle est inévitable, parce que trop de choses s'opposent aux moyens de l'empêcher.

Mon dessein n'étoit pas de m'étendre autant que je l'ai fait. Je voulois simplement écrire quelques réflexions sur les militaires : mais comme ils sont intimement liés à l'existence d'un Etat, je suis allé, sans le vouloir, au-delà du but que je m'étois proposé.

J'ai, je crois, suffisamment démontré la difficulté de rencontrer des militaires dignes de briller au premier rang, par les talens et les qualités. Je vais maintenant parler de leur façon d'être en général.

Je ne détaillerai point ce qui regarde le soldat. Il faudroit un volume pour démontrer les vices qu'il seroit urgent de réformer. D'ailleurs, j'examine en moraliste, et non en militaire. Je ne parlerai pas non plus des subalternes dans le mé-

tier des armes; l'esprit et la discipline des corps dépendent des chefs : ainsi, ce que je dirai des colonels, doit s'appliquer aux officiers.

Par un prodige qui ne peut s'attribuer qu'à la mode, de laquelle tout dépend en France, les colonels, du sein de la plus grande légèreté, se sont tout-à-coup élevés aux attentions les plus empressées et les plus suivies pour leurs régimens. Ceux même auxquels ils sont à charge, veulent avoir l'air de ressembler aux autres. Discipline, tactique, propreté, tout semble être soigné. Mais ces colonels, en remplissant ces parties de leur devoir, négligent la principale, la subordination. Ils ont un régiment propre; ils ont lu *Feuquières*; dès ce moment, ils se croient une capacité consommée : en conséquence, ils décident audacieusement de tout, jugent leurs généraux, sur lesquels malheureusement ils n'ont souvent que trop de prise, et sont avec eux de la plus grande familiarité. Comment même leur demander des déférences

à la guerre, pour des gens auxquels ils sont égaux à la Cour, où tout état est confondu ? Prévenus de leur mérite, et dévorés d'ambition, ils pensent que la rapidité de leur fortune doit égaler l'opinion qu'ils ont de leurs talens. Qu'on leur fasse attendre trop long-temps les grades, alors les propos les plus licencieux contre le ministre, contre le Gouvernement, sont les armes dont ils se servent pour se venger. Le relâchement sur tous leurs devoirs est encore une suite de leur humeur, une affiche indécente de dégoût. Cependant, pour arracher ces grades, objets de tous leurs desirs, ils s'attachent servilement à quelques protecteurs en crédit; ils cabalent contre tous les concurrens de ce patron, contre le général de l'armée même, assez foible pour n'oser les punir, parce que ces intrigans portent un nom qui tient à la Cour. Il a peur de s'y faire des ennemis, raison qui détermine aussi presque toujours le ministre à dispenser les grâces.

On voit par-là combien elles sont sou-

vent mal accordées. Un autre motif détermine encore à donner des grades, et sous un prétexte spécieux cache un grand vice; c'est que, pour engager un colonel à se distinguer par son zèle, on le fait maréchal-de-camp. Qu'en arrive-t-il? Que communément l'armée a un mauvais officier-général de plus, et un bon colonel de moins; parce qu'il ne faut pas croire que le métier d'officier-général s'apprenne aussi facilement. Ce n'est que par une longue application, que l'on devient capable d'en remplir les fonctions. Mais, me dira-t-on, est-il juste de laisser languir un sujet qui mérite? et parce qu'on ne trouvera peut-être pas à le remplacer à la tête du corps qu'il quitte, faut-il l'y tenir éternellement? Non. Cependant je voudrois savoir si l'avancer, ce n'est pas le déplacer. Il seroit à souhaiter que les officiers-généraux gardassent les régimens. Si la chose n'est pas praticable, avec la nécessité d'entretenir la noblesse dans le goût du service, il ne falloit pas du moins mettre des enfans à la tête des corps.

M. le maréchal de Belle-Isle a concilié, autant qu'il étoit possible, ces deux oppositions, par la règle qu'il a faite, qu'un homme ne pourroit être colonel qu'à vingt-trois ans, après avoir été cinq ans capitaine de cavalerie ou d'infanterie. Il a rendu deux grands services à l'État et au militaire ; d'abord, en établissant un noviciat nécessaire pour devenir colonel ; ensuite, en retardant ce premier grade, et reculant assez les autres pour qu'on n'y pût monter, que lorsqu'on seroit consommé dans son métier, ou du moins qu'on eût eu le temps d'être jugé, avant que d'être parvenu. C'étoit le seul moyen de diminuer cette profusion d'officiers généraux, aussi contraire à l'émulation qu'au bien du service, à la considération du grade.

Une grande question, c'est de savoir si dans les promotions, il faut suivre l'ordre du tableau, ou n'avancer que les gens capables? Dans tout pays où il n'y auroit ni faveur, ni brigue, certainement ce dernier parti seroit le meilleur; mais en

France, où rien ne se fait que par ces deux voies, l'ordre du tableau me paroît indispensable. Il se commet assez d'injustices, sans ouvrir encore cette porte. Qu'on suive donc le tableau, mais qu'on n'emploie que les bons officiers.

Quelque chose de ridicule, et qui n'a d'exemple qu'en France, c'est que du moment qu'un homme est officier-général, il n'est plus rien. Si le roi ne lui envoie *un carré de papier*, il n'a pas un seul mot à dire; il sera forcé de se taire auprès d'un simple lieutenant, lequel aura droit de parler. On ne lui rendra pas le moindre honneur; et les mêmes soldats qui couroient aux armes pour lui, lorsqu'il avoit ce carré de papier, ne le salueront seulement pas, lorsqu'il ne l'aura plus. Le moyen, après cela, que le grade soit respecté! le moyen que ceux qui l'ont obtenu, aient de l'émulation pour le soutenir avec éclat! Quand on veut accréditer un état qui n'a d'avantage réel que de flatter la vanité, il faut en caresser les chimères. Combien de bras, de jambes

et de têtes la croix de Saint-Louis n'a-t-elle pas fait casser? Combien d'officiers s'en seroient retournés chez eux, s'ils n'avoient été jaloux d'accomplir le temps qu'il faut pour en être décoré!

On a nommé des inspecteurs pour examiner soigneusement chaque année les troupes, et pour en rendre compte au ministre, afin qu'il pût exactement être informé de leur état, et des punitions ou des récompenses méritées. Qu'en est-il arrivé? Que ces inspecteurs ont excité la jalousie du ministre, qui, craignant de leur laisser prendre trop d'autorité, n'a garde de les en croire; et qui voulant prouver son pouvoir, fait tout le contraire de ce que ces inspecteurs ont indiqué. On les a, par ce moyen, avilis aux yeux des troupes. Les inspecteurs, de leur côté, pour se disculper des grâces mal accordées, ont parlé contre le ministre. De-là, le mépris de ce qu'on devoit respecter; l'indiscipline et le peu d'égards des inférieurs, envers leurs supérieurs. Il est dans la nature de l'homme de cor-

rompre les établissemens les mieux calculés.

La vie d'un homme ne suffiroit pas pour apprendre toutes les ordonnances qu'on a faites, afin d'obvier aux inconvéniens qui se sont glissés dans le service. Que le roi fasse jeter toutes ces ordonnances au feu; qu'il use du double ressort de la crainte et de l'espérance; qu'en un mot, il ne soit pas égal dans son royaume de bien ou mal faire, l'ordre s'y rétablira. Sa justice et sa sévérité passeront bientôt à ses ministres, d'eux à ses généraux; tout ira bien dans le militaire, plus promptement que par-tout ailleurs, parce qu'il y reste encore des notions d'obéissance. Sans ce ton qui ne peut venir que du maître, il est inutile de vouloir apporter aucun remède à rien. La loi la mieux conçue ne feroit pas plus d'effet, qu'un verre d'eau bien claire jeté dans une rivière bourbeuse jusqu'à sa source. Pour la rendre belle et claire, c'est à la source qu'il faut tâcher de l'épurer.

Les Amans soldats (1).

Il vient de m'arriver une aventure, dont je suis encore tout attendri. Vous savez que je me mêle du détail du régiment de mon neveu, qui n'est pas encore en âge de le commander. Un officier de ce régiment vint hier chez moi pour me rendre compte d'un détachement à la tête duquel il s'étoit battu. Dans le détail qu'il m'en a fait, il m'a dit qu'au moment où les coups de fusils commençoient, en examinant sa troupe, il avoit aperçu dans les rangs une jeune fille d'environ quinze à seize ans, d'une extrême beauté, malgré les haillons dont elle étoit couverte; qu'ayant voulu la faire retirer, elle s'étoit obstinée à res-

(1) Écrit au camp de....., en 1742. Ce récit n'est pas une fiction; et le héros de l'aventure est devenu maréchal-de-camp, après s'être conduit avec distinction, à la bataille de Lawfeld.

ter, disant qu'elle aimoit mille fois mieux mourir que d'abandonner *la Roze*, soldat d'une très-jolie figure, à côté duquel elle étoit.

Quoique touché de cet événement, ajouta l'officier, j'avois, dans cet instant, des soins importans qui m'occupoient. Cependant, ils ne m'empêchèrent pas de jeter les yeux sur cette fille, par un mouvement de pitié que je ne pouvois refuser à son âge, à ses charmes. Quelques momens après, j'ai vu tomber *la Roze* d'un coup de fusil au travers du corps, et cette jeune fille, les yeux baignés de larmes, le relever, et pour ainsi l'emporter, avec des marques de sa tendresse et d'un courage au dessus de ses forces. Lorsque nous eûmes poussé les ennemis, desirant la connoître, j'ai fait venir un sergent à qui j'ai demandé ce qu'elle étoit. Il m'a répondu qu'elle se nommoit *Julie*, mais qu'il n'en savoit pas davantage. Ce récit n'a fait qu'augmenter ma curiosité. J'ai chargé cet officier de tâcher de pénétrer le mystère et de m'en informer. Il est re-

venu ce matin me dire qu'il avoit fait de vains efforts; que, de quelque façon qu'il s'y fût pris, *la Roze* s'étoit obstiné constamment à garder le silence, et qu'il n'avoit pu tirer que des larmes de *Julie*; que cependant l'un et l'autre demandoient à me parler. Le desir d'apprendre ce que je commençois à souhaiter ardemment de savoir, autant que l'envie de leur être de quelqu'utilité, m'ont fait rendre en diligence à l'endroit où cet officier m'a conduit. Par discrétion, il m'a laissé pénétrer seul dans une espèce d'étable où j'ai vu *la Roze* couché sur de la paille, la pâleur de la mort sur le visage; ce qui n'empêchoit pourtant pas d'y remarquer des traits agréables. *Julie* étoit à genoux à côté de lui, occupée de lui soutenir la tête d'une main, tandis que de l'autre, elle disposoit quelque chose pour qu'il fût plus commodément. Dès que je suis entré, elle s'est levée: j'avoue que sa beauté m'a frappé. Si son éclat paroît terni par la langueur et la tristesse, elle y gagne un air si touchant, qu'on ne peut se défendre

d'en être ému. « La réputation dont vous jouissez, me dit *la Roze*, d'un ton de voix affoibli, m'a déterminé, Monsieur, en vous confiant mes secrets, à remettre en vos mains un dépôt qui m'est mille fois plus cher que la vie. Dans peu de temps, je serai pour jamais séparé de ce que la nature a produit de plus parfait. Ce que vous voyez d'attraits, ajouta-t-il, en montrant *Julie*, n'est qu'une foible image des qualités que renferme le cœur de cette infortunée. Un amour malheureux nous a conduits l'un et l'autre dans le précipice. Je ne m'en plaindrois pas, s'il n'étoit funeste qu'à moi; mais il m'est affreux d'envisager le sort réservé désormais à ma chère *Julie*. »

Quelques larmes qui tombèrent de ses yeux, le forcèrent à s'arrêter. Bientôt il poursuivit ainsi : « Mon nom est assez connu pour qu'en vous le disant, vous sachiez qui je suis. Je m'appelle le Marquis de***. Mon père qui possède de grands biens, s'est retiré, jeune encore, dans une terre qui n'est qu'à vingt lieues d'ici.

Dégoûté du monde et du service, qu'il a quitté par dépit d'un passe-droit qu'on lui fit, il n'a que moi d'enfant, d'une femme qu'il a tendrement aimée, et qui perdit la vie en me mettant au monde. La société du Comte de*** le dédommageoit en quelque façon de cette perte. Unis dès leur jeunesse par les liens de l'amitié la plus intime, les mêmes circonstances, à peu près, avoient contribué, par la suite, à les rapprocher encore davantage. Le Comte de***, ainsi que mon père, forcé de quitter le service par l'inimitié du ministre, a de même que lui perdu sa femme. Elle mourut peu de temps après ma mère, en donnant le jour à cette malheureuse *Julie* que vous voyez. Le comte, devoré de chagrin, fut bientôt importuné du monde et des devoirs qu'il exige. Il résolut d'y renoncer, et choisit pour asile une terre voisine de celle où mon père étoit déjà retiré.

» Mon père, transporté du parti que prenoit son ami, employa les sollicitations les plus pressantes pour l'engager à venir

s'établir chez lui. Il y réussit. Le comte abandonna Paris, emmenant avec lui *Julie*, encore au berceau, et vint jouir chez mon père d'une vie libre et tranquille. La chasse, les plaisirs de la campagne, la lecture, l'étude, remplissoient les jours de ces deux amis. Lorsque *Julie* et moi nous eûmes atteint l'âge où nous pouvions les entendre, ils s'appliquèrent uniquement du soin de notre éducation. Loin de nous taire les choses que l'on croit dangereuses dans un âge tendre, ils dévoilèrent à nos yeux le germe des passions, nous en firent voir les attraits et les dangers. En nous les montrant dans toute leur étendue, ils tâchoient de nous donner des armes pour les combattre. Vaine précaution ! Leurs soins ne nous en ont pas garantis. Nous destinant l'un à l'autre, ils ne s'opposèrent point au penchant mutuel qu'ils remarquèrent en nous. Ils cherchèrent au contraire à l'échauffer, et sembloient partager le bonheur de deux jeunes cœurs qui s'aiment et qui peuvent se le dire sans contrainte. Ils nous instruisoient

à goûter le charme de l'amour, avec cette délicatesse qui en fait tout le prix. Desirant ardemment de nous voir unis l'un à l'autre, ils n'attendoient que la décision d'un procès que le Comte avoit pour les biens de sa femme, afin de resserrer nos liens par des nœuds éternels, et pour satisfaire l'envie que j'avois d'entrer au service. Il y a trois mois que le Comte, par le gain de son procès, libre de m'accorder *Julie*, m'annonça que bientôt il ne me resteroit plus de vœux à former. Ma joie fut d'autant plus vive, que je vis *Julie* partager mes transports. Est-il possible que, si près du bonheur, on ne puisse l'atteindre! Il s'éleva, entre mon père et le Comte, une contestation dans les arrangemens d'intérêts qu'ils faisoient pour nous. Ce ne fut d'abord qu'une opinion différente; bientôt l'aigreur s'en mêla. Ils se dirent des choses piquantes: et croyant avoir d'autant plus à se plaindre, qu'ils imaginoient être en droit d'exiger réciproquement plus de déférence, ils se brouillèrent tout à fait. Jugez de ce que je devins, lorsque mon père

m'ayant appelé, me tint ce discours : « Le
» procédé du Comte est tellement outra-
» geant, après toute l'amitié que je n'ai
» cessé de lui témoigner, que je ne veux
» plus entendre parler de lui. Mon fils, il
» faut renoncer à *Julie ;* il vous en coûtera,
» peut-être, mais je le veux. A votre âge,
» on oublie sans peine une liaison de ce
» genre. Pour vous en faciliter les moyens,
» j'ai pris la résolution de vous envoyer à
» Paris, incessamment. Je vous y suivrai:
» mais en attendant, vous serez reçu chez
» un homme de mes amis, à qui je vous
» recommanderai. »

» Foudroyé de cet arrêt, je restai immobile, et je me trouvai dans la même posture, long-temps après que mon père, qui m'avoit quitté pour donner quelques ordres, m'eut laissé seul. Mon premier soin fut de courir chez *Julie.* Comme j'allois entrer, j'entendis quelqu'un qui parloit assez haut. Je prêtai l'oreille, et je reconnus la voix de son père, qui lui disoit:
« Ma fille, je partage votre douleur: mais
» dans la circonstance où nous sommes,

» il ne me reste pas d'autre parti. » Quelques pas qu'il fit dans cet instant, me forcèrent de me retirer avec précipitation, dans la crainte qu'il ne me rencontrât; et ne sachant trop par quel mouvement je redoutois sa présence, j'allai me cacher dans un lieu d'où je pouvois tout voir. Je l'aperçus qui sortoit de l'appartement de sa fille, et j'entrai. Je trouvai *Julie*, le visage baigné de larmes. Je me précipitai à ses genoux, je colai ma bouche sur une de ses mains. Nous restâmes long-temps dans cette attitude, sans pouvoir nous parler. Enfin je rompis le premier le silence.— C'en est donc fait, ma chère *Julie!* Je dois renoncer à vous! L'amour le plus tendre, le bonheur de notre vie ne peut rien sur des pères barbares, que désunit un vil intérêt, qui l'emporte sur nous dans leur cœur. Que vais-je devenir? Qu'allez-vous devenir vous-même? Un seul instant détruit l'espoir de tant d'années, et nous livre à des maux qui n'auront point de fin!—Vous pouvez juger, me répondit *Julie*, par l'état où je suis, de ce qui se passe

dans mon ame. Mes jours vont être consacrés à la douleur ; je n'en puis avoir d'heureux, puisque je ne suis plus à vous. Mon père vient de m'ôter tout espoir ; il m'a déclaré que, demain au matin, il falloit partir, pour ne vous revoir jamais. Ces derniers mots de *Julie* me causèrent un désespoir mêlé de fureur. Non, lui dis-je, je ne consentirai point à cette séparation cruelle. Pères injustes ! ne nous avez-vous donné le jour, que pour être nos tyrans ? Vos droits sont limités ; nous ne vous devons plus rien, dès l'instant que vous en abusez. Osez suivre, ma chère *Julie*, le conseil que m'inspirent ma tendresse et ma douleur. Fuyons ces pères dénaturés ; allons sous un ciel plus tranquille, vivre l'un pour l'autre, et jouir du bonheur de nous adorer.

» *Julie* me parut effrayée de l'état dans lequel elle me voyoit, et du parti que je lui proposois. Sa douceur, sa timidité, ses principes combattoient contre moi. Mais que ne peuvent point un amant aimé tendrement, et l'idée de le perdre sans re-

tour? Je triomphai de ses scrupules et de son caractère. Elle me promit de se trouver à l'entrée de la nuit à la porte du parc que je lui désignai. Pour moi, je ne songeai plus qu'aux préparatifs de notre fuite. J'étois trop agité pour réfléchir à ses suites; je ne m'occupai que de l'idée de posséder *Julie*. Je pris sur moi tout ce que je pus d'argent; j'en avois beaucoup à ma disposition. Mon père m'avoit chargé du détail de la dépense de sa maison, et de recevoir les revenus de ses fermiers, dont je lui rendois compte.

» A l'entrée de la nuit, je fus à l'écurie prendre un cheval. *Julie* n'étoit point encore au rendez-vous. Elle ne me laissa pas long-temps dans l'inquiétude. Je l'aperçus, et je sentis dans cet instant un tressaillement de joie qu'il me seroit impossible de rendre. Je courus au-devant d'elle, je la serrai dans mes bras. Mais craignant d'être découvert, je me pressai de monter à cheval. Je la pris en croupe; et nous quittâmes des lieux autrefois témoins de notre bonheur, qui nous étoient devenus un séjour trop funeste.

» Nous marchâmes toute la nuit avec beaucoup de précipitation. Au jour, nous nous trouvâmes dans une plaine ; comme je ne savois où j'étois, et que j'appréhendois de rencontrer quelqu'un qui pût nous reconnoître ou donner de nos nouvelles, je proposai à *Julie* d'aller nous reposer dans un petit bois qui n'étoit pas fort éloigné, et d'y attendre la nuit. Elle y consent. Là nature y fut témoin de nos sermens et de nos transports. Si vous avez jamais aimé, ajouta le Marquis de***, vous devez connoître la vivacité de ces instans. Il est aussi difficile de les retracer, que d'en perdre le souvenir. Ce ne fut que l'approche de la nuit qui nous tira du charme dans lequel nous étions plongés. Nous remontâmes à cheval, et nous suivîmes le premier chemin que nous trouvâmes. Jusques-là, nulle réflexion ne m'avoit troublé. La nécessité de prendre un parti se présenta pourtant à mon esprit. Cette idée me fit envisager des difficultés, des dangers, et me jeta dans l'incertitude et l'agitation. Je tombai dans une rêverie profonde. *Julie* s'en

aperçut; elle me demanda ce que j'avois. J'essayai en vain de lui cacher le désordre de mon ame; il fallut lui montrer ce qui s'y passoit, et qu'elle y lût l'impression que produisoit sur moi notre situation. C'étoit hier, me dit-elle, que nous devions considérer tous les inconvéniens de notre démarche; maintenant il n'est plus temps. Il ne nous reste qu'un parti, c'est d'opposer un courage invincible aux événemens auxquels nous allons être exposés. Ne croyez pas que ma fermeté vienne d'aveuglement sur l'avenir. Dans la résolution que nous avons prise, je risque plus que vous. Vous avez suivi le mouvement impétueux d'une passion, et vous n'aurez jamais que ce tort aux yeux du monde. Mais moi, j'ai sacrifié tous les préjugés, jusqu'à la timidité de mon âge et de mon sexe. J'ai trahi mon père. Il ne peut jamais me pardonner. Je n'ai donc de ressource que vous. Si je vous avois soupçonné de pouvoir jamais changer, certainement j'aurois été maîtresse de mon cœur. Cependant, il y a tant d'exemples de l'in-

constance

constance des hommes, qu'il me seroit pardonnable de craindre la vôtre. Je ne veux point vous faire cet outrage ; au contraire, il me paroît doux de vous avoir tout immolé, de dépendre uniquement de vous. Loin de me repentir de ce que j'ai fait, je le ferois encore. De votre côté, faites-moi voir une constance égale à la mienne ; qu'elle me prouve que je suis tout pour vous, comme vous êtes tout pour moi. Nous aurons certainement bien des traverses à souffrir, mais elles nous deviendront supportables, si nous cherchons mutuellement à nous en alléger le poids. Un homme comme vous ne peut embrasser qu'un métier : celui des armes est le seul qui lui convienne. Si les raisons que nous avons de nous cacher, vous empêchent d'occuper les emplois où vous appelle votre naissance, cherchez à vous distinguer dans l'obscurité de ceux où vous vous voyez réduit. De grands hommes ont commencé par être soldats ; c'est par votre mérite que vous devez chercher à rentrer en grâce auprès de votre père, à le faire rougir

d'avoir calculé, quand il falloit sentir. Je ne vous abandonnerai dans aucune occasion. Vous me verrez partager vos travaux et vos dangers. Loin de me plaindre de ma situation, je m'estimerai trop heureuse qu'elle me mette à portée de ne vous pas perdre de vue un seul instant, et de jouir d'un avantage dont les autres femmes sont privées. » Le discours de *Julie*, continua le Marquis de***, me pénétra. Je ne pus refuser mon admiration à la noblesse de ses sentimens. Son courage ranima le mien, et je me déterminai sur-le-champ au parti qu'elle me proposoit, comme au seul qui fût convenable dans les circonstances où je me trouvois. D'ailleurs, il étoit conforme à mon goût. J'entrai dans le premier village qui se rencontra sur notre chemin. Je m'informai de la route qu'il falloit tenir pour se rendre à l'armée qui venoit de s'assembler, et que je savois ne devoir pas être fort éloignée.

» Nous prîmes, *Julie* et moi, des habits de paysans, de crainte d'être décelés par les nôtres, et nous nous remîmes en marche.

Au bout de quelques heures, nous rencontrâmes un soldat du régiment de M.***, votre neveu. L'ayant questionné sur le nom de son régiment, je lui témoignai le desir d'y prendre parti. Il me parut transporté de ma proposition, par la récompense qu'il se promettoit de M. de***, son capitaine, en amenant un si bel homme (du moins c'est ainsi qu'il s'en expliqua). Je le suivis au camp. Mon conducteur me fit attendre quelques instans auprès d'une tente, dans laquelle il nous fit bientôt entrer *Julie* et moi. M. de*** parut surpris en nous voyant; son âge avancé, sa figure qui portoit l'empreinte de ses vertus et de sa douceur, m'inspirèrent une sorte de respect qui m'intimida, dans le premier moment. M'étant remis, je lui dis que mon intention étoit de servir; que je m'estimois heureux que le hasard m'eût conduit à lui; que je n'exigeois aucun engagement, ni d'autre traitement que celui d'un simple soldat; que la seule grâce que je demandois étoit d'avoir une tente à part, pour y demeurer avec ma femme, dont l'âge et ma tendresse

ne me permettoient pas de me séparer. Tandis que je parlois, M. de*** jetoit les yeux tour à tour sur *Julie* et sur moi. Par les questions qu'il nous fit, je m'aperçus qu'il cherchoit à pénétrer qui nous pouvions être, et qu'il ne se méprenoit point à nos habits. Comme je refusois de répondre aux choses qu'il me demandoit : « Mes enfans, nous dit-il, je ne veux point vous arracher un secret que je ne prétends devoir qu'à votre confiance. En attendant que je l'aie gagnée, soyez tranquilles. J'aurai pour vous toutes les attentions que vous pouvez desirer, et je vous procurerai les secours que vous devez attendre de l'intérêt que votre âge et votre extérieur m'inspirent. Vous n'êtes pas malheureux que le sort vous ait confiés à moi. La beauté de votre femme, poursuivit-il, auroit pu vous exposer à bien des dangers, dans un camp où règne une souveraine licence. Je saurai vous en préserver ; ne craignez rien. »

» Alors il fit appeler un sergent ; il lui donna des ordres en conséquence de ce qu'il venoit de nous promettre. Depuis cet

instant, nous menions une vie tranquille. La protection de M. de*** nous mettoit à l'abri des maux de notre position. Attentif à remplir mes devoirs, je commençois à jouir dans le régiment d'une sorte de considération. Le temps dont je pouvois disposer, étoit consacré tout entier à *Julie*. Inébranlable dans sa constance, elle ne se démentoit dans aucune occasion; elle me prévenoit souvent dans les travaux qu'exigeoit la misère de notre condition actuelle. Son courage suppléoit à ses forces, à sa délicatesse. Contente de vivre pour moi, jamais aucun regret de ce qu'elle m'a sacrifié, n'a troublé notre intelligence. Si, quelquefois, je me reprochois l'état dans lequel je l'avois réduite, par une peinture trop effrayante des maux que nous aurions soufferts, si, soumis à nos pères, nous eussions accepté le parti de nous séparer, elle s'efforçoit adroitement de me convaincre que notre sort, loin d'être fâcheux, devoit nous paroître plein de charmes. Elle employoit la même adresse, pour me prouver la nécessité de

ne me quitter jamais, même dans les occasions périlleuses ; elle savoit enfin intéresser ma jalousie, en me faisant envisager les dangers auxquels je la livrerois, en m'éloignant du camp , sans elle. Tant de tendresse et de vertu me donnoient pour *Julie* un respect, qui, joint à ce que m'inspiroit mon cœur , me dictoit pour elle les soins les plus empressés. Ils étoient toujours remarqués et reçus avec reconnoissance. Nos jours se passoient dans le bonheur; notre tendresse mutuelle nous tenant lieu de ce que nous avions perdu. Mais des malheureux que le sort poursuit, peuvent-ils jouir long-temps de quelque calme? La perte de M. de***, que la mort vient d'enlever au moment que, touché de reconnoissance et de ce qu'il faisoit journellement pour nous, j'allois me découvrir à lui, a servi d'annonce au plus grand malheur qui pût arriver à ma chère *Julie*. Il est inutile de vous retracer la journée d'hier. Il y a trop de témoins du courage et de l'amour de cette infortunée, pour que le bruit n'en soit pas

venu jusqu'à vous. Elle a pénétré de la même admiration, du même intérêt, tous ceux qui l'ont vu pousser aussi loin des vertus inconnues à son sexe. Se peut-il qu'un sort affreux en soit la récompense? Elle va donc être privée d'un époux, d'un ami qui l'adoroit! Par ce qu'elle a fait pour lui, vous pouvez juger combien sa perte lui sera sensible. C'est entre vos mains, monsieur, continua le Marquis de***, que je la remets. Je vous l'ai déjà dit, la réputation dont vous jouissez, me fait espérer que vous ne la démentirez pas, dans cette occasion. Vous ne pouvez refuser votre secours à cette infortunée. Qu'elle a de droits sur un cœur généreux! soyez son protecteur, et promettez-moi que quelque parti qu'elle veuille prendre, vous la servirez avec chaleur. Que j'emporte en mourant, la consolation d'être sûr qu'elle ne dépendra que d'elle. Voilà, monsieur ajouta-t-il en tirant de dessous son chevet, une bourse pleine d'or, de quoi l'empêcher de vous être à charge. »

Il vouloit encore parler; mais, épuisé

par tout ce qu'il venoit de dire, la voix lui manqua tout-à-coup. Je m'aperçus d'une altération plus grande sur son visage. Comme je m'approchois pour lui donner du secours, il fit un effort pour tendre la main à *Julie*, et tomba sans connoissance. J'appelai sur-le-champ l'officier qui m'attendoit à la porte, et je lui dis d'aller promptement chercher le chirurgien du régiment. Ne doutant pas que le Marquis de*** ne fût mort, je tournai toute mon attention vers *Julie*. Elle étoit restée debout, les yeux attachés sur le corps de son amant, dans un morne désespoir. Je craignois l'effet que lui pouvoit faire cet objet; et j'essayai de l'en détourner. Je lui adressai plusieurs fois la parole, sans en pouvoir tirer un seul mot; je voulus la faire sortir d'un lieu si funeste; mes efforts furent vains. Elle resta dans la même situation, sans proférer une parole, et sans répandre une larme, jusqu'à l'arrivée du chirurgien, qui, s'étant approché, par mon ordre, du Marquis de***, et le prenant pour un simple soldat,

dit avec la brutalité qu'ils ont trop souvent, qu'il n'étoit pas encore mort. Puis, ayant tiré de sa poche un flacon de sel, il le fit respirer au Marquis de***, qui, peu de temps après, donna des signes de vie. Quelqu'intérêt que je prisse à son sort, mon inquiétude pour *Julie* m'empêchoit de la perdre de vue. Au premier mouvement de son amant, elle parut reprendre ses sens. Ses regards fixes commencèrent à s'animer, et j'aperçus la joie se répandre sur son visage, à mesure qu'il revenoit à lui. Je lui demandai s'il avoit été pansé soigneusement. Elle me fit un détail de la manière dont on avoit appliqué l'appareil. Le chirurgien connut aisément qu'on avoit négligé toutes les choses nécessaires. J'ordonnai sur-le-champ qu'on levât cet appareil, et je dis au chirurgien qu'il me répondroit de l'événement de cette blessure. J'employai vainement mes sollicitations pour engager *Julie* à n'être pas témoin d'un pansement toujours douloureux, en l'assurant qu'elle pouvoit se reposer sur moi des soins qu'on y appor-

teroit. Je ne pus l'obtenir d'elle. Le chirurgien, après avoir sondé la plaie, nous dit que quoique la balle eût percé tout au travers du corps, comme dans son trajet, elle n'avoit rien offensé, la blessure, non-seulement n'étoit pas dangereuse, mais même que la guérison en seroit prochaine. Cette nouvelle inattendue pensa coûter cher à *Julie.* Le passage trop prompt du comble du désespoir à l'espérance la plus flatteuse; lui fit une révolution qu'elle ne put soutenir. Je m'aperçus qu'elle changeoit de visage; je tremblai de l'effet que l'état dans lequel elle étoit, pouvoit faire sur le Marquis, épuisé déjà par la foiblesse qu'il venoit d'avoir, et par le récit de son histoire. Je m'approchai d'elle, pour le lui représenter, et l'engager à sortir. Au premier mot, elle me comprit; et cette même *Julie,* que peu d'instans auparavant je ne pouvois arracher d'auprès d'un objet aussi cher, eut assez de courage pour s'en éloigner, quand elle crut lui causer la moindre inquiétude. L'amour seul est

capable d'un aussi grand effort; il la soutint jusqu'au moment que, hors de la vue de son amant, il lui sembla qu'elle l'abandonnoit. Ses genoux plièrent, et je n'eus que le temps d'avancer les bras pour la soutenir. Les secours que je lui donnai la rappelèrent bientôt à la vie; elle ne pouvoit parler encore, qu'elle me faisoit déjà signe de retourner auprès du Marquis de***.

Je ne me rendis pas d'abord, ne voulant point la laisser dans cet état de défaillance; mais, voyant que, par mon obstination, je lui devenois plus nuisible qu'utile, j'obéis. Je dis en rentrant à l'officier, assez bas pour n'être pas entendu, d'aller rejoindre *Julie*. Aussitôt que le Marquis me vit, il me pria, par un geste, d'approcher, et me proféra péniblement le nom de *Julie*. Par l'inquiétude que je lus dans ses yeux, je jugeai de l'agitation de son ame: je lui dis que mon dessein étant de l'ôter d'un lieu peu commode, pour le faire transporter chez moi, *Julie* n'avoit pas voulu s'en rapporter à d'autre

pour les précautions à prendre. Il me crut. On trompe aisément la tendresse, en la flattant. Je le confirmai dans cette idée, en ordonnant au chirurgien de faire construire un brancard, et de prendre la quantité de soldats nécessaire pour exécuter mon projet. Peu d'instans après, *Julie* rentra. La joie brilloit dans ses regards; mais elle n'en laissoit voir que ce qu'il falloit pour que le Marquis de*** fût entièrement rassuré sur son état. Elle en dissimuloit l'excès : la crainte de lui nuire étoit le soin qui l'occupoit. Ils sont maintenant l'un et l'autre chez moi. Quoique j'aie été l'ami du père du Marquis, j'étois assez embarrassé sur le parti que je devois prendre pour servir ces deux amans. L'appréhension de faire quelque fausse démarche, me faisoit rejeter toutes celles qui me venoient à l'esprit. Un événement auquel je ne devois pas m'attendre, m'a tiré d'incertitude. Peu de temps après que le Marquis fut établi chez moi, je reçus une lettre de son père, qui commençoit par me rappeler notre ancienne

amitié. Après un détail succinct de la fuite de son fils, elle finissoit par l'expression du désespoir, d'avoir, ainsi que le Comte, porté leurs enfans à cette extrême résolution; il ajoutoit qu'à force de perquisitions, il croyoit avoir découvert que *Julie* et son fils étoient à l'armée; qu'il me prioit de faire toutes les recherches possibles, pour m'en assurer; que probablement je m'acquitterois d'autant plus volontiers de cette commission, que si je les découvrois, il me chargeoit de leur déclarer que leur faute étoit pardonnée; que leurs peres désiroient ardemment de les revoir, pour leur faire oublier leurs maux, à force de tendresse. Cette lettre qui me soulagea, causa les transports les plus vifs à nos amans. J'envoyai sur-le-champ un courrier au père du Marquis, pour lui dire qu'ils étoient chez moi, l'un et l'autre, sans autre détail. Je l'invitois à s'y rendre le Comte et lui, pour me donner le plaisir de les instruire moi-même de ce qui étoit arrivé à leurs enfans. Ils ne tardèrent pas à répondre à

cette invitation. Je puis dire que, de ma vie, je n'ai rien vu d'aussi touchant que l'entrevue de ces quatre personnes. Leur joie, leur tendresse ne se sont pas rallenties un seul instant depuis deux jours qu'ils sont réunis. Je prends part à leur bonheur; c'en est un que de vivre avec des gens heureux; je ne compte pourtant pas en jouir long-temps. La blessure du Marquis qui va chaque jour de mieux en mieux, leur permettra bientôt à tous de reprendre le chemin de leurs terres.

Féerie.

Tout le monde sait que dans le temps que les fées habitoient encore parmi les hommes, la fée Serpentine demeuroit en Auvergne, et qu'elle étoit liée d'une amitié très-étroite avec la comtesse de Floransac. Mais ce que peut-être beaucoup de gens ignorent, c'est que la comtesse, après une assez longue stérilité, dont on s'affligeoit autrefois, accoucha d'une fille à laquelle on donna le nom de *Rose*, et que la fée, pour témoigner la part qu'elle prenoit à la joie de son amie, permit à cet enfant de faire trois souhaits, qu'elle promit d'accomplir, à condition qu'elle en garderoit le secret. Aussitôt que Rose put mettre quelque suite dans ses idées, elle souhaita d'être belle; et Serpentine rendit ses attraits tellement accomplis, qu'elle devint, en grandissant, l'objet de

l'admiration de tous ceux qui la voyoient, et de la jalousie des autres filles de son âge, qui, forcées de rendre justice à ses charmes, s'en dédommageoient, en attaquant son esprit. En effet, il ne répondoit pas aux grâces de sa figure. Sa beauté cependant attiroit un grand nombre de jeunes gens empressés d'obtenir sa main. Entre tous ceux qui se mirent sur les rangs, le marquis de Riancour fut préféré. Transporté de son succès, les premiers temps de son mariage furent marqués par la tendresse et les attentions qu'il avoit pour sa femme; mais soumis à la loi générale, il se refroidit bientôt pour des plaisirs trop faciles. D'autres objets eurent une préférence, peut-être injuste, mais vers laquelle son penchant l'entraînoit. L'inconstance du mari sert ordinairement de signal aux amans. Quoique la marquise de Riancour fit la même impression à tous ceux qui la voyoient, la présence obstinée d'un mari amoureux est un obstacle fatal à la vivacité des desirs, qui ne s'accroissent que par l'espérance; et jusqu'au changement

gement de M. de Riancour, sa femme n'avoit reçu que ces hommages dûs à la beauté, et que la galanterie autorise. L'absence du mari fournit d'heureux instans qui furent saisis par plusieurs personnes, pour se déclarer. La marquise vit ses succès, sans en être touchée. Son cœur étoit encore insensible, et son esprit trop froid, pour qu'elle s'en dédommageât par la coquetterie. Enfin ce moment marqué pour tout le monde arriva pour elle.

Le chevalier de Franville lui parut aimable. Les émotions sont d'autant plus vives, que l'ame qui les éprouve a résisté plus long-temps. Madame de Riancour en fut la preuve. Le chevalier ne fut pas long-temps à connoître son triomphe; mais il reconnut que, si la première passion se trahit aisément, elle ne surmonte qu'avec la plus grande difficulté les préjugés. Ce ne fut qu'après beaucoup de temps qu'il fut parfaitement heureux.

Enchanté de son bonheur, il en jouit pendant six mois, sans mélange. Au bout de ce terme, les premiers traits émoussés

lui laissèrent voir madame de Riancour, d'un œil moins prévenu. Une conversation languissante avoit pris la place du langage animé de la tendresse ; et son amour-propre, qui dans les commencemens étoit flatté, crut avoir à souffrir des ridicules que le peu d'esprit de la marquise lui donnoit dans le monde. On s'enflamme très-vîte pour un objet plein de charmes; mais on ne s'attache point à celle qui n'est que belle. Insensiblement le bon procédé, l'habitude, furent les seuls motifs qui ramenèrent le chevalier chez madame de Riancour. La moindre affaire, le devoir le plus léger étoient saisis avec empressement, pour s'éloigner; on retenoit avec instance jusqu'aux ennuyeux, pour se sauver de l'ennui d'être ensemble. Enfin tout annonçoit un changement dont la marquise s'aperçut bientôt. Les femmes sont toujours pénétrantes pour leurs intérêts, et sur-tout pour celui de leur cœur : rien n'égale leur adresse pour conserver leurs amans, quand elles les aiment autant que madame de Riancour aimoit

le chevalier. D'ailleurs, comme toutes leurs conversations, quand elles sont entre elles, roulent sur le sentiment, elles font de l'amour une étude, une science, où les plus éclairées instruisent les autres.

Madame de Riancour savoit que ce n'est ni par les reproches, ni même par les attentions, qu'on rend à la tendresse une vivacité qu'elle n'a plus, et que pour former une chaîne nouvelle, il faut un attrait nouveau. Elle chercha donc dans les goûts du chevalier ce qui pourroit le lui rendre. Elle avoit remarqué qu'il étoit épris des talens; elle en souhaita. La fée, fidelle à sa parole, les lui donna tous. Elle fut empressée, comme il est aisé de le juger, de les montrer à son amant, et se fit un mérite de les avoir cachés si long-temps. Elle les avoit réservés, lui dit-elle, comme un autre moyen de lui plaire, lorsque sa première ardeur seroit éteinte. Le chevalier, surpris, enchanté, reprit bientôt son amour, son assiduité. La marquise remplissoit ses journées d'agrémens et de délices; elle quittoit le clavecin pour pren-

dre le crayon, et le crayon, pour former des pas, ou faire entendre une voix brillante et conduite avec goût. Quelquefois, répétant des scènes qui plaisoient à son amant, elle ajoutoit à toute l'adresse de son jeu, l'illusion de se représenter l'objet de sa tendresse dans les situations les plus malheureuses; elle faisoit alors au chevalier des applications ingénieuses et touchantes. Quelquefois, elle rendoit avec finesse et gaieté ce que la comédie pouvoit lui fournir d'agréable. En un mot, ménageant avec art les différens talens qu'elle devoit à Serpentine, elle occupoit, elle amusoit le chevalier; elle excitoit des sentimens qui se succédoient sans se détruire.

Si madame de Riancour eût employé ce charme avec plus de ménagement, ou du moins qu'elle eût eu dans son esprit des ressources pour le remplacer, il auroit duré plus long-temps; mais il en est des talens comme de tout le reste. Resserrés dans des limites que la jouissance fait bientôt sentir à notre inconstance, nous nous fatiguons facilement de la mo-

notonie que nous rencontrons dans un cercle d'où nous ne sortons point. Le chevalier l'éprouva. L'impression des agrémens de sa maîtresse fit place à l'ennui de lui voir toujours les mêmes. Il retomba dans la langueur, et de la langueur, dans les distractions. Madame de Riancour en fut au désespoir. Elle cherchoit en vain à trouver une nouvelle façon de fixer son amant; elle ne savoit pas que l'esprit étoit la seule qui fût sûre, et que le manque d'esprit est un défaut que nous ignorons toujours. Notre amour-propre nous trompe encore plus sur cet objet, que sur tous les autres; et nos amis ne nous éclairent point sur des choses qui sont sans remède.

L'amour, capable de tout, vint au secours de la marquise. Elle remarqua que le chevalier étoit assidu chez madame de Rilliac, qui, par sa figure, n'avoit aucun droit de plaire, mais dont la société l'attiroit, par les grâces de l'esprit. « Peut-être, se dit-elle, n'en ai-je point assez, pour remplir vis-à-vis du chevalier les instans qui n'appartiennent point à

la tendresse. Il me reste encore un souhait à faire ; qu'il soit formé pour enchaîner mon amant. » Elle ne fit seulement pas la réflexion qu'elle se privoit à jamais du secours de la fée ; qu'il se pourroit rencontrer des occasions dans le cours de sa vie, où peut-être elle se repentiroit de sa promptitude, et d'avoir épuisé les bontés de Serpentine. Quand on aime, prévoit-on d'autre malheur que celui de perdre ce qui nous rend heureux? Madame de Riancour souhaita d'avoir de l'esprit, et ses vœux furent comblés, avec la même profusion que les deux premières fois.

Le chevalier ne s'aperçut que par gradation, de son changement ; ce n'est que par l'usage qu'on découvre les nuances de l'esprit. Ce dernier bienfait donnoit aux charmes de la marquise une variété piquante, un attrait de tous les momens, qui lui ramena son amant pour toujours.

M. de Riancour étant mort, le chevalier épousa son aimable veuve; et devenant son mari, ne cessa jamais d'être son amant.

Socrate et Gassendi.

Dialogue platonicien.

Gassendi.

Divin Socrate, qui fîtes honneur à l'humanité, depuis votre mort les hommes sont devenus si corrompus, qu'ils ne peuvent se persuader que votre ame se soit portée d'elle-même aux efforts de vertu dont elle a donné tant de preuves. Ils se sont figurés qu'un génie ou démon vous suggéroit ces grandes choses, que les seules lumières de votre raison et votre génie vous ont fait exécuter tant de fois.

Socrate.

Ils n'avancent que ce que je leur avois dit moi-même. J'ai souvent entretenu Platon du génie familier qui me servoit de guide. Je le consultois, non sur ce

que je devois faire, mais sur ce que je devois éviter.

GASSENDI.

Vous vouliez sans doute inspirer aux hommes un plus grand respect pour les leçons de sagesse que vous leur donniez; pour les faire recevoir à des hommes pervers, vous disiez qu'elles étoient émanées de la Divinité.

SOCRATE.

Non. C'étoit la vérité que je leur disois. Mais pourquoi vous surprend-elle? Les simulacres des poètes sont-ils autre chose que des êtres au dessus de nous?

GASSENDI.

Ce sont des émanations fantastiques auxquelles on n'a jamais accordé les qualités des êtres animés.

SOCRATE.

Dites que ce sont des chimères. En effet, Epicure, votre maître, limite beaucoup l'étendue des êtres existans, et le

vide qu'il adopte rompt trop la gradation des choses créées.

GASSENDI.

Je ne défendrai pas dans ce moment, un système que j'ai moi-même combattu en partie, et que Lucrèce n'a fait que développer, d'après Epicure et Démocrite. Je dirai cependant que le vide n'en fait pas la base principale ; ce sont les atômes, et surtout leur nature et leurs diverses qualités. Il faut peut-être les adopter, si l'on veut remonter aux principes des choses. Mais parlons du génie familier qui vous accompagnoit. Dites-nous quelle est la nature de ces démons ou génies ; et, pour me servir de l'expression d'Homère, sont-ce des dieux ou des héros nageans dans l'espace immense des airs, et qui sont médiateurs entre le ciel et la terre ?

SOCRATE.

Leur substance est indivisible, incapable de sécheresse et de liquéfaction ; elle n'est point formée de chair ni de nerfs, d'os ni de sang. Tout dans la na-

ture se compose de passible et d'impassible, de mortel et d'immortel, de sensible et d'insensible, d'animé et d'inanimé, ou, pour joindre ces contraires, la nature a fait des connexions, et par leur moyen, tout circule, tout suit l'intention du Souverain Moteur des choses.

GASSENDI.

Comme dans un concert les sons aigus et les sons graves s'unissent par le moyen des parties médiantes.

SOCRATE.

Précisément. Otez ces liaisons, vous ôterez à l'univers sa circulation, et l'harmonie sera détruite.

GASSENDI.

S'il en étoit autrement, tout se feroit par saccade, si je puis m'exprimer ainsi, et l'on ne verroit pas la raison suffisante des causes et des effets.

SOCRATE.

La gradation et la dégradation des êtres est donc une vérité métaphysique, sans

quoi la grande chaîne qui lie les choses seroit interrompue ; pour la reprendre, il faudroit un nouvel acte de création, ce qui présente une contradiction. Quel sera le premier anneau de cette chaîne ?

GASSENDI.

Dieu seul peut l'être, lui dont l'élévation est infinie.

SOCRATE.

Sans doute ; mais ne pensez pas que l'homme soit le second. Des êtres innombrables remplissent cet intervalle immense ; autrement la création seroit imparfaite. Dans la sphère des êtres dépendans, les premiers tiennent à Dieu par leur immortalité, par leur essence ; ils se communiquent à d'autres êtres, se tenant du foible au fort ; les derniers, après une dégradation infinie, nous tiennent par la passibilité.

GASSENDI.

Quelle preuve en avez-vous ?

SOCRATE.

La création, soit pleine et non inter-

rompue; la simple analogie nous fait entrevoir cette grande vérité. Descendez du chaînon que vous occupez, et vous apercevrez cette chaîne continue des êtres. Les brutes privées de raison tiennent aux hommes par la sensibilité, aux plantes par l'animabilité; les plantes qui tiennent aux animaux tiennent aux végétaux par la nutrition et par l'accroissement. Mais ne croyez point que ce soient-là les seules nuances et les uniques dégradations qui lient ces différens êtres : des milliers d'êtres intermédiaires les séparent sans doute.

GASSENDI.

Quel microscope les fera découvrir, et sur-tout le rang et l'essence des êtres supérieurs à nous ? Ce doit être cependant par leurs qualités qu'ils peuvent servir d'êtres intermédiaires entre Dieu et les hommes.

SOCRATE.

Certainement l'Être suprême est immortel; et par sa propre substance, il est impassible. Les esprits qui l'approchent sont immortels; mais ils ne le sont que par

sa propre volonté. Ils sont passibles par la nature de leur être ; par leur passibilité, ils touchent à la nature humaine, et par leur immortalité, communiquent avec l'Être suprême.

GASSENDI.

Ainsi le feu ne peut se mêler avec l'eau; mais l'air tenant ces deux élémens, facilite leur jonction; et c'est ainsi que les élémens qui semblent se combattre sans cesse, se mêlent, et par leur transmutation continuelle, opèrent toutes choses.

SOCRATE.

C'est presque en suivant le même ordre, que la Souveraine Intelligence se communique aux esprits qu'elle a doués de l'immortalité. Ces esprits se rapprochent des hommes par leur égale passibilité; la sensibilité réunit les hommes et les brutes; celles-ci se rapprochent, à leur tour, des plantes, par l'animation qui leur est commune.

GASSENDI.

Le polipe, qui semble lier le règne animal et le végétal, est une preuve de ce que vous avancez.

SOCRATE.

Il peut en donner quelque idée ; mais les dernières limites d'un règne ne nous seront jamais connues : elles ne peuvent être aperçues que par celui dont tous les êtres émanent. J'ai voulu vous apprendre, et j'ai su par ma propre expérience, qu'il y a nécessairement des êtres intermédiaires qui lient toutes choses, qui rapprochent la majesté divine de la foiblesse de l'homme ; mais il n'appartient qu'à Dieu de connoître leur nombre, de marquer leurs limites, de dire précisément ce qu'ils sont. Ces connoissances, et tant d'autres, restent cachées dans les secrets de la Providence.

Alonzo.

Alonzo, à vingt-cinq ans, commandoit déjà les armées espagnoles dans la dernière guerre qu'ils eurent contre les Maures. La jeunesse, la naissance, la valeur, les grâces, faisoient de ce jeune prince un héros, et ses vertus en faisoient un grand homme. Sensible à l'amitié, Alonzo ressentoit pour Carlos la plus vive tendresse, et Carlos l'aimoit passionnément. L'amour extrême qu'il avoit pour Léonore, fille d'Alvarès, ne faisoit que disposer davantage son cœur à cette sensibilité délicieuse dont l'amité profite dans les ames vertueuses. Alonzo n'en étoit que plus aimé.

Ces deux amis partirent ensemble pour l'Afrique. Ils parurent comme deux astres tutélaires, à la tête des bandes espagnoles. Alonzo ne pouvant partager le titre de général avec Carlos, en partageoit toute

l'autorité; leurs ordres étoient également respectés. Des armées conduites par de tels chefs ne marchoient jamais que pour vaincre. Enfin, arriva cette mémorable journée d'Oran, qui décida du destin des Maures, et mit fin à la guerre d'Afrique.

Personne n'ignore les cruautés qui suivirent cette sanglante bataille. Le sang coula par-tout. La famille royale fut détruite. Zanga, jeune homme de dix-huit ans, resta seul. Il avoit vu son père et ses frères égorgés, ses sœurs déshonorées, son pays ravagé, ses palais réduits en cendres; lui-même étoit dans l'esclavage, accablé de mépris, le jouet des plus vils soldats.

Alonzo ignoroit que ce prince fût en son pouvoir. Dès qu'il le sut, il alla lui-même le dégager des fers, et Zanga fut traité avec le respect dû à sa naissance et à ses malheurs; mais la férocité et l'orgueil de ce jeune Africain faisoient tomber sur Alonzo seul la haine et l'indignation que lui causoient les barbaries dont il venoit d'être la victime.

Cette

Cette grande victoire qui remplissoit l'armée de joie, coûtoit bien des larmes à Alonzo. Il l'achetoit du sang de son ami. Carlos, pour décider la victoire, s'étoit trop exposé. Il avoit été blessé et pris. On ignoroit son sort, et cette incertitude accabloit Alonzo de douleur. Enfin, du fond de sa prison, Carlos écrivit à son ami. Dix mille Maures furent aussitôt le prix de sa rançon. Carlos libre se fit transporter à Oran.

Qui peut peindre le moment où ces deux amis se revirent! Alonzo ne quittoit pas Carlos, dont les blessures n'étoient pas mortelles. Ils espéroient même bientôt partir ensemble pour retourner en Espagne, lorsqu'Alonzo reçut ordre de la Cour de se rendre sur-le-champ à Madrid. Il se vit contraint de quitter son ami. Leurs adieux ne furent prononcés, qu'en versant un torrent de larmes. Il sembloit que ces deux amis se quittoient pour ne plus se revoir. Carlos, en l'embrassant, lui dit : « Allez jouir des hon-» neurs qui vous attendent ; je ne vous

» les envie point, vous le savez. Je ne » regrette que Léonore; voyez-la; veillez » sur son cœur. Je vous confie ce que » j'ai de plus cher dans le monde. » Carlos, en achevant ces mots, embrassa encore une fois son ami, et Alonzo partit pour l'Espagne, emmenant avec lui Zanga, dont il s'efforçoit d'adoucir les malheurs.

Alonzo se rendit à Madrid. Avant que de voir le roi, il vola où l'amitié l'appeloit : il alla chez Léonore, chez cette amante de Carlos, dont il avoit parlé tant de fois, et que jamais il n'avoit vue. Son goût pour la chasse, pour les lettres, son caractère un peu sauvage, peut-être sa timidité naturelle, et la tournure de son esprit, l'avoient éloigné du commerce des femmes, auprès desquelles il étoit toujours embarrassé. D'ailleurs, Léonore vivoit fort retirée, chez un père avare, ambitieux. Alvarès reçut Alonzo comme le héros de l'Espagne, et comme l'ami de celui à qui il destinoit sa fille.

Alonzo voyoit tous les jours Léonore. Il ne cessoit de lui parler de l'amour de

Carlos. La modestie, la douceur, l'esprit, l'ame de Léonore, enchantoient Alonzo. Que son ami lui parut heureux! Il trouvoit un charme inexprimable à parler de Carlos, avec une personne si belle. C'étoit pour ce jeune héros un plaisir inconnu. Il avoit, jusqu'à ce moment, vu les femmes sans trouble et presque sans plaisir; il ignoroit que leurs plus grands avantages sont dans notre ame; Carlos n'avoit jamais aimé, mais il avoit trop de vertus pour n'avoir pas un cœur tendre. Alonzo, pour intéresser le cœur de Léonore, ne se bornoit plus à lui peindre l'amour de son ami; il cherchoit à l'intéresser par des réflexions tendres, et, par ces réflexions, il détournoit sur lui-même des mouvemens qu'il ne vouloit exciter qu'en faveur de Carlos. Bientôt il l'entretint moins de son amant; il ne lui parla presque plus que d'elle. Il aimoit Léonore; il l'aimoit éperduement, et ne se l'étoit pas encore avoué. Mais Léonore le savoit depuis long-temps. Dès qu'il s'aperçut de sa passion, sa conduite changea. Son carac-

tère, ses discours ne furent plus les mêmes; mais il ne changea que la manière d'exprimer son amour. Il eut beau paroître sombre, distrait, fantasque, mélancolique; ces dehors devinrent d'autres moyens de se faire aimer. Son désordre, ses reproches, son humeur, son silence disoient à Léonore ce que ses attentions, sa douceur, ses grâces avoient déjà dit. Cependant Léonore n'avoit pas encore entendu le mot *j'aime*. Alonzo ne l'avoit pas encore prononcé. Il avoit porté ses regards jusqu'au fond de son propre cœur: Il y voyoit l'amour dont il étoit consumé; mais sûr de sa vertu, il se vit à plaindre, et non pas criminel. Il voulut fuir, mais il se reprocha sur-le-champ cette idée comme une foiblesse et comme une trahison envers son ami.

Superbe! qui se croit assez fort pour combattre l'amour et les femmes! qui, dévoré d'une passion effrénée, pouvoit en méconnoître l'empire redoutable!

Alonzo continua de voir tous les jours Léonore. Que de vertus ne reconnut-il

pas dans son ame ! que de sensibilité ! que d'agrémens ! quels charmes ne découvrit-il pas dans son esprit ! Il ne s'éloignoit d'elle, que pour en parler avec Zanga qui flattoit sa passion. Zanga, dont il avoit immolé le père, les frères, et les sujets, avoit alors toute sa confiance.

Alonzo passa plusieurs mois ainsi, se nourrissant d'un amour qu'il détestoit, et qu'il croyoit toujours vaincre. Mais lorsqu'il apprit que Carlos revenoit, toute l'horreur de son état s'offrit alors à sa vue. Il cessa de s'aveugler. Il réfléchit ; il frémit ; il appela vainement cette vertu qui jamais ne l'avoit abandonné ; elle lui dit de fuir. Résolu de faire ce grand sacrifice, il ne put se refuser la triste satisfaction d'instruire Léonore des motifs qui déterminoient sa fuite. Il fut longtemps devant elle, sans prononcer un seul mot. Enfin, il lui fit la peinture la plus touchante de son amour, des peines et des tourmens qu'il éprouvoit. « Le vain-» queur de l'Afrique m'étonne, lui dit » Léonore. Je croyois que les peines

» étoient le partage de ceux qu'il avoit
» soumis. Votre amour est un crime; il
» trahit l'amitié. — Cruelle, dit alors
» Alonzo, rendez grâce à ce crime! seul,
» il excuse votre inhumanité. Si je n'of-
» fensois pas la terre et les cieux, oseriez-
» vous ainsi m'accabler de votre mépris?
» O Léonore, continua-t-il, Léonore!
» qu'ai-je donc fait? Pour servir mon
» ami, je vous ai vue, j'ai parlé pour
» Carlos; je ne cherchois que votre es-
» time. Bientôt je vous aimai. J'ai sou-
» piré long-temps; aujourd'hui, je meurs.
» N'êtes-vous pas vengée, Léonore, par
» les tourmens que je souffre? — Je
» pourrois l'être, répondit-elle, si vous
» souffriez seul. — Eh! qui souffre avec
» moi, s'écria vivement Alonzo? — Jouis-
» sez de votre ignorance, et laissez-moi
» fuir, dit Léonore, en voulant s'éloi-
» gner. — Vous pleurez, s'écria Alonzo;
» ô ciel! vous pleurez! D'où naissent
» vos pleurs? dites, parlez.......qui
» fait couler vos larmes? — Je ne sais,
» dit Léonore, fuyez, laissez-moi, fuyez. »

Alonzo, troublé, se jeta aux pieds de Léonore. Il sut arracher de son cœur le secret qu'il désiroit, et qu'il craignoit tant d'y trouver. Il lut dans son ame; il y lut qu'il avoit inspiré la plus vive tendresse, et qu'il étoit adoré de celle qu'il aimoit; mais il vit aussi l'horreur de cette passion fatale.

Léonore lui fit l'aveu que son cœur n'avoit jamais rien senti pour son ami; qu'elle n'avoit fait qu'obéir à son père, en écoutant Carlos; mais qu'Alvarès, voyant combien ce mariage l'affligeoit, instruit d'ailleurs que la fortune de Carlos étoit détruite, se déterminoit à rompre ce mariage, ou plutôt attendoit, pour se décider, les conseils que lui donneroit Alonzo. Celui-ci frémit; il vit l'horreur de sa situation. Il alloit prononcer le supplice de son ami ou le sien, et dans quel moment! dans l'instant où la fortune accabloit Carlos de ses plus cruels revers! Un silence mortel fit connoître à Léonore l'agitation de son ame. « Vous » tremblez, lui dit-elle..... Ah! c'est

» pour moi, sans doute! Mais enfin ré-
» pondez. Mon père a remis son pouvoir
» en vos mains. — Hélas ! dit Alonzo,
» j'ai donc le pouvoir d'assassiner mon
» ami ! — Non, lui répliqua Léonore,
» mais soyez moins barbare ; assassinez
» Léonore ! ... Ces mots vous troublent,
» continua-t-elle ; ils m'effraient moi-
» même. Ma faute est grande, je l'avoue.
» Mais ne m'en blâmez pas toute seule :
» faites tomber quelques reproches sur
» celui qui n'a rien oublié pour me ren-
» dre coupable. — Hélas ! lui répondit
» Alonzo, ce bonheur où je n'oserois pré-
» tendre, pour lequel je voudrois vivre, va
» rendre ma mort affreuse ! O Léonore !
» pourquoi ne me haïssez-vous pas ? —
» Pardonnez-moi, lui dit-elle, de vous
» aimer ! J'ai combattu long-temps cette
» passion, avec plus d'efforts que vous-
» même. — O Léonore ! interrompit alors
» Alonzo, croyez que je regarde votre
» amour, comme le premier des biens.
» Hélas ! il est le prix d'une année de
» souffrances, de soupirs et de peines :

» récompense douloureuse! O mon ami!
» Quoi! lui porterai-je un poignard dans
» le sein ? Dites, parlez, Léonore, —
» Etoit-ce à vous, ingrat, lui répondit-
» elle, à détester sitôt notre amour ?
» Croyez-vous donc ma passion si forte,
» ou ma vertu si foible, qu'il ne soit pas
» dangereux de me faire parler ? Pour-
» quoi, barbare, avoir pris tant de soins,
» pour vous emparer d'un cœur que vous
» alliez déchirer ? O honte! mais ma peine
» est juste. Lorsque les femmes s'abais-
» sent à ce point, elles doivent être dé-
» daignées. Vous me haïssez ! vous me
» méprisez ! cela doit être. Je me hais,
» je me méprise moi-même. »

— En achevant ces mots, ses sens se troublèrent ; elle se promenoit comme une personne égarée. Sa foiblesse naturelle ne lui permettant pas de souffrir plus long-temps un état si violent, elle tomba dans l'abattement le plus profond. Alonzo tenoit ses yeux fixés sur elle ; aucune parole ne sortoit de sa bouche : il laissa Léonore dans ce désordre mortel. Les amans furent

des heures entières sans proférer un mot. On entendoit seulement des sons mal articulés. Ils se regardoient souvent et détournoient la vue. Alonzo rompit le premier ce silence. « C'en est fait, dit-il; les » gémissemens de l'amitié ne se feront plus » entendre. Non, Léonore, non, je suis » à vous pour toujours! ..... En dépit » de Carlos...... Que dis-je?... Ah! » malheureux ami! Je le vois couvert » des ombres de la mort! J'entends ses » cris!..... Il se déchire les entrailles! » il est baigné dans son sang! Il meurt!.... » Il meurt désespéré.... Léonore! prenez ma vie, cruelle, et laissez-moi mon » ami! » Ce fut dans cet instant terrible, que Carlos s'offrit à ses yeux. La tendresse d'Alonzo pour Carlos étoit extrême, elle s'épancha dans ses bras avec tant de vivacité, que Carlos ne pût s'apercevoir du trouble de Léonore. Les embrassemens d'Alonzo étoient sincères; il vit, dans son ami, l'assurance de sa vertu: la paix revint dans son ame.

Carlos le couvrit de larmes. L'atten-

drissement que lui causa la vue de son ami lui fit répandre des pleurs que ses malheurs ne lui avoient pas arrachés. Carlos avoit appris, en arrivant en Espagne, la perte totale des biens immenses qu'il possédoit en Amérique. De l'homme le plus puissant de la Castille, il se voyoit le plus misérable. Mais ce n'étoit pas ses biens qu'il regrettoit, c'étoit Léonore qu'il trembloit de perdre. Il ne jetoit sur elle que de tristes regards; il n'osoit lui parler. Alvarès parut, et Carlos vit d'abord, dans le froid accueil qu'il en reçut, tout ce qu'il avoit à craindre. Alonzo s'aperçut aisément du trouble qu'Alvarès jetoit dans l'ame de son ami. Il l'arracha d'un lieu où son ame souffroit; il l'entraîna chez lui. Ce fut alors que, libre avec son ami, Carlos répandit un torrent de larmes. Il lui dévoila toute l'horreur de son sort. Alonzo s'efforça de le calmer. « Hélas! qu'espérez-vous, lui répondit Carlos? vous connoissez Alvarès : sa fille est perdue pour moi. Je mourrai, mon cher Alonzo; je mourrai

» si je la perds. O mon ami, que je vous » regretterai ! » Alonzo lui représenta que les services signalés qu'il venoit de rendre à l'Etat lui donnoient des droits légitimes pour attendre les plus grandes récompenses, et que les bienfaits du roi pouvoient encore rétablir sa fortune, et le rendre digne de la fille d'Alvarès. Ces mots portèrent du calme dans son ame. En quittant Alonzo, Carlos étoit moins troublé que lui.

La vue de son ami venoit de réveiller toute sa vertu. Plein d'un projet digne de lui, il alla chez le roi, demanda pour Carlos le gouvernement de Castille, et l'obtint. Il se transporta de là chez Alvarès, l'instruisit de la grâce que le roi faisoit à Carlos, et s'offrit de lui céder les terres immenses qu'il possédoit dans l'Andalousie. Alvarès fut surpris de l'héroïsme d'Alonzo ; mais il connoissoit les hommes. Vivant à la Cour, vieilli dans l'intrigue, il les croyoit tous vicieux, et savoit découvrir leurs foiblesses les plus cachées. Il n'ignoroit pas l'amour d'Alonzo

pour sa fille, et, sur cette passion, il avoit fondé les espérances de la plus haute fortune. Dès-lors, il avoit résolu de rompre le mariage de Carlos, et d'avoir Alonzo pour gendre. Il lui laissa toute la gloire de son action ; et, pour lui en faire recueillir le fruit, il ne lui donna point espérance de voir jamais Carlos heureux par l'hymen de sa fille.

Alvarès rompit avec éclat tous les engagemens qu'il avoit avec Carlos. Carlos lui parla vainement. Il n'en reçut que les réponses les plus hautes et les plus dures. Alvarès ne lui cacha ni les offres d'Alonzo, ni ses refus. Le malheureux Carlos acheva de lire sa perte, dans les yeux de Léonore. Il vola vers son ami ; il le trouva dans un désordre égal au sien. Alonzo le serra dans ses bras, et laissoit tomber sur lui des regards qui témoignoient toute l'amertume de son ame. Il n'osoit parler ; il vouloit que Carlos ignorât l'amour qu'il avoit pour sa maîtresse. Il vouloit les unir, jouir du bonheur de son ami, triompher d'une passion criminelle. Il se flattoit en-

core de ramener Alvarès, et crut ne devoir pas confier à Carlos un secret qui pouvoit l'affliger. Mais ce fut en vain qu'il tenta de nouveaux efforts auprès d'Alvarès. Ce fut en vain qu'il combattit contre les charmes et les pleurs de Léonore. Alvarès fut inflexible, et, par les conseils de Zanga, fit courir le bruit qu'il alloit donner sa fille à dom Pèdre, un des plus puissans seigneurs de l'Espagne. Ce bruit, qui parvint bientôt aux oreilles d'Alonzo, lui fut confirmé par Zanga. Carlos et lui alloient perdre ce qu'ils aimoient. « Ce » n'est plus un sacrifice que vous faites » à l'amitié, lui dit Zanga; Léonore ne » peut appartenir à votre ami; déclarez-» lui votre passion pour elle. Carlos vous » aime, et du moment qu'il ne peut être » l'époux de Léonore, pourquoi ne con-» sentiroit-il pas à la voir dans les bras » de son ami? — Que tu connois peu la » force de l'amour, lui répondit Alonzo! » s'il est guidé par la jalousie, il mé-» connoît les liens les plus sacrés. J'aime » Carlos; mais je sais bien quels tour-

» mens j'ai sentis, lorsque j'ai voulu lui
» donner Léonore. Je ressens pour lui,
» maintenant, les mêmes peines que j'é-
» prouvois alors. — Seigneur, lui dit
» Zanga, vos erreurs naissent de vos ver-
» tus; mais votre amitié vous conduit aveu-
» glément à votre perte. Considérez qu'Al-
» varès a rompu le mariage de Carlos :
» l'avarice et l'ambition ont dicté ses re-
» fus. Il trouve à satisfaire ses passions,
» en donnant sa fille à dom Pèdre : de-
» main, demain, vous la perdrez. » —
» Quoi, vous penseriez, Zanga, dit Alon-
» zo, que si je parlois à Carlos, sa bonté
» le résigneroit à me voir épouser Léo-
» nore ?...... Mais, qu'il est affreux de lui
» faire une telle demande ! — Il me sem-
» ble, lui répondit Zanga, que vous êtes
» trop timide auprès d'un ami qui vous
» doit la vie, la liberté. — Et c'est là pré-
» cisément, reprit Alonzo, la raison qui
» m'arrête. Si je n'étois pas son ami, je lui
» parlerois plus librement. — Eh bien,
» Alonzo, lui dit Zanga, je lui parlerai;
» j'intéresserai pour vous cette amitié vive

» qui règne dans le cœur du généreux
» Carlos. »

Zanga, quittant alors Alonzo, alla trouver Carlos. Il l'instruisit de l'amour de son ami pour Léonore, et fit valoir à ses yeux les nobles efforts d'Alonzo pour la lui faire épouser. Il lui confirma ce qu'il savoit déjà; que dom Pèdre alloit la posséder, et que tous deux la perdroient, s'il ne faisoit maintenant pour Alonzo, ce que ce dernier avoit fait pour lui; s'il ne le pressoit enfin lui-même d'épouser Léonore.

« Quoi! s'écria Carlos, ce n'est pas assez
» que je la perde! Ce n'est pas assez que
» je meure! Faut-il encore que je sois dé-
» chiré jusqu'au tombeau? C'est Alonzo
» qui demande....... Dois-je le conduire
» moi-même dans les bras de Léonore....?
» O Léonore! jamais, jamais. »

Ce combat, entre l'amour et l'amitié, bouleversoit l'ame du malheureux Carlos. Il perdoit Léonore pour toujours; devoit-il encore l'enlever à son ami, qui venoit de lui donner l'exemple de ce que peut l'amitié dans une ame courageuse? Mais, pro-

noncer

noncer lui-même son supplice, étoit un effort dont il ne se croyoit pas capable. Il se sépara de Zanga, sans avoir rien promis.

C'est dans ces momens de solitude et de réflexion, que l'ame peut se déterminer à ces pénibles sacrifices, que les prières, la force, les raisons, ni même les larmes des femmes n'obtiendroient jamais.

Carlos étoit dans cette situation, lorsqu'il vit entrer son ami. « O Carlos! lui » dit Alonzo, dites, qu'ordonnez-vous? » Carlos ne répondit point. — « O Carlos! » que je souffre de vos malheurs! et peut- » être qu'Alonzo contribue lui-même à » les accroître! Vous m'avez chargé de » veiller sur Léonore; mais hélas! je n'ai » pu me défendre de l'aimer. Maudissez » moi; que tout le monde, par mon exem- » ple, apprenne combien est sacré le » nom d'un ami! — Vous vous accusez in- » justement, lui répondit Carlos. Alva- » rès seul est la cause de tous mes maux. » Alvarès, cruel Alvarès!.... Alonzo, votre » crime est le mien; moi seul je fus cou-

» pable, en vous faisant courir un péril où
» votre vertu pouvoit seule succomber,
» quoique je connusse bien à quelle
» épreuve redoutable je l'exposois. Eh!
» qui pourroit soutenir les yeux de Léo-
» nore! Mon cœur qui l'adore, parle pour
» toi et t'excuse. — Ah! reprit Alon-
» zo, vous voulez diminuer l'horreur de
» ma conduite; mais ne pensez pas que
» je m'abuse. Pardonnez-la moi, pour
» être aussi généreux, que je fus déloyal.
» — Vous pardonner, lui dit Carlos, à
» vous, mon ami, qui ce matin encore dé-
» daigniez Léonore enflammée pour vous!
» Mais il étoit en toi, parfait ami, de ré-
» sister à tant de charmes, et de fermer
» ton cœur à des séductions si douces.
» Aussi, tant que je vivrai, je vivrai pour
» toi. Mes vœux n'auront que ton bon-
» heur pour objet. — O Carlos! lui dit
» Alonzo, en lui pressant la main, que
» ne pouvez-vous lire dans le fond de mon
» ame! Vous verriez à quel point vous
» y régnez — Hélas, mon ami, reprit
» Carlos, vous pleurez, vous me serrez

» tendrement dans vos bras; vous parois-
» sez pénétré de la plus vive douleur;
» vous n'osez me parler; cela n'est pas
» bien, mon cher Alonzo. Vous pensez
» mal de moi, de n'oser m'ouvrir votre
» ame, lorsque je vois qu'elle est acca-
» blée de souffrances. Avez-vous oublié
» combien nous étions unis? La liberté,
» la vie, sont les moindres preuves que
» j'ai reçues de votre amitié. — O mon
» ami! s'écria douloureusement Alon-
» zo, qu'il est affreux de demander, lors-
» qu'on est sûr de n'être pas refusé! —
» Ainsi, vous avouez, reprit Carlos, que
» vous avez quelque chose à me deman-
» der? — Non, sur mon ame, dit Alon-
» zo. — Eh bien! puisque ta grande
» ame résiste à me demander une grâce,
» reçois avec bonté celle que je te fais.
» — Que voulez-vous dire, répartit Alon-
» zo? — Je te prie, continua Carlos,
» de m'écouter. Les destins m'ont arraché
» celle pour qui seule j'aurois voulu vivre;
» il faut accepter maintenant ce que la
» raison commande. Je ne puis l'épouser;

» elle est à toi. Mais, ô mon ami, donnes-
» lui tous tes soins........ Songe combien
» une femme est foible...... Toujours in-
» certaine, agitée même dans le sein du
» bonheur, elle est si naturellement l'ob-
» jet de l'affliction, qu'il semble que le
» ciel ait pris plaisir à la former pour la
» douleur, et qu'elle ne soit jamais plus
» aimable que dans les larmes...... Prends
» mon cœur pour la dot de Léonore; sois
» son gardien; sois toujours mon ami.
» Qu'elle soit heureuse : promets-moi
» son bonheur. — Quoi, Carlos! lui
» dit Alonzo, vous pouvez vous séparer
» de Léonore? — Je ne m'en sépare
» point, mon ami, lui dit Carlos; je vous
» la donne. Crois-moi, continua-t-il, je
» suis sincère : ce que je fais, n'est que
» juste. N'as-tu pas voulu me la sacrifier?
» J'imite une vertu dont tu m'as donné
» l'exemple. »

Alonzo voulut lui répondre, mais les larmes l'en empêchèrent. Le silence, les pleurs, furent les seules expressions de sa reconnoissance. Carlos laissa son ami

dans un trouble inexprimable. Il courut chez Léonore; il la trouva remplie de la même émotion que les deux amis qui se la disputoient. Sa fierté, son orgueil étoient également blessés de la conduite d'Alonzo. Mais l'amour parla, et l'amour fut écouté. Bientôt Alonzo ne lui parut que plus digne d'être aimé. Elle-même ne s'en crut que plus aimée. Enfin, Léonore et Alonzo furent unis. Leur bonheur ne fut pas même troublé par les reproches secrets qu'ils auroient pu se faire, de rendre Carlos malheureux. Il paroissoit tranquille. Il sembloit oublier ses peines par la vue du bonheur de son ami. Mais ce bonheur ne devoit pas durer long-temps. Une lettre tombe entre les mains d'Alonzo; elle est de Carlos. Elle est adressée à Léonore; elle est remplie de protestations d'un amour éternel. Quelle lumière affreuse vint tout-à-coup éclairer Alonzo! Il se rappelle combien ces deux amans se sont aimés; il ne voit dans leur séparation que l'ordre d'Alvarès; et dans la générosité de Carlos, qu'une trahison

nécessaire à leur amour. Hors de lui-même, il appelle Zanga, lui montre la lettre interceptée. Zanga la lit; on voit sur son visage l'indignation dont il est saisi. En la lisant, il frémit et la déchire. Ensuite, s'efforçant de se contraindre, il tâche d'effacer, de l'esprit d'Alonzo, les soupçons dont il est agité. Zánga les combat. Alonzo se flatte qu'il n'est pas trahi. Mais bientôt le hasard lui fait découvrir dans l'appartement de Léonore, une boîte qu'il ne lui connoissoit point encore. Il l'examine; il croit qu'elle renferme un secret. Il la brise, et trouve un portrait : c'est celui de Carlos. Tous ses soupçons renaissent. Zanga s'efforce encore de les calmer. En vain, il lui dit que ce portrait peut, depuis long-temps, être resté dans les mains de Léonore. Rien n'appaise Alonzo. Enfin, Zanga lui propose de s'éloigner pour quelques jours, et lui promet, pendant son absence, d'examiner avec soin la conduite de Léonore. Alonzo reconnoissant, embrasse son cher Zanga. Le lendemain, il part pour Val-

ladolid. Il ne peut y vivre. Déchiré par ses idées, dévoré par sa jalousie, il revient à Madrid; et par le trouble qu'il voit dans les yeux de Zanga, il lit déjà le malheur qu'il craint d'apprendre. Zanga cherche inutilement à le déguiser. Alonzo l'oblige à lui tout avouer; et par ce qu'il apprend, il ne lui reste aucun doute sur l'infidélité de Léonore.

Que le crime entre aisément dans une ame où règne la jalousie! La mort de Carlos ne parut au malheureux Alonzo qu'une justice. Il charge Zanga de l'assassiner, et ne remet qu'à lui-même le soin de se venger de la perfidie de sa femme. Il s'arme d'un poignard et va chez Léonore. Il la trouve endormie; il s'étonne qu'une femme si coupable puisse jouir du repos. Sa beauté l'arrête; il hésite. Tous les endroits où sa main veut la frapper sont mille fois couverts de ses baisers. Enfin, il fortifie son ame contre tant de charmes; il s'avance, et détourne la vue. Dans cet instant, Léonore s'éveille. Elle aperçoit un poignard levé sur son

sein. « Que vois-je, s'écria-t-elle ! » Alonzo l'accable de reproches. « Pouvez-vous » soupçonner ma vertu, dit Léonore ? » Vous, mon époux ! Pouvez-vous attenter sur ma vie ? Quels momens de mes » jours ne vous ont pas dit à quel point » je vous aime ? Quel crime ai-je com- » mis ? — O sexe trompeur ! s'écria le » jaloux Alonzo : voilà votre langage ! » Femme hardie, qui t'a dit que je vou- » lois attenter à ta vie ? Qui t'a dit que » je soupçonnois ta vertu ? Ce n'est pas » ce poignard, c'est le cri de ta cons- » cience. — Ciel ! s'écria Léonore. Je » cherche en vain à douter de tout ce que » j'entends ! Mais tu me forces à le croire, » barbare ! Tu t'en repentiras. — C'est » en vain, répondit Alonzo, c'est en vain » que vous cherchez à voiler votre crime ; » vos artifices ne m'abuseront plus. — » Mes artifices ! dit Léonore avec indigna- » tion. — Oui, reprit Alonzo ; n'espé- » rez pas m'attendrir par vos larmes. — » Je dédaigne de te répondre, homme » présomptueux, lui dit fièrement Léo-

» nore. » Alors Alonzo, pour la convaincre de son infidélité, lui montra le portrait de Carlos. Léonore prit ce portrait, l'examina long-temps. « Ah! c'est » Carlos, dit-elle. Hélas! il eût fait mon » bonheur! — Eh bien! perfide, m'a- » vouerez-vous enfin votre coupable » amour? — Quoi, tu persistes, dit- » elle, à me croire coupable? — Oui, » sans doute, je le crois. — Eh bien, » dit Léonore, en se perçant le sein, que » ce coup aille à ton cœur. » Elle tomba dans les bras de son époux. En rassemblant ses forces, elle lui dit: « C'étoit le » seul moyen que j'eusse de me venger » de toi, ô le plus injuste des hommes! » Crois-moi maintenant criminelle, si tu » veux......... » Elle mourut en achevant ces mots, et laissa son époux l'œil attaché sur une femme qu'il venoit d'assassiner.

La vue de ce spectacle troubla ses sens; le désespoir s'empara de son ame. Il alloit venger Léonore, lorsque Zanga parut, les mains teintes encore du sang du malheureux Carlos. « O Zanga! lui dit Alonzo....

» — Ne tremblez pas, lui répondit Zanga; » mais parlez. Vous répandez des pleurs? — Hélas! n'ai-je pas sujet d'en répan- » dre? — Plus que vous ne le pensez, » dit Zanga ; je vous ai trompé. — » Veillai-je, s'écrie Alonzo? — Non, » lui dit Zanga; ta femme n'étoit point » coupable. J'ai décidé Carlos à te céder » Léonore. J'ai forgé la lettre. J'ai fait » tomber le portrait entre tes mains. Je » te haïssois, je te méprisois, et je » t'ai détruit. — Esclave inhumain, dit » Alonzo! — Vil chrétien, répliqua Zan- » ga, tu méconnois mon caractère; » qui suis-je! — Un Maure, un es- » clave. — Malheur à celui qui m'a mis » dans les fers! Je suis vengé! Qu'atten- » dois-tu d'un prince dont le père et les » frères sont tombés sous tes coups? dont » ta fureur a ravagé les Etats? dont tes » chaînes ont profané la gloire? Que me » reste-t-il du rang où je suis né? Rien » que le souvenir; mais la vengeance. » Nuls trésors; mais tes tortures et tes » gémissemens. Quand les hommes te de-

» manderont qui t'a fait souffrir; dis-leur
» que c'est le Maure, le Maure impla-
» cable. Si les froids Européens condam-
» nent ma vengeance, avertis-les de ne
» pas juger les êtres qui leur sont su-
» périeurs, et des ames de feu, en qui la
» vengeance est une vertu. »

En achevant ces mots, Zanga se plongea son poignard dans le sein, en laissant au malheureux Espagnol un exemple qu'il ne tarda pas à suivre.

Cœlia.

Avant que d'arriver à l'époque qui a décidé du sort de Cœlia, il est nécessaire de rappeler les premières années de la vie de cette jeune fille. Cœlia a actuellement vingt ans. Elle doit son éducation aux soins d'une tante à qui elle fut recommandée par son père, que la mort de sa femme conduisit au tombeau. Comme Cœlia est le fruit de l'amour le plus pur qu'on ait vu de notre temps, elle a autant de beauté et de grâces qu'en puissent posséder les personnes les plus célèbres de son sexe. Mais sa vie retirée, la médiocrité de sa fortune, son éducation toute chrétienne, ne lui ont donné que peu d'occasions et nul goût pour se faire admirer dans les assemblées publiques. Elle logea long-temps proche de l'église Saint-Paul. Sa tante et elle choi-

sirent cette demeure, pour être plus à portée de suivre ces exercices de religion qui donnoient ensuite un nouveau prix aux plaisirs que permet l'innocence. On voyoit sur le visage de Cœlia, cette gaieté, compagne fidelle de la vertu, cette joie qui est inséparable de la vraie piété. Ses regards et ses moindres mouvemens annonçoient une ame paisible, douce, résignée, enjouée et modeste. On voyoit que son corps n'étoit qu'une machine mue par son ame: non que ses pensées fussent employées à étudier les grâces et les séductions qui auroient pu encore ajouter à sa beauté naturelle.

Telle étoit Cœlia, lorsque Palamède la vit pour la première fois. Palamède est un jeune homme de vingt-deux ans, bien fait, fort instruit, sage et aimable, le fils et l'héritier d'un gentilhomme fort riche. Il jouissoit déjà des biens considérable que son oncle lui avoit laissés en mourant, et il fut frappé de la beauté de Cœlia. Après s'être informé du lieu qu'elle habitoit, il se fit connoître à sa

tante, et l'instruisit de sa passion pour sa nièce, avec un air qui annonçoit tant de raison, et de bon sens, qu'elle consentit qu'il vît Cœlia, et qu'il l'entretînt de ses sentimens pour elle.

Il passa quelque mois auprès de Cœlia, sans pouvoir connoître si elle partageoit ses sentimens. Un jour qu'il lui parloit avec la plus grande passion, elle l'interrompit; et prenant un air sérieux, elle lui dit, qu'avant de gagner son cœur, il falloit qu'il s'assurât de celui de son père. Palamède parut affligé, et se plaignit à Cœlia de ce que son père étoit occupé de l'agrandissement de sa maison, et qu'insensible à toute autre considération, il ne consulteroit que les richesses, dans l'établissement qu'il approuveroit. « *Si cela est*, répondit Cœlia, *je ne puis » donc ni vous voir, ni vous entendre.* » Palamède se détermina sur-le-champ à parler à son père. Il l'instruisit de son amour et du mérite de celle qui en étoit l'objet. Dès le lendemain, son père vint voir Cœlia. Sa beauté, sa réputation,

un certain charme irrésistible, dont il éprouva l'escendant ; tout cela fit sur lui une telle impression, que, malgré la pauvreté de Cœlia, il eut pour conclure son mariage, une impatience égale à celle de son fils. Leur noce fut célébrée avec cette simplicité qui convenoit au caractère et à la modestie de Cœlia; et, dès ce moment, ils vécurent avec toute la douceur et le bonheur qui accompagnent toujours des cœurs entièrement unis.

Palamède quittoit sa femme, tous les matins, pour aller aux universités, et souvent il la laissoit endormie. Cœlia, en s'éveillant, s'habilloit et sortoit pour aller au temple. Un jour qu'elle revenoit de l'église, elle trouva, en rentrant chez elle, sa femme-de-chambre qui alloit lui porter une lettre. Cœlia se retira pour la lire, dans une chambre, au bas de l'escalier. C'étoit une lettre de son mari qui lui mandoit que pressé par ses amis, il ne pouvoit se dispenser d'aller avec eux diner à Brenford; mais

qu'il reviendroit sûrement avant la nuit. Tandis que Cœlia lisoit cette lettre, une fille de la campagne, décemment habillée, demanda si elle n'étoit pas chez M. Palamède. On lui dit qu'oui; mais qu'il n'étoit pas dans la ville. L'étrangère demanda s'il reviendroit bientôt. La servante répondit qu'elle l'ignoroit, mais qu'elle alloit le demander à sa femme. La jeune fille répéta le mot de *femme*, et s'évanouit; cet accident n'excita pas moins de curiosité que d'étonnement, dans l'esprit de Cœlia. Elle fit porter cette jeune fille dans son appartement, et lui donna tous les secours possibles. Cette pauvre créature revint à elle, et dit à Cœlia, d'une voix suppliante : « *Madame, êtes-* » *vous réellement la femme de M. Pala-* » *mède?* » Cœlia lui répondit : « *J'espère* » *que vous n'en doutez pas en me voyant* » *chez lui.* » L'étrangère s'écria : « *Ah!* » *madame, il est mon époux;* » et en même temps elle jeta à Cœlia un paquet de lettres qui lui confirmèrent ce qu'elle venoit d'entendre. Leur mutuelle innocence

tence et leur douleur firent qu'elles se regardèrent plutôt comme des victimes, que comme des rivales. La supériorité du rang, du génie et du jugement, donnoit à Cœlia une telle autorité, qu'il sembloit qu'elle seule fût offensée, et que l'étrangère fût coupable. Elle se justifia en ces termes : « Madame, M. Palamède
» ayant un oncle fort riche proche Vin-
» chester, fut élevé à cette université.
» Son oncle mourut et lui laissa les biens
» dont il jouit présentement. Lorsqu'il
» étoit encore fort jeune, il fut amoureux
» de moi; mais comme il ne pouvoit remplir
» ses vues, il m'épousa, me faisant jurer,
» ma mère (qui est une fermière) et moi,
» que jamais nous n'en parlerions à per-
» sonne; afin, nous dit-il, que son père
» ne le déshéritât pas, pour s'être marié
» à une fille telle que moi. Je fus bien
» aise de l'avoir par un moyen honnête;
» il venoit passer toutes les nuits, chez
» nous. Mais il y a quelque temps qu'il
» m'amena un jeune gentilhomme de ses
» amis. Il me dit de le bien traiter pen-

» dant un voyage qu'il alloit faire. Depuis
» ce moment, je ne l'ai pas revu ; mais
» comme ce jeune gentilhomme cher-
» choit à me corrompre, je me suis dé-
» terminée à aller trouver M. Palamède,
» pour lui apprendre les mauvais desseins
» de son faux ami. »

Cœlia ne douta plus de son malheur. Elle alla dans sa chambre soulager sa douleur par ses cris et par ses larmes. Palamède apprit en arrivant tout ce qui s'étoit passé. Il se hâta de monter à la chambre de sa femme, et la trouva baignée de larmes et couchée sur la terre. Il ne lui déguisa pas son crime ; mais il lui dit qu'il pouvoit rompre un mariage fait dans sa jeunesse et contre les lois. Cœlia ne lui répondit rien, et alla s'enfermer dans son cabinet où elle passa la nuit. Le lendemain elle sortit de bonne heure, pour aller au temple : elle n'y étoit pas arrivée, que Palamède reçut la lettre suivante.

Monsieur,

« Vous qui, ce matin, étiez le meilleur
» des hommes, vous êtes dans ce mo-
» ment le plus méchant de ceux qui res-
» pirent. Je suis accablée d'amour, de
» haine, de rage et de mépris. L'infamie
» et l'innocence ne peuvent vivre ensem-
» ble. Je sens que le poids de l'une est
» trop fort pour la foiblesse de l'autre.
» Que mon partage, grand Dieu, est
» affreux!... Mais l'enfant que je porte
» dans mon sein souffre de mon agitation.
» Je dois vivre, Palamède, pour vivre
» dans la honte, et cette infortunée créa-
» ture pour en être l'héritière. Adieu
» pour jamais. »

Coelia.

Cœlia fut long-temps à l'église; elle en sortit pour aller chez sa tante. En y entrant, les forces lui manquèrent tout-à-fait; elle fut plusieurs heures sans pouvoir reprendre ses esprits. Quand elle eut recouvré l'usage de ses sens, elle s'efforça de conter à sa tante sa malheureuse his-

toire : ses sanglots l'interrompoient à chaque mot, et elle ne put arriver au moment où elle quitta la maison de Palamède, sans tomber encore une fois en foiblesse. Elle passa ainsi le reste de la journée. Le lendemain, elle se trouva mieux, et pria sa tante de lui aller acheter du drap pour se faire un habit, et du gros linge pour se faire quelques chemises. En attendant, elle prit une robe et une chemise de sa tante.

Cœlia fit un paquet de tout ce qui étoit sur elle, et l'envoya à M. Palamède, en lui redemandant quelques meubles qu'elle avoit, étant fille, entr'autres une petite croix de diamans fins, une cornette de dentelles avec les manchettes, sa montre, et sa robe de noce qui étoit toute d'argent. Elle vendit tout cela, n'ayant plus rien, et sa tante ayant été obligée, pour son mariage, de dépenser le peu qu'elle avoit amassé. Au bout de quelques jours, Cœlia dit à sa tante, que l'instant de son plus grand malheur alloit arriver, qu'il ne lui étoit pas possible de rester dans la

ville, ne pouvant aller à l'église sans s'attirer les regards de tous les hommes; que M. Palamède lui ayant ôté sa vertu et sa réputation, lui ôtoit encore la consolation de vivre avec elle; qu'il falloit qu'elle l'abandonnât, pour se retirer dans quelque village écarté. Sa tante lui offrit de la suivre, par-tout où elle iroit. « Ah! ma chère » tante, lui dit Cœlia, laissez-moi vivre » seule. Votre grand âge ne vous permet » pas de vous éloigner des secours de la » ville; restez-y, je vous en prie; je » viendrai plutôt vous voir tous les jours. » — Hélas! ma chère enfant, lui répondit » elle, à quoi puis-je mieux employer le » peu d'années qui me restent encore, » qu'à vous suivre et à vous consoler? » En effet, elle vendit ses meubles et sa maison, et elle partit avec sa nièce, pour aller à un bourg situé à six lieues de la ville.

M. Palamède écrivit plusieurs lettres à Cœlia, qu'elle lut, et auxquelles elle ne fit pas de réponse. Il lui fit parler par différentes personnes, et même par des

gens respectables, qui lui proposèrent de se joindre à M. Palamède pour faire casser son premier mariage. Cœlia répondit qu'elle croyoit que cela ne se pouvoit, et ne se devoit point. Cependant, comme elle se méfioit de son opinion, elle partit à pied, et alla à la ville parler à deux ministres dont la piété, la vertu et le savoir lui étoient connus. Elle leur exposa sa situation, leur fit connoître la vertu, la simplicité, l'innocence et la bonne-foi de la jeune fille qui avoit épousé M. Palamède; et leur demanda ensuite si les lois divines et celles qui sont gravées dans les ames honnêtes, lui permettoient d'employer son crédit pour mettre cette malheureuse jeune fille dans la situation honteuse où elle se trouvoit elle-même. Les ministres répondirent qu'ils pensoient que les lois étant contraires à ce mariage, on pouvoit aisément le rompre. Mais Cœlia les pressa vivement de répondre non sur les lois humaines, et sur son état présent, mais sur les lois divines ou sur sa condition éternelle. Alors les ministres paru-

rent indécis et n'osèrent prononcer ; mais Cœlia prononça pour eux, et offrit son humiliation à Dieu.

Elle retourna à son village, d'où elle n'est plus sortie. Elle passoit une partie des journées à l'église, ou à genoux, au pied de son lit ; elle se promenoit peu et pleuroit ; mais elle se reprochoit souvent son affliction, comme pouvant être nuisible à l'enfant qu'elle portoit dans son sein. Elle cherchoit même à se dissiper ; mais quelqu'effort qu'elle fît, elle retomboit bientôt dans l'amertume et la mélancolie. Sa tante m'a dit l'avoir vue plusieurs fois, six heures de suite, sans qu'elle fît le moindre mouvement. Elle étoit comme en contemplation, en méditation ; mais c'étoit des méditations de douleur et d'angoisse ; car elle ne trouvoit plus, à ce qu'elle disoit, le même attrait dans la prière : le ciel même sembloit l'avoir abandonnée.

Cœlia resta cinq mois et demi dans cette situation, son état devenant même plus pénible à mesure que sa grossesse

approchoit de son terme. M. Palamède la vint voir deux fois. Elle ne lui fit aucun reproche et ne parut pas fâchée de le voir.

Cœlia entroit dans le huitième mois de sa grossesse, lorsqu'elle sentit des douleurs. Sa tante envoya chercher une sage-femme qui ne put venir, étant à un château, auprès de la femme d'un gentilhomme. Cœlia fut trois jours dans les plus violentes douleurs. Enfin, cette malheureuse fille, aidée de sa tante, mit au monde un enfant destiné au malheur, même avant que de naître. Les souffrances qu'elle avoit eues, la manière dont elle avoit été accouchée, lui faisant craindre que son enfant ne fût bien mal, elle le demanda dès l'instant qu'il naquit, le baptisa elle-même, et dit ensuite : « Mon Dieu, que » vous êtes bon ! je vous le donne. Il est » votre enfant ; hélas ! il n'a que vous » pour son père. »

Cœlia fut le reste de la journée, dans une grande foiblesse. Le lendemain, elle fut mieux, et fit venir encore sa fille. Sa

vue parut lui causer une grande révolution. Elle répandit une telle abondance de larmes, que sa tante crut devoir arracher son enfant de ses bras. Son excessif attendrissement faillit lui être funeste; car elle fut très-mal depuis cet instant. Sa nuit fut fort mauvaise. Elle étoit accouchée le lundi; le mercredi matin, la fièvre lui prit avec beaucoup de violence. On envoya à la ville chercher un médecin; il fut deux jours sans venir; et lorsqu'il vit Cœlia, elle étoit dans le plus grand péril. On la saigna du pied; mais la saignée ne produisit pas l'effet qu'on en attendoit. Elle eut une longue foiblesse dont elle ne revint, que pour se plaindre d'un mal-aise général. Alors elle crut sa fin prochaine; elle sourit et remercia le ciel. Sa tête s'embarrassa ensuite. Elle distinguoit mal les objets; elle ne reconnoissoit même pas sa tante. Lorsque M. Palamède entra, son nom qu'elle entendit prononcer, lui rendit sa raison; elle l'a presque conservée jusqu'au tom-

beau. « M. Palamède, lui dit-elle, vous » voyez l'état où vous m'avez réduite. Je » ne vous le reproche point ; je vous ai » bien aimé . . . . J'ai demandé tous les » jours votre bonheur à Dieu. Je vous » recommande, en mourant, votre épouse. » Promettez-moi que vous la rendrez » heureuse, et que vous ne l'abandon- » nerez point. » Palamède ne put lui répondre qu'en lui serrant la main et en répandant des larmes. « Vous pleurez, » lui dit-elle, M. Palamède. Ma mort est » un bonheur pour vous ; car vous êtes » né sensible, et ma vie malheureuse » vous affligeroit beaucoup. Et... » Alors elle sentit un grand trouble dans toute sa personne; et craignant que ce ne fût son dernier moment, elle s'écria d'une voix haute : « Ah ! M. Palamède, je meurs, » laissez-moi..... laissez-moi, je ne veux » pas mourir en votre présence... » Un moment après elle, se souleva ; puis, et jetant les yeux autour de son lit, elle aperçut encore M. Palamède ; elle le supplia instamment de se retirer, et elle le

suivit des yeux jusqu'à ce qu'il fût enfin sorti.

Quand il fut parti, Cœlia tomba dans une profonde tristesse, où elle demeura plongée jusqu'à la nuit, qu'elle passa dans des agitations convulsives. Elle demanda à boire, et sur ce qu'on ne lui en apportoit pas assez promptement, elle se mit dans une grande colère. Sa tante me dit que c'étoit le seul moment d'impatience qu'elle eût jamais remarqué en elle. Sur les six heures du matin, elle eut de fortes terreurs et de longs frémissemens. Elle demanda un prêtre, et de quoi écrire. Elle écrivit huit ou dix lignes, et une lettre pour Milady d'Helfort. A peine eut-elle fini sa lettre, que ses agitations augmentèrent. Elle crut voir dans sa chambre des gens qui creusoient une fosse, et sur son lit, des figures qu'elle n'avoit jamais vues. Elle pria sa tante de les renvoyer, en disant qu'on la laissât tranquille, et qu'on attendît un peu. Sa tante s'approcha d'elle pour la calmer. Cœlia se jeta sur elle, d'un air troublé. Elle lui

prit le bras qu'elle serra avec force. Elle dit qu'elle avoit bien mal au cœur, et qu'elle souffroit beaucoup. Elle prononça alors le nom de Palamède, et mourut en le prononçant.

Note de l'Editeur.

(On trouve cette note dans le manuscrit, à la fin de l'histoire de Cœlia.)

« J'ai tâché de conserver, en écrivant ce récit, » le ton, et jusqu'aux expressions de la tante de » Cœlia, qui m'a raconté l'aventure de sa mal- » heureuse nièce. »

Réflexions sur la Comédie.

L'origine du sermon est une amplification de la parole de Dieu, qui doit conduire les fidèles à la réformation de leurs mœurs.

L'origine de la comédie étoit un spectacle indécent où le peuple couroit, et dont quelques gens de génie ont profité, pour peindre et combattre les travers de la société.

L'art de la chaire n'a subi d'autres changemens, que les progrès qu'a faits l'éloquence.

L'art de la comédie s'est perfectionné par degrés, en s'épurant d'obscénités et de bassesses, à mesure que les peuples se sont policés.

Le sermon n'a qu'un seul caractère, celui de la gravité.

La comédie en admet deux. Lorsqu'elle veut exciter à de grandes vertus ou pein-

dre de grands vices, elle prend le ton sérieux et majestueux du tragique; lorsqu'elle ne peint que les travers de la société particulière, elle les ridiculise en employant la gaieté du comique.

Un grand prédicateur est estimé.

Un auteur sublime l'est plus encore, parce qu'il est plus difficile d'être Molière que Bourdaloue.

Le sermon commence par un exposé sur lequel roule le développement d'un long discours, dont la catastrophe, pour ainsi dire, est la crainte des châtimens réservés pour le vice, et l'espoir des récompenses promises à la vertu.

La comédie commence par une exposition sur laquelle est bâtie l'intrigue de la pièce, et le dénouement est de même, le vice puni et la vertu récompensée.

Le prédicateur et l'auteur veulent également la réformation des mœurs. Pourquoi donc le prédicateur censure-t-il le spectacle?

Long-temps, la comédie se ressentant de la grossièreté de l'enfance des nations,

présenta d'indécentes images, et chargea ses dialogues d'impuretés révoltantes. Cette première impression, sujette à la censure, ne s'est point effacée, quoique le théâtre se soit sévèrement châtié.

Poursuivons le rapprochement de ces deux genres.

Un prédicateur n'est suivi que par des gens persuadés, qu'un mouvement religieux mène à son sermon.

Un auteur parle à tout le monde.

Un prédicateur n'excite que l'effroi.

Un auteur remue tous les sentimens.

On n'est point distrait à la comédie.

On dort au sermon.

La comédie soutient l'attention, par la vivacité du dialogue.

Le sermon en abuse, par l'ennui du monologue.

Pourquoi n'inféreroit-on pas de là que s'il étoit possible d'être réformé, lorsqu'on ne cherche pas à l'être, on devroit plutôt se promettre ce miracle de la comédie, que du sermon?

Car enfin, lorsqu'un acteur adroit re-

présente le *Joueur*, furieux, désespéré d'avoir perdu tout son argent, dans les agitations où le jette sa rage, obligé de la dévorer en présence d'un père qui s'avance, quel est le joueur qui ne se reconnoît point et qui, se jugeant de sang froid, ne sentira pas qu'il se creuse le même abîme? Ne sera-t-il pas plus ému, que par le tableau du même joueur, qu'un prédicateur représente brûlant dans les flammes de l'enfer, pour avoir dissipé des biens dont le ciel ne l'a rendu que dépositaire? Une image inconnue peut étonner l'esprit, mais ne le persuade pas. La peinture d'un malheur éprouvé, parle à l'imagination, lui rappelle des douleurs dont le retour l'intimide. Les vengeances de Dieu sont les seules armes de la chaire; le mépris et le malheur, dont nous ne voyons que trop d'exemples, sont celles du théâtre.

C'est en s'adressant à notre cœur, que l'auteur cherche à nous exciter. C'est par le surnaturel que le prédicateur veut nous émouvoir. Qu'en arrive-t-il? Que l'auteur nous enlève hors de nous-mêmes, et que le

prédicateur

prédicateur nous fatigue. Quel est l'homme qui, sortant d'une représentation des *Horaces*, ne voudroit être ce brave libérateur de sa patrie, percé de coups qu'il a reçus pour elle, et venant, glorieux et sanglant, en recevoir les hommages? Qui voudroit, en sortant du sermon, être Judith, et traîner, toute sa vie, le reproche honteux d'avoir sauvé son pays par un assassinat?

Mais j'entends un moraliste qui, m'accordant qu'une action agit plus puissamment sur nous qu'une image, en conclut que l'amour, fondant presque toujours l'intérêt des pièces, elles sont chargées de scènes dangereuses pour le cœur qui se laisse enivrer du poison fatal de cette passion. Objection facile à réfuter. Si l'amour est le nœud ordinaire des drames, il est peint, dans le tragique, avec toutes les couleurs qui en font une vertu. Dans le comique, il doit toujours être soumis au devoir et même au préjugé. Si dans l'un et dans l'autre, il s'écarte de ce but, ce n'est que pour mettre sur la scène les malheurs auxquels il expose, lorsqu'il cesse d'avoir

ce caractère. Pourquoi donc redouter l'image d'une passion dont le germe est au fond de tous les cœurs, lorsqu'on nous apprend qu'il y faut mettre un frein? Quand je vois tous les maux que le fatal amour de l'époux de *Mélanide* est à la veille d'occasionner, je sens bien plus le danger de ce fougueux sentiment, que lorsqu'un prédicateur me dit que David a pleuré si long-temps son erreur avec Bethzabée.

Quant au danger qu'on court au spectacle, une ame susceptible le rencontre par-tout. La religion admet un tentateur; elle nous apprend qu'il nous poursuit sans cesse, et qu'une église même n'est pas un asile contre lui. Un casuiste défend le spectacle; mais un casuiste lit Corneille, Racine, Molière, etc.; il admire tout haut ces auteurs. Un roi très-chrétien permet qu'on excommunie ses comédiens, et les pensionne. Rome lance ses foudres contre les comédiens; mais Rome en est pleine.

L'Hermite.

Je vous épargne, mon cher S***, le détail des amours de M. de Saint-Laurent, gentilhomme du Dauphiné, avec Mademoiselle de Vallersün. Vous saurez seulement que, forcé de l'enlever le 21 août 1761, il alla l'épouser en Savoie. Il eut dans sa route une aventure bien extraordinaire.

Nos deux amans partirent sans domestiques, et suivirent l'Isère. En arrivant aux montagnes de la Grande-Chartreuse, après une journée très-forte, ils furent obligés d'aller, à dix heures du soir, dans une maison que leur indiquoit une clarté lointaine, et qu'ils apercevoient située sur une montagne, au milieu des bois; comme le sont presque tous les hermitages. Effectivement, un vieux hermite leur offrit, avec toutes sortes d'empressemens, un asile dans sa retraite, et parut bien fâché

de n'avoir à leur présenter qu'un plat de racines pour souper, et de la paille pour se coucher. Nos jeunes amans se trouvoient encore bien heureux d'être à couvert. Après ce frugal repas, ils prièrent l'hermite de leur préparer un lit de paille. Le bonhomme y travailla sur-le-champ, avec le plus grand soin; ensuite, il demanda la permission de se retirer.

M. de Saint-Laurent et Mademoiselle de Vallersun s'endormirent sur-le-champ, et si profondément, qu'à deux heures du matin, Mademoiselle de Vallersun, qui s'étoit couchée du côté du mur, ne sentit point que, par un ressort lâché fort doucement, elle se séparoit de M. de Saint-Laurent, et qu'elle fut bientôt dans un caveau profond, à plus de cinquante pieds sous terre. La trappe revint très-brusquement à sa place, et Mademoiselle de Vallersun ne fut réveillée que par le soubresault que lui causa son arrivée dans ce lieu terrible. Comment pouvoir exprimer la situation de cette malheureuse, lorsqu'elle se trouva tout d'un coup dans un

endroit affreux, qui n'étoit éclairé que par une lampe lugubre; et que cherchant la main de son amant, elle sentit la sienne saisie, serrée par un jeune hermite prosterné devant elle! « Juste ciel! s'écria-t-elle, ayez pitié de moi! je me meurs: » elle s'évanouit et resta sans connoissance. Les sécours perfides du scélérat, entre les mains duquel elle étoit, ne faisoient qu'ajouter mille horreurs à sa situation.

M. de Saint-Laurent se réveilla. Son premier soin fut de voir si Mademoiselle de Vallersun dormoit encore. Quel fut son étonnement de ne la plus trouver à côté de lui! Il se lève avec précipitation, l'appelle avec inquiétude : la tête déjà perdue, il poussoit les cris les plus touchans et les plus effrayans. Il cherche et trouve le vieux hermite. Malheureux, lui dit-il, as-tu caché l'objet de ma tendresse, du bonheur de ma vie? Puis l'entraînant dans la chambre, il sauta sur un de ses pistolets, l'appuya sur sa gorge, et lui redemanda Mademoiselle de Vallersun. Grâce, seigneur, grâce lui répondit l'hermite! je

ne suis pas le coupable; mais si vous ne me tuez pas, je pourrai dévoiler à vos yeux ce secret terrible; encore une fois écoutez-moi, parlez bas et suivez mes conseils. — Achève, barbare, je t'écoute. — Eh bien, seigneur, allez sans perdre une minute; tâchez de trouver une femme qui veuille vous suivre, qui soit jolie, dont vous puissiez disposer, amenez-la dans ces lieux, et soyez sûr que je vous ferai retrouver votre épouse. — Quelle proposition me fais-tu, malheureux? quel outrage oses-tu faire à mes sentimens! tremble! ma fureur ne connoît plus de frein, plus de pitié!

M. de Saint-Laurent exerça sur le vieux hermite tout ce que lui dictoient et justifioient à la fois le désespoir et la rage. Rien n'ébranla la fermeté de cet homme. Il disoit: « vous pouvez me faire mourir, mais vous n'obtiendrez rien de moi. » Quel parti prendre? notre amant suspendit ses rigueurs, et finit par se faire répéter les conseils de l'hermite. Il fallut obéir: il partit donc pour Turin. En arrivant, il mit

tout en usage pour trouver une jeune et jolie courtisane, à qui l'argent suffit. Il la détermina sans peine à le suivre dans une de ses terres, où son projet, disoit-il, étoit de vivre avec elle. Il arrive enfin à l'hermitage, tremblant de n'y plus trouver l'hermite; heureusement, il l'aperçut une minute après, et lui demanda tout bas s'il pouvoit compter sur sa promesse? « Oui,
» seigneur, je vous tiendrai ma parole.
» Faites entrer Madame dans la chambre,
» et sur-tout écoutez-moi bien. Vous allez
» manger un morceau; je disposerai pour
» vous un lit de paille comme avant-hier,
» et je vous préviens qu'à deux heures
» précises, vous sentirez du mouvement
» sous vous. Vous aurez l'attention de
» vous coucher du côté du mur. Laissez-
» vous descendre, sans remuer ni crier.
» Ne réveillez pas la jeune personne qui
» vous a suivi; je vous promets, seigneur,
» que vous recouvrerez le bien que vous
» poursuivez. » Quelqu'effrayant que fût tout ce mystère, M. de Saint-Laurent ne pouvoit plus reculer. Il se mit à table, et

ne voulut se coucher qu'à deux heures. A deux heures, précises il entendit un petit bruit, et se sentit bientôt descendre : il arriva dans cet antre affreux. Le premier objet qui s'offrit à sa vue, fut la robe de Mademoiselle de Vallersun. Comme il voulut se précipiter sur elle, il voit dans le fond de la caverne un jeune hermite; il court, le saisit à la gorge, le frappe d'un coup de poignard, en s'écriant : « Monstre, rends-moi ma femme ! » Un cri se fit entendre. M. de Saint-Laurent laissant dans les convulsions de l'agonie ce scélérat, s'élança rapidement à la voix de sa chère maîtresse, et bientôt il tomba lui-même évanoui. Cependant, avant qu'il eût perdu connoissance, il put entendre l'hermite dire d'une voix mourante : « Mi-
» sérable, je meurs ; un quart d'heure
» plus tard, je touchois au doux moment
» de jouir de tout ce que m'enlève mon
» assassin ! »

Nos jeunes amans revinrent à la vie ; aidés du ressort de la trappe, ils se donnèrent eux-mêmes la liberté.

M. de Saint-Laurent tint sa parole au vieux hermite, donna mille pistoles à la courtisane, et les deux amans, échappés de l'enfer, se mirent en chemin pour aller se marier, à la plus prochaine ville de la Savoie.

Quel étoit ce vieillard? quels rapports le lioient au jeune et pervers habitant de la caverne? quel étoit le secret de cette condition imposée par l'hermite, d'amener une jolie femme pour en retrouver une autre? quel étoit enfin le brigand qui s'étoit emparé de Mademoiselle de Vallersun? voilà ce qu'on n'a pu découvrir. Le Gouvernement Sarde fit des perquisitions inutiles.

Réflexions sur le Ton.

Lorsque j'écris, je n'ai jamais en vue que de m'amuser, et je ne mets dans ma confidence qu'un très-petit nombre de gens assez complaisans pour me lire, dont le suffrage me flatte, et dont le blâme ne me choque point. Je ne sais si j'ai quelque talent; mais je suis sûr que je n'ai point d'amour-propre : car je n'éprouve pas plus de chagrin à jeter au feu des pages condamnées, que de plaisir à mettre dans mon porte-feuille une production dont on m'a félicité. Sacrifice qui ne produit d'autre effet en moi que de me faire rire du respect que j'avois pour mon ouvrage. Ce petit exorde s'adresse à ceux qui liront ces réflexions; je prétends, par-là, les encourager à la critique la plus sévère.

Mon dessein est de me rendre compte à moi-même de cette nuance dans la so-

ciété, que l'on appelle le *ton*. Tout le monde en parle, tout le monde en décide; et fort peu de gens, je crois, l'ont approfondi.

Le ton, en général, est la façon d'être; il consiste dans les propos, les manières et les actions.

Il est assez singulier que les hommes qui semblent n'avoir besoin dans leur société que de se faire entendre les uns des autres, aient apporté du raffinement, si on peut ainsi parler, dans la façon de se communiquer. C'est ce que nous voyons cependant, non pas dans l'enfance d'une nation, mais lorsqu'elle est assez policée, pour que les arts, les sciences et le luxe y fleurissent. La même recherche, qui se remarque dans les agrémens de la vie, s'aperçoit aussi dans le langage, le maintien, et même le geste. Le geste entre pour beaucoup dans les communications des hommes. Il parle aux yeux, comme la voix parle aux oreilles; et certainement il change à mesure que la façon de s'énoncer se perfectionne et s'épure.

La férocité, la barbarie, sont le caractère des premiers temps d'un peuple; travailler à faire disparoître l'un et l'autre, c'est se policer. C'est l'être, que d'en effacer jusqu'aux moindres traces. Mais comme dans un grand nombre d'hommes rassemblés, il y en a qui poussent toujours plus loin la perfection les uns que les autres, les personnes qui ont atteint celle de la politesse, sont celles qui ont acquis le meilleur ton.

Il est tout simple que les gens de la Cour y parviennent de préférence. Leurs richesses leur fournissant le moyen de vivre dans la mollesse, cette mollesse amène une douceur de mœurs qui se montre dans toutes leurs paroles et leurs actions, et qui fait le charme de la société, puisque la politesse n'est autre chose que l'apparence et la démonstration de l'oubli de soi-même pour les autres, dans l'espérance d'en être traité de même.

Il est tout simple encore que la noblesse de la Cour ait un meilleur ton de politesse que celle des provinces; les gens de la

Cour, accoutumés à rendre un culte servile au prince, et souvent à ses ministres, doivent être exercés à cette apparence d'oubli d'eux-mêmes, et moins scrupuleux sur ce qu'on leur rend, que des gens qui se croient tous égaux, et qui, par conséquent, examinent sans cesse si on ne leur a pas manqué. De là, ces soins excessifs et gênans des uns pour les autres; cette attention continuelle aux plus petites choses; ces égards sur lesquels on appuie de façon à faire voir qu'on en exige de semblables pour soi : en un mot, cette politesse de mauvais ton qui règne dans les provinces, et qui paroît ridicule lorsqu'elle se montre à la Cour.

Presque tous les bourgeois font le commerce. Qui dit commerçant dit un homme un peu dur, un esprit toujours tendu vers ses intérêts. Le bourgeois commerçant, obligé de montrer cette personnalité dans toutes les affaires qu'il traite en un jour, n'est plus honteux de la faire paroître. Elle se remarque jusque dans sa politesse, qui tient toujours un peu de sa rudesse. Notez

que je parle en général, et que les exceptions ne détruisent pas un fait constaté.

Le paysan, occupé sans cesse au travail de la terre, ne fréquente pas beaucoup les autres hommes. Cependant, par le peu qu'il en voit, il prend part au changement général de la nation, et de féroce, il devient grossier. Dominé par la noblesse, il a, vis-à-vis d'elle, une crainte servile qui fait sa politesse.

Le paysan qui vient s'établir dans les villes, ne communique qu'avec les bourgeois, desquels il contracte une manière de politesse, laquelle se mêlant à sa rusticité, compose une sorte de ton qui se ressent toujours de son premier état et des limites de ses connoissances.

Non-seulement, le bon ton réside dans la politesse ; il existe encore dans la façon de parler et les termes dont on se sert. L'inconstance des hommes les porte à changer de mots, comme de modes. L'Académie française est créée pour décider souverainement de la langue ; mais elle-même se trouve soumise à l'usage. Un homme

de bon ton, un auteur en crédit, forgent un mot; il passe dans la société (1); l'Académie l'adopte, et les gens du monde l'emploient à l'envi; il a déjà vieilli, lorsqu'il passe aux bourgeois; il est suranné, quand il vient dans la province. Si quelques-uns de ces mots sont pédantesques, ou présentent un sens exagéré, l'homme de bon ton ne les emploie qu'en dérision; mais le bourgeois, et sur-tout le provincial, s'en servent avec un sérieux, une emphase qu'ils mettent toujours à ce qui vient de la Cour, et qui, dans ce cas, en augmente encore le ridicule.

La manière de s'énoncer et le tour des phrases, sont principalement la marque du bon ton et la nuance la plus difficile à saisir. La louange doit être détournée: les *impossibilités* veulent être employées avec

(1) Cela n'arrive pas toujours; d'heureuses expressions qui nous manquent, sont repoussées. Il en est de la fortune des mots, comme de celle des particuliers; le caprice y fait quelque chose.

art, pour relever les choses les plus froides. J'ai vu Madame de Tallard, présentant à Madame première, fille de M. le Dauphin, encore au berceau, un ambassadeur qui venoit faire part avec emphase d'une mort qui n'intéressoit personne, dire à l'ambassadeur, sur ce que la petite princesse se mit à pleurer; « Monsieur, vous manderez à » votre Cour le bon cœur de Madame, et » combien elle est sensible à la perte que » le roi votre maître, a faite. » Ce propos, accompagné d'un sourire, eut une grâce infinie.

La plaisanterie doit être fine ou gaie. Il ne faut jamais présenter d'objets dégoûtans. Tout au plus, on les désigne en donnant du ridicule à ce qui leur est opposé: voilà la seule façon dont le bon ton permet qu'on en parle. Les jeux de mots, les façons basses de s'exprimer sont proscrites. Cependant on peut s'en servir: mais c'est alors que la pantomime est nécessaire. L'intonation de la voix, le geste et le visage, doivent annoncer le peu de cas que l'on fait de ce qu'on dit, et qu'on

ne

ne se permet que par l'extrême gaieté dont il faut que cette licence soit accompagnée. Un homme de bon ton peut tout hasarder, pourvu que sa contenance apprécie ce qu'il dit.

Puisque la façon de s'exprimer fait partie du bon ton, il s'en suit nécessairement qu'il doit donner des lois aux ouvrages d'esprit : elles consistent dans le choix du sujet, dans celui des *personnages*, et dans le style. Ce n'est pas que des sujets bas n'aient été quelquefois traités de bon ton, témoin *Manon Lescaut;* mais c'est un genre d'ouvrages où bien des auteurs ont échoué. Molière a souvent mis des bourgeois sur la scène ; mais quelle gaieté ! quelle vérité ! Ses plaisanteries ont le ton qui convient à ses caractères ; enfin, c'est Molière, et ce nom renferme tout. Outre ces règles principales, il est un ton au coin duquel un ouvrage doit être marqué, d'autant plus difficile à saisir, qu'il ne tient point à l'esprit, aux connoissances, et qu'il ne s'acquiert que par l'usage du monde. C'est-là l'écueil de mille auteurs,

qui, ordinairement, passent leur vie dans leur cabinet; leurs productions se ressentent toujours de leurs habitudes; ce n'est que la fréquentation du monde qui peut épurer et polir leur langage. Voltaire auroit moins de graces, s'il n'eût pas vécu de très-bonne heure dans la meilleure compagnie.

La galanterie avec les femmes est une partie du bon ton, de même qu'une sorte de déférence noble pour des gens qui, par leur état, ou leur mérite, ont acquis des droits à la considération. Tout ce qui est aimable et brillant, tient au bon ton; la fatuité même ne s'en éloigne pas, pourvu, toutefois, qu'elle sache se garantir du ridicule. Car le ridicule est absolument contraire au bon ton, qui n'est, à proprement parler, que l'art d'en imposer aux autres, par la séduction et la grace, ce qui ne peut s'accorder avec le ridicule.

Il ne faut pas croire qu'on y parvienne toujours par l'étude et même par l'usage. Nous voyons tous les jours des gens qui,

vivant dans la bonne compagnie, ont le plus mauvais ton du monde. Cela me feroit croire que le germe du bon et du mauvais ton naît avec nous. Quoi qu'il en soit, c'est certainement un caractère distinctif que tout le monde aperçoit, et que nulle situation, nulle disposition intérieure ne peut altérer.

Quoiqu'un homme de bon ton ait certainement de l'avantage dans la société, on ne peut conclure qu'il en soit meilleur, ni plus sûr dans le commerce. Tout au plus, a-t-il par-dessus les autres le talent de mieux sauver les apparences; mais le fond de son cœur n'est point changé. Ce n'est point une vertu, mais un agrément de plus qu'il possède. On trouve plus d'humanité, de bonté dans un paysan, que parmi les gens de qualité, quoique le ton soit différent. Au village, on oblige, quelquefois en grondant; à la Cour, on se poignarde, en se caressant.

Je ne sais même si l'agrément que le bon ton répand dans la société, vaut mieux que la simplicité, la grossièreté même, mêlée

de franchise; mais c'est une autre question que j'examinerai peut-être quelque jour: je n'ai voulu, cette fois, que mettre de l'ordre dans plusieurs idées confuses que j'avois sur les différens tons et sur leurs causes.

Histoire de Revenans.

Nous étions hier, mon cher ****, à l'ordre chez M. de Castries. Il s'y trouvoit un commandeur de l'Ordre teutonique, venu par rapport à des fourrages qu'on lui demande. Nous causions avec cet homme, et l'entretien rouloit sur la nature du pays. Nous voulûmes savoir ce que c'étoit qu'un château que nous voyions sur une hauteur à deux lieues de notre camp. Il nous répondit que c'étoit le château de Katsenstein; que depuis long-temps personne n'avoit eu le courage d'y pénétrer, parce qu'il y revenoit des esprits; que l'accès en étoit devenu presque impraticable, par les ronces et par les épines qui couvroient la petite montagne sur laquelle il est bâti. L*** qui, comme vous savez, est toujours excité par tout ce qui promet quelque péril, n'eut pas plus tôt entendu cette réponse, qu'il s'em-

para de la conversation. Il accabla le commandeur de questions, et tout d'un coup, se frottant les mains, il me dit : « Nous devrions aller passer une nuit » dans ce château. Ma foi, lui répondis-je, » je suis ton valet. Que diable veux-tu que » j'aille faire là ? On nous a bercés avec » ces histoires qui finissent toujours par » des faux-monnoyeurs, ou des voleurs, » réfugiés sous terre ; et ces gens-là vous » étrillent les curieux, comme ils le mé- » ritent. — Que peut-il nous arriver, reprit » L*** ? nous serons ensemble. » Pendant qu'il me disoit cela, j'aperçus Th***, lequel a passé sa jeunesse à tâcher de voir le diable dans les carrières de Mont-Rouge. Il me regardoit et ricanoit. Bis*** secouoit la tête ; et les yeux de tout le monde étoient fixés sur moi. Cela me piqua. Je dis à L*** : « Eh bien, j'y consens ; » mais c'est à condition que nous ne se- » rons que nous deux. Tu veux tenter » une grande aventure ; pardieu ! tu l'ache- » veras dans toutes les règles de la cheva- » lerie ; je serai ton écuyer. » La journée

se passa toute entière en plaisanteries sur notre projet. Cependant, M. de C*** et nos amis, nous firent des représentations sur cette folie ; mais ce fut en vain. Toute l'armée savoit notre résolution. A tort ou raison, nous voulûmes la suivre.

Vers le soir, nous montâmes à cheval armés chacun de nos sabres. Arrivés au pied de la colline, nous renvoyâmes nos gens, avec ordre de venir nous chercher le lendemain matin, et nous prîmes nos pistolets.

Je vous ai déjà dit qu'on nous avoit annoncé que les abords de Katsenstein étoient fort difficiles. Vous ne pouvez vous persuader ce que nous eûmes à surmonter de trous profonds, de terrasses éboulées par-ci par-là, de rochers ; et le tout si fort défendu par les ronces, que nous ne pouvions nous faire jour, qu'à grands coups de sabres. Tantôt, nous étions obligés de nous donner la main, et tantôt de nous pousser ; enfin, à force de travaux, nous arrivâmes à la porte du château. Elle étoit fermée ; nous l'enfon-

câmes. Nous entrâmes dans un vestibule assez grand; nous parcourûmes plusieurs chambres au rez-de-chaussée, si dégradées, que nous ne jugeâmes pas à propos d'y rester. Nous montâmes un escalier qui nous conduisit à l'entrée d'une de ces vastes salles, où l'on dit communément, que l'on doit avoir peur des esprits. Au milieu, nous vîmes une grande table, et tout autour, des bancs. « Apparemment, » dis-je à L***, c'est ici le salon d'assemblée de messieurs les revenans? Qui nous » empêche de nous établir ici? » Il approuve ma proposition; et comme le jour baissoit, nous allumâmes une bougie que nous avions apportée. Notre position commençoit à nous déplaire, d'autant qu'à de noires pensées, il se joignoit un froid affreux qui nous geloit. Enfin, vers minuit nous entendîmes un bruit qui sembloit venir de fort loin, et s'échapper par la porte d'un souterrain, devant laquelle nous avions passé, sans que l'un eût osé proposer à l'autre d'y descendre. Ce bruit, en approchant, s'augmentoit, et bientôt

nous distinguâmes une grande quantité de voix. Il y en avoit de toutes les espèces, de douces, d'aigres, d'enrouées, de flûtées : elles parloient toutes à la fois, les unes en traînant, les autres avec une impétueuse rapidité ; quelques-unes, en grasseyant. Le tout étoit entremêlé d'un cliquetis de chaînes. Comme les gens qui faisoient ce fracas, sembloient monter l'escalier machinalement, nous nous levâmes. Nous nous mîmes le dos à la muraille ; et nous serrant l'un contre l'autre, nous tirâmes nos sabres. A peine étions-nous dans cette attitude, que nous vîmes entrer un nombre prodigieux de spectres de femmes, les uns très-hideux, les autres fort jolis. Ils parurent étonnés de nous voir ; ils s'empressèrent de nous accoster. Ils nous entourèrent : elles faisoient un tel bruit, que nous en étions assourdis. Nous restâmes quelque temps dans cette situation. Comme je vis que ces fantômes ne cherchoient point à nous faire du mal, je me hasardai de parler. Au premier mouvement de mes lèvres, tout se tut.

« Mesdames, leur dis-je, si mon com-
» pagnon et moi nous vous déplaisons
» ici, nous allons nous retirer. » Les spectres répondirent tous à la fois : « Non.
» — Eh ! de grâce, repris-je, l'une après
» l'autre, si vous voulez que nous lions
» conversation. » Monsieur a raison, reprit, d'un ton doucereux, un spectre dont l'air décent me plut. Toutefois, en l'examinant, je m'aperçus qu'il n'avoit qu'une enveloppe agréable : on distinguoit au travers de cette enveloppe, la la plus effrayante et la plus horrible figure qu'on puisse se représenter. « Oserai-je
» vous demander, répliquai-je, qui vous
» êtes, ou qui vous avez été ? — Hélas !
» mon cher monsieur, me répondit-il,
» je fus une dévote. Je passois mes ma-
» tinées à l'église, une partie de mon
» après-dîner dans les bras de mon con-
» fesseur, et la nuit, dans ceux d'un amant
» obscur. J'étois méchante, médisante,
» calomnieuse, fausse, dure, vindicative ;
» j'affectois toutes les vertus et je n'en
» pratiquois aucune. Aussi, suis-je la plus

» damnée de ces dames, et l'on m'a mise
» dans la quatorzième chaudière, à gau-
» che, en entrant. » Pendant que je causois avec ma dévote, L***, toujours galant et déjà plein de confiance, étoit à l'autre bout de la salle, au milieu des jolies femmes. Il leur contoit des histoires et leur plaisoit, à son ordinaire. J'allai le rejoindre ; et m'étonnant que les enfers renfermassent des objets aussi doux, j'appris que des damnées aussi séduisantes, ne l'étoient que pour avoir été jadis uniquement attachées à leur figure, et que leur plus grand supplice étoit de n'être trouvées jolies par aucun diable. Comme je vis que j'avois déplu en interrompant L***, je m'en allois pour faire d'autres questions, lorsqu'un petit fantôme très-étourdi, d'un aspect assez agréable, vint se mettre sur mon passage, et m'agaça. Je lui fis ma demande ordinaire. Il me répondit : « J'étois assez bien, comme
» vous voyez ; mais je ternissois tous mes
» agrémens par la coquetterie. Je faisois
» plus de tracasseries dans un jour, que je

» ne serai damnée de siècles. On m'en a
» bien punie; j'aime, que dis-je, j'adore
» le diable le plus charmant, le plus ac-
» compli qui soit; et quels que soient ma
» tendresse et mes soins, il est insensible
» à tout ce que je fais pour lui plaire. »
Comme les coquettes, devenues tendres, sont fort ennuyeuses, je quittai bien vite celle-ci, pour m'approcher d'un fantôme qui paroissoit triste. Il n'attendit pas que je lui fisse une question. Aussitôt que je fus près de lui, il me dit : « Vous voyez
» la plus malheureuse de toutes les dam-
» nées qui sont ici. J'ai quitté l'amant
» le plus tendre et le plus parfait, sans
» cesse je vois tout ce que j'ai perdu, je
» crois lui parler, et je suis la proie des
» regrets les plus sensibles et des remords
» les plus cuisans.—Ah! ah! répliquai-je,
» l'infidélité reçoit donc un châtiment aux
» enfers? — Assurément, me dit-elle, et
» même celle qui n'est qu'en idée. A la
» vérité, cette dernière n'est pas soumise
» à des châtimens aussi sévères. Les fem-
» mes qui se la reprochent sont seulement

» condamnées à attiser avec leurs doigts
» le feu des chaudières où bouillent les
» autres.—Oserois-je, repris-je, puisque
» vous me paroissez si bien au fait, vous
» demander quels sont ces deux fantômes
» qui sont auprès de la porte, et ces deux
» autres si laids? — Celui de ce côté-ci,
» me répondit mon affligée, parloit tou-
» jours d'ajustemens et de ces petits riens
» dont s'occupent les femmes; elle exi-
» geoit des hommes de l'écouter, ne leur
» permettant pas de s'entretenir devant
» elle de choses un peu plus intéressantes;
» cependant, comme ce n'est pas un crime
» grave, on la met simplement au bain-
» marie. Cette autre est une femme qui
» n'a point eu d'amant. Elle en étoit de-
» venue d'une vanité révoltante. Voyez-
» vous comme elle se cache? on applau-
» dit à sa vertu; mais on en a jugé les
» motifs. Ici, les choses paroissent ce
» qu'elles sont. Personne ne la regarde,
» ni ne lui parle....—C'est singulier, inter-
» rompis-je! Dans le monde, nous croyons
» qu'une femme a tort d'avoir un amant.

» —Elle pourroit mieux faire, répliqua » mon fantôme; mais du moins on lui sait » gré de n'en avoir qu'un et de le rendre » heureux. —Vous devriez bien, repris- » je, aller dire tout cela dans le monde; car » pour moi j'aurai beau le répéter: on ne » me croira pas.—Nous n'avons garde, me » répondit l'ombre: Ne savez-vous pas » que la seule consolation des malheu- » reux est d'avoir des semblables? Quant » à ces fantômes effrayans, ajouta-t-elle, » ce sont ceux de femmes fausses, avares, » intrigantes, ou souillées de grands » crimes; elles en portent l'empreinte. » —Voudriez-vous bien encore, lui dis-je, » m'apprendre pourquoi vous vous êtes » appropriéce château, et pourquoi vous » y venez? — Il n'est point à nous, me » dit-elle, mais au diable; il appartint » autrefois à Calvin, et le jour qu'il » mourut, le diable s'en empara. Vous » n'ignorez pas que les plus grandes peines » ont du relâche. Pour nous en donner, » on nous permet de sortir toutes les » nuits de nos brasiers, et de venir ici;

» mais comme les malheureux le sont
» par-tout, nous retrouvons ici l'enfer.
» Il n'y paroît jamais d'hommes : vous
» savez ce que c'est qu'une société de
» femmes. Ce qui plaît à l'une, déplaît à
» l'autre ; chacune veut avoir la préémi-
» nence ; toutes sont jalouses. Aussi, n'est-
» ce parmi nous qu'un tissu de querelles,
» de méchancetés, de scènes. Chacune
» veut qu'on l'écoute; et plusieurs ai-
» ment mieux rester dans leurs chau-
» dières, que de venir à l'*assemblée.* C'est
» ainsi que cela s'appelle. Lorsque le
» jour est prêt à paroître, un diable ar-
» rive, qui nous fait rentrer dans nos
» brûlans souterrains. »

Je ne vous dis, mon cher S***, qu'une partie des détails que me fit le fantôme affligé. Vous les saurez tous, quand je vous reverrai; mais cela seroit trop long dans une lettre. Je remerciai beaucoup le spectre, et le quittai pour rejoindre L*** qui n'avoit pas encore fini sa première histoire. Il alloit cependant arriver à la catastrophe ; mais malheureusement la

nuit s'enfuyoit. Nous entendîmes des sifflemens horribles. A ce bruit, nous vîmes la terreur peinte sur tous les visages; nous eûmes bientôt la même frayeur, en apercevant la plus épouvantable de toutes les figures. Elle avoit sept pieds de haut, une tête de lion, couverte de couleuvres menaçantes, des griffes d'aigle, le corps d'un poisson et des jambes de bœuf. Un long serpent lui servoit de queue. Il en tenoit un autre dans ses griffes, dont il frappa les spectres et les chassa tous. Nous entendîmes leurs cris et leurs gémissemens s'éloigner par le même endroit d'où leur bruit étoit venu. Lorsqu'il fut totalement dissipé, nous nous pressâmes de sortir de ce manoir infernal. Nous retrouvâmes nos chevaux au pied de la montagne, et nous venons d'arriver au camp où nous avons conté ce qui nous est arrivé, sans que personne ait voulu nous croire.

Pensées détachées.

Je répète avec un Grec : « Les lois sont » comme les filets ; les petits poissons s'y » prennent ; les gros les rompent. »

Les succès de Racine n'ont servi qu'à prouver combien le grand Corneille étoit inimitable.

L'espérance nous trompe ; car elle nous empêche de jouir.

Les passions s'excluent, comme les qualités de l'esprit.

La magie du style fait tout le succès de nos drames ; mais cette véritable magie qui renverse nos ames, qui frappe à la fois plusieurs de nos sens ; enfin, le *terrible*, voilà ce que demandent en vain ceux qui méprisent nos productions théâtrales.

Bonheur, mot orgueilleux et vain ; invasion hardie des droits du ciel.

Vouloir échapper au malheur, c'est en agir comme avec un créancier qui fait payer bien cher le délai qu'il accorde.

Le degré de bonheur peut se mesurer au degré de sensibilité.

Ceux qui ont beaucoup aimé les femmes, ne peuvent guère aimer autre chose.

Rien ne remplace les faveurs des femmes, pas même celles de la fortune. — Arlequin, roi, regrette ses macarons; Cincinnatus, sa charrue.

Beaucoup de sentences et de maximes ont réussi par un certain tour énigmatique qui laisse à la petite vanité du lecteur la satisfaction d'en avoir pénétré le sens, comme celle-ci, de la Rochefoucault : *La gravité est un mystère du corps, inventé pour cacher les défauts de l'esprit.* Et celle-ci de M. de Fontenelle : *On détruiroit toutes les religions, si on obligeoit ceux qui les professent à s'aimer.* On ne veut plus de tournures énigmatiques, comme l'a très-bien remarqué M. Helvétius.

Un homme sans maîtresse et sans amis,

est dans le monde, comme dans un appartement tapissé de personnages.

Les entraves qu'on met à la langue en mettent au génie.

Tout est ombre sur la terre : au-delà, tout est substance.

Rien n'est plus éloquent que le silence des tombeaux.

Nos pensées tendent sans cesse à s'élever, et sans cesse, tout nous ramène à notre condition méprisable et mortelle.

L'habitude en amour est comme la bonne politique dans un Etat.

Les femmes combattent l'amour, et seroient bien fâchées de n'avoir pas à le combattre.

Nouvelle espagnole.

Le régiment de***, dans lequel je sers, habitoit depuis trois ans à Séville, et nous venions de recevoir l'ordre d'en partir dans trois jours, afin de nous rendre à Valence, pour y rester en garnison. Occupé de rendre des devoirs dans la ville et de vaquer à quelques affaires, occasionnées par un prochain départ, j'étois le soir à pied, sans domestique, lorsque dans une petite rue détournée, je fus tout-à-coup assailli par quatre hommes, dont deux me saisirent les bras, le troisième s'empara de mes jambes, et le quatrième me mit un mouchoir sur la bouche. Je fus enlevé de cette manière, et malgré mes efforts, emporté jusqu'au bout de la rue, où l'on me jeta dans un carrosse public, et toujours accompagné de mes quatre hommes. Après plusieurs détours, le carrosse s'arrêta; la portière s'ouvrit. Autant que le trouble où

j'étois put me permettre d'en juger, il me parut qu'assez de gens se présentèrent pour aider mes conducteurs à me retirer du carrosse; on me fit entrer avec une grande précipitation, dans une maison dont la porte se ferma tout de suite, avec un grand fracas.

Alors on me rendit ma liberté, dont je ne pouvois faire usage; car on m'avoit ôté tout armé offensive. Je voulus savoir, des coquins qui m'entouroient, et qui ressembloient à des bourreaux, par quel hasard j'éprouvois un pareil traitement? en quel lieu j'étois? Au lieu de me répondre, un petit homme, gros, court, estropié d'une jambe, s'avança, tenant une lanterne à la main, et me dit, d'une voix rauque et brusque, de le suivre. En même temps, il porta ses pas vers une porte garnie de fer, qu'il ouvrit, et qui me laissa voir un escalier très-bas et très-étroit. Je n'étois pas en position de me refuser à rien de ce qu'on exigeoit de moi. Je suivis sans réplique mon conducteur; ce qui n'empêcha pas un des satellites de me pousser assez

rudement, et de se mettre derrière moi. Ainsi, précédé de mon guide, et suivi de mon surveillant, je descendis une quinzaine de marches disposées en tournant. Une autre porte, pareillement garnie de fer, s'ouvrit, et bientôt, à la lueur d'une lanterne, j'aperçus un cachot d'environ douze pieds carrés, de la paille, une cuvette remplie d'eau. A peine mon gros sbirre se fut-il collé contre la muraille, pour me donner passage, que mon surveillant me poussa d'une telle force, que j'allai tomber, la tête la première, au fond du cachot. Aussitôt la porte se refermant, me laissa dans les ténèbres et dans toute l'horreur de ma situation.

Plongé dans mes réflexions, je cherchai d'abord si je ne m'étois pas attiré le traitement que j'éprouvois, et ne me rappelant aucune circonstance de nature à me compromettre avec la justice, d'ailleurs, comparant sa manière de procéder avec celle dont je venois d'être l'objet, il ne me fut pas difficile de reconnoître que j'étois entre les mains de l'Inquisition. Evéne-

ment le plus fâcheux qui puisse arriver ; chose que je me persuadai facilement, d'après ce que j'avois entendu dire de ce tribunal effrayant.

Instruit de tous les détails les plus alarmans par un de mes camarades, victime de l'Inquisition, sur l'accusation d'une fille qu'il avoit mal payée de ses complaisances, instruit, dis-je, de ce qui m'attendoit, je passai la plus horrible nuit. Autant qu'un malheureux, au fond d'un cachot, peut calculer le temps, je juge que ce fut vers les cinq ou six heures du matin, que j'entendis ouvrir la porte du haut de l'escalier ; ensuite s'ouvrit celle du cachot, et je vis paroître mon affreux geolier, avec sa lanterne. Il m'ordonna de le suivre. Etant parvenu au haut de l'escalier, j'y trouvai les quatre hommes de la veille, qui s'emparèrent de moi de la même manière, et me portèrent dans un carrosse public qui m'attendoit dans la rue. Ils y montèrent avec moi. Après plusieurs détours dont je m'aperçus, en sentant tourner la voiture, exactement fermée, ce

carrosse s'arrêta vis-à-vis d'une petite porte, où je fus remis entre les mains de deux prêtres en surplis, le bonnet carré sur la tête. Ces ecclésiastiques, avec un air sévère, et sans me rien dire, se mirent en marche, l'un devant et l'autre derrière moi; ils me conduisirent par une allée très-étroite, obscure et longue, au bas d'un degré par lequel nous arrivâmes à l'entrée d'une salle de médiocre grandeur, garnie de quelques chaises grossières. Les deux prêtres s'arrêtèrent, après avoir ouvert une porte, où l'ordre d'entrer me fut donné par signes.

Je me trouvai dans une grande chambre antiquement meublée. Au coin et vis-à-vis d'un grand bureau, étoit assis un homme en rochet, camail et bonnet carré, que je reconnus être le grand inquisiteur. Je l'avois vu dans différentes solennités. Sans se lever, il entama, d'une voix triste, une grande exhortation sur les devoirs de la religion, et de l'honnête homme, sur la bonté, sur la clémence de Dieu, qui pardonnoit nos fautes, sur l'aveu sincère

que nous en faisions, et le repentir de l'avoir offensé. Comme ces paroles étoient accompagnées de calme et d'onction, et qu'il me parloit plus en frère qu'en juge, cela me rassura sur les suites de mon aventure, et je lui dis que j'étois un très-bon chrétien, très-convaincu des vérités de notre religion, craignant Dieu, mais l'aimant sur tout, et que si je l'avois offensé, c'étoit à mon insu. Quoi ! me répliqua le grand inquisiteur, votre conscience ne vous reproche rien? Rien du tout, lui dis-je. Eh bien! reprit-il, puisque votre cœur est endurci, mon frère, il faut vous confondre; nous verrons si vous tiendrez à la conviction, et si vous ne rentrerez pas en vous-même. En même temps, ayant sonné, je vis s'ouvrir une porte vis-à-vis de celle par laquelle j'étois entré. Parut alors une jeune fille de seize à dix-sept ans, qui m'éblouit par un teint du plus grand éclat, des traits charmans, des yeux noirs, brillans et doux, des cheveux épars qui couvroient presque tout son vêtement, une démarche noble; . . . .

mais elle étoit grosse, ce qui défiguroit tant de perfections.

« Connoissez-vous Mademoiselle, me dit le grand inquisiteur ?—Non, lui répondis-je ; voilà la première fois que je vois une personne si séduisante.—Il n'est pas question d'être galant, répliqua le grand inquisiteur, d'une voix élevée, le sourcil froncé ; encore un coup, nierez-vous de connoître Mademoiselle, et de l'avoir mise dans l'état où vous voyez qu'elle est ?—Assurément, repris je, je nierai tout cela. Je n'ai pas l'honneur de connoître Mademoiselle.—J'ai bien vu des scélérats, s'écria le grand inquisiteur ; mais, oh mon Dieu ! continua-t-il, en levant les mains au ciel, vous n'avez jamais permis qu'il en parût devant moi, de plus coupable, ni de plus hardi ! Malheureux, poursuivit-il, en attachant sur moi des yeux irrités, te voici devant le tribunal de l'Eternel ; prononce sur ton sort. Ou je vais effacer ton crime en t'unissant au pied de l'autel, à l'infortunée victime de ton cœur pervers, ou je vais faire assembler les juges qui te livre-

ront aux bourreaux, et ton supplice, dans les souterrains de cette maison, ne tardera pas à purger la terre d'un monstre tel que toi. » Une telle harangue est faite pour surprendre celui à qui elle s'adresse, et je conviens qu'elle me jeta dans mille réflexions rapides et fâcheuses. Je ne doutai point que sa seigneurie, après avoir satisfait les desirs qu'avoit fait naître cette jolie personne, et s'être oubliée dans ses bras, n'eût voulu s'en débarrasser; et qu'employant les moyens qui sont si multipliés dans les mains d'un grand inquisiteur, elle n'eût jeté les yeux sur moi, pour se soulager de ce fardeau, comme sur un étranger isolé, qui n'auroit aucune voie pour dévoiler sa conduite et pour s'opposer à ses desseins. Quelle que fût l'impossibilité de me tirer du mauvais pas où j'étois tombé, l'idée de m'associer une telle compagne, et de me déshonorer, ainsi que ma famille, me révolta contre la proposition qu'on me faisoit, au point que la mort la plus ignominieuse me parut préférable. J'en étois là de mes résolu-

tions, lorsque le grand inquisiteur reprit la parole et me dit : « Te voilà donc au fond de l'abîme où le coupable se précipite tôt ou tard ? Tout subterfuge, tout délai, tous moyens sont sans force, vis-à-vis du tribunal où tu comparois ; ton sort dépend de toi. Le mariage ou la mort ; prononce. — Despote plus cruel que » tous ceux dont les tyrannies ont désolé » la terre, lui répondis-je ! pour sauver » des jours que tu me rends odieux, je ne » trahirai point la vérité ; ni ce que je me » dois. Je n'acquiescerai point à ce que » tu ne rougis pas d'exiger de moi. — » Jeune homme, reprit le grand inqui- » teur, d'un ton de voix plus doux, ton » courage suspend toute l'horreur qu'ins- » pire ton forfait. Je sens que la pitié » l'emporte ; assiste au saint sacrifice ; » j'espère que le ciel laissera tomber sur » toi des regards de miséricorde, et que » ce Dieu, plein de bonté, t'éclairera d'un » rayon de sa grâce. Mais cet instant de » ma clémence écoulé, songe qu'il faut » opter entre le mariage ou la mort. »

Après cet arrêt, il tira le cordon d'une autre sonnette, et les deux prêtres qui m'avoient introduit, se présentèrent : et le grand inquisiteur leur ayant fait un signe, chacun me prit par un bras, et conduit de cette manière, par un petit corridor, j'entrai dans une chapelle tendue de noir, où mes conducteurs me firent mettre à genoux. Il parut un prêtre, et la messe commença.

Soit grâce, soit raison, ou foiblesse, je ne tardai pas à chanceler dans la résolution que j'avois prise, d'être pendu, plutôt que marié. A force de réfléchir sur ma situation, je reconnus une vérité; c'est que le plus grand de tous les maux est la mort. Une fois fixé sur cette idée, je ne manquai pas de raisons pour me la démontrer la meilleure. « Au fait, me disois-je, que pourra-t-on me reprocher? d'avoir fait un mariage sans amour, sans volonté, sans aucun motif, que la cruelle nécessité de me tirer des mains de l'Inquisition et de celle des bourreaux. Qui diable à ma place n'en feroit pas autant? Une

fois hors d'ici, qui peut m'obliger de vivre avec une femme qui n'est bonne qu'à livrer au métier qu'elle a si dignement commencé? Peu me blâmeront, beaucoup m'approuveront, quelques-uns me plaindront. »

La fin de la messe me trouva donc affermi dans ce parti. A peine étoit-elle achevée, que les deux prêtres, mes conducteurs, me ramenèrent avec la même forme dans le cabinet du grand inquisiteur. « Eh bien! me dit-il, à quoi vous décidez-vous? — A ce que vous voulez, lui répondis-je; à prendre la femme que vous desirez me donner. — Bonté du ciel, s'écria-t-il, en se levant de la place, et courant à moi, les bras ouverts! C'est un rayon d'en haut qui vient de pénétrer jusqu'au fond de ton ame; le Tout-Puissant te comble de ses bienfaits. » Ce transport me confirma dans l'opinion où j'étois que sa seigneurie avoit ourdi toute la trame, et je ne remarquai que l'effet du contentement qu'il ressentoit, de voir que le succès répondît à ses desirs.

Le grand inquisiteur sonna de nouveau; la jeune personne reparut, et ses charmes semblèrent s'accroître, en apprenant que je consentois à l'épouser. Il se répandit sur son visage une rougeur qui relevoit encore l'éclat de son teint, de la vivacité dans les yeux, un air de satisfaction qui la rendit mille fois plus belle. Il seroit difficile de peindre ce que je ressentis dans cet instant, en voyant que j'allois posséder tout ce qui peut flatter le desir, et d'être contraint de m'en éloigner, comme de l'objet le plus méprisable. Je ne connois point de termes pour définir cette situation, et je laisse au lecteur à se la représenter.

Le grand inquisiteur prenant ma future et moi par la main, nous mena dans la même chapelle où j'avois entendu la messe; et s'étant revêtu des habits sacerdotaux, il nous maria, les deux prêtres servant de témoins. Il nous fit ensuite une petite exhortation, et nous donnant sa bénédiction, il nous dit que nous pouvions nous retirer en paix.

Comme il falloit que ma femme et moi nous prissions le même chemin pour sortir de cette maison, je la suivois, bien résolu de m'en fuir, dès que la chose seroit en mon pouvoir. Nous étions déjà dans la cour, lorsque m'adressant la parole, elle me dit, avec un son de voix si doux, qu'il pénétra jusqu'au fond de mon cœur, et m'arrêta comme par enchantement :

« Monsieur, il ne m'est pas difficile de » deviner ce qui se passe dans votre âme » et quels sont vos desseins ; mais sou- » venez-vous que les apparences sont » quelquefois trompeuses. Il ne me siéroit » pas, dans les dispositions où vous êtes » envers moi, de vous prier de me suivre ; » mais j'ose vous le conseiller. Accordez- » moi deux heures ; après quoi, vous se- » rez libre de faire ce qu'il vous plaira. » Un galant homme ne refuse à qui que » ce soit, le moyen de se justifier ; il m'en » coûteroit trop, que vous me quittassiez » chargée de votre mépris et de votre » haine. » En finissant, quelques larmes s'échappèrent de ses yeux, et ses pleurs la

rendirent

rendirent infiniment touchante. « Je ne vous
» hais point, lui répondis-je avec un peu
» d'émotion; je ne m'en prends qu'à ceux
» qui vous ont séduite, et qui me font par-
» tager les maux dans lesquels il vous ont
» plongée. S'il dépendoit de moi de vous
» rendre quelques services, je le ferois, à
» condition de ne nous revoir jamais. —
» Il n'est pas encore temps de prononcer
» un arrêt aussi cruel, reprit-elle : ayez
» le courage de m'accorder ce que je
» vous demande. » En disant cela, elle prit une de mes mains, qu'elle serra contre son sein. Ce geste, ses regards, sa voix, un mouvement intérieur qui m'entraînoit malgré moi, me jetèrent dans un trouble tel, que, sans trop savoir ce que je faisois, je lui dis : « Eh bien ! soit; je me livre à
» vous, au risque de tout ce qui peut m'en
» arriver. »

Une joie vive se répandit sur le visage de cette jeune personne; et, se précipitant hors de la porte, elle courut vers un carrosse public, dans lequel elle étoit apparament venue; elle ouvrit elle-même, nous

y montâmes; elle dit quelques mots espagnols au cocher: il partit.

J'étois si hors de moi-même, que mes idées se confondoient. Chaque fois que je jetois les yeux sur le charmant objet que j'avois à mes côtés, je sentois un feu violent se glisser dans mes veines, auquel succédoit un froid mortel, occasionné par le souvenir de tout ce qui s'étoit passé. L'avenir ne me présentoit que des images fâcheuses et des regrets, en songeant à ma lâche complaisance. Je gardois un profond silence. De son côté, elle ne disoit mot; elle laissoit tomber sur moi des regards languissans et passionnés, soupiroit, et montroit toute l'agitation et l'impatience de quelqu'un qui semble attendre un instant qu'il voudroit hâter.

Après un chemin assez court, le carrosse s'arrêta devant la porte d'une maison de grande apparence. Le cocher ayant ouvert la portière, la jeune personne descendit; j'en fis autant. Elle me prit par la main, m'introduisit dans une cour assez vaste, où j'aperçus plusieurs palefreniers

occupés à panser des chevaux. Je fus surpris du respect que le portier et tous ces gens témoignèrent à ma conductrice. Cependant, ils la considéroient avec une sorte d'étonnement, et la suivoient des yeux. Sans leur dire un seul mot, elle me fit monter un large escalier, au haut duquel nous trouvâmes une anti-chambre remplie de domestiques en livrée, qui se levèrent en la voyant. Elle la traversa rapidement, ainsi que plusieurs autres pièces remplies de vieux valets-de-chambre, qui s'empressèrent d'ouvrir les portes. Enfin nous arrivâmes à la porte d'une dernière pièce où toute la vivacité, toute l'assurance de la jeune personne sembla l'abandonner, pour faire place à l'incertitude, à la crainte. Il lui prit même un grand tremblement en saisissant la clef. Je remarquois tout avec autant d'attention que de surprise, et je reconnus le grand effort qu'elle faisoit sur elle-même lorsqu'elle ouvrit cette porte. J'aperçus au coin d'une cheminée un vieil homme qui sembloit décrépit, infirme; de l'autre côté, une femme déjà âgée, mais

qui avoit conservé ce que l'âge respecte dans la beauté ; des traits réguliers, qui perçoient à travers les rides, un maintien noble, imposant, mais adouci par des regards où se peignoit la bonté. En entrant, la jeune personne courut se précipiter aux pieds du vieillard.

« Mon père, lui dit-elle, en embrassant » ses genoux, ayez pitié d'une fille cou» pable envers vous. Dominée par la pas» sion que Monsieur (en me montrant), » a su m'inspirer, j'ai cherché vainement » à la détruire. J'ai combattu ce sentiment » avec tant de force et de constance, que » ce jour est le premier où Monsieur m'ait » vue ; c'est à cet instant qu'il apprend le » pouvoir qu'il a sur moi. Contente de » le voir fréquemment passer sous les fe» nêtres de mon appartement, derrière » les jalousies qui n'ont pu me garantir » du trait dont il m'a blessée, la première » fois qu'il a frappé mes regards, je passois » des journées entières à l'attendre, satis» faite lorsque le hasard y conduisoit ses » pas ; et malheureuse, lorsque j'étois pri-

» vée de le voir. Je ne pus cependant me
» refuser au desir de savoir quel étoit
» mon vainqueur. Je mis dans ma confi-
» dence une de mes femmes, en qui je
» trouvai la facilité qu'on rencontre dans
» les gens de cette espèce. Par mon ordre,
» elle fit des perquisitions, et elle m'ap-
» prit que M. de***, issu d'une ancienne
» famille de Suisse, mais peu riche, étoit
» capitaine dans le régiment de Buch;
» qu'il y jouissoit de l'estime de ses supé-
» rieurs, ainsi que de l'amitié de ses ca-
» marades, et de la bienveillance de tous
» ceux qui le connoissent dans cette ville,
» sur-tout de celle de Dona***, intime
» amie de ma mère, qui, par son âge et
» la considération qu'elle mérite, est bien
» capable de fixer les opinions. Autorisée
» dans le choix que mon cœur avoit fait,
» par la réunion des suffrages, je ne m'en
» crus pas plus fondée à sortir de la rete-
» nue que je m'étois prescrite, par ma
» déférence pour vous et pour ma mère.
» Je vivois dans la privation, j'en con-
» viens; mais enfin dans une sorte de tran-

» quillité d'ame, parce qu'en ne cher-
» chant plus à suivre mon goût, que je
» voyois justifié, je croyois être assurée
» qu'il ne me conduiroit jamais à deve-
» nir coupable. Vaine sécurité de l'inex-
» périence! Les orages les plus impétueux
» ne sont rien en comparaison du trouble
» qui s'est élevé dans mon ame, lorsque ma
» confidente m'apprit, il y a trois jours, que
» j'allois perdre pour toujours M. de***,
» par l'ordre qu'avoit reçu son régiment
» de partir de Séville. Ce que je dois aux
» auteurs de mes jours, la décence, les
» malheurs de l'avenir, rien n'a pu balan-
» cer un seul instant l'idée d'être privée du
» seul objet que mon cœur adore, et tout
» m'a paru légitime, pour n'en être point
» séparée. Le parti que j'ai pris peut seul
» vous donner une idée de la violence de
» la passion que j'éprouve.

» M'abaissant au rang de ces malheu-
» reuses victimes de la séduction, je me
» suis servi de la seule ressource qui leur
» reste dans ce pays-ci. Je n'ai pas craint
» d'écrire au grand inquisiteur, en lui

» confiant l'état où je me supposois; .....
» car il est temps de vous dissuader, Mon-
» sieur, poursuivit-elle en se tournant de
» mon côté; vous allez savoir à quel point
» je vous aime; puisque dona Léonore*** a
» pu se déterminer à paroître vile à tous les
» yeux, aux vôtres même, n'ayant que ce
» seul moyen de s'unir à vous... » Alors, elle détache une ceinture secrètement placée, laquelle laisse échapper un énorme coussin qui rendoit difforme la taille la plus élégante. « Le grand inquisiteur, re-
» prit-elle en s'adressant au vieillard, se-
» lon l'usage, a fait arrêter Monsieur. On
» l'a forcé de choisir entre le supplice et
» ma main. La raison m'a valu la préfé-
» rence. Voilà le gendre que j'ose vous
» donner, le seul maître de mon cœur.
» Je réclame donc, à votre tribunal, les
» lois de la nature et celles de la religion.
» Si vous et ma mère les dédaignez, pour
» n'écouter que le despotisme paternel,
» il ne me restera qu'à subir mon arrêt.
» Choisissez, ou de rendre votre fille par-
» faitement heureuse, en confirmant un

» choix qui ne peut qu'être applaudi; ou
» bien, en le rejetant, de la condamner
» à consumer ses jours dans un cloître,
» loin de tout ce qu'elle aime; détestant,
» non pas ses juges, mais les préjugés
» d'un siècle, où de faux calculs de con-
» venance et de fortune détruisent le
» droit qu'a toute créature humaine de
» faire son bonheur. »

Il est facile de comprendre dans quel étonnement et quel ravissement me jetoit chaque mot qui sortoit de la bouche de Léonore. Avec quel transport j'appris que non-seulement il m'étoit permis, mais même qu'il étoit de mon devoir de ne plus m'occuper que d'une personne aussi charmante, et de mériter tout ce qu'elle avoit fait pour moi! J'étois sur-tout attentif à l'impression que l'aveu de sa conduite faisoit sur ses parens. Je ne remarquois, sur le visage de sa mère, aucune autre altération que celle de la surprise; mais il étoit facile de reconnoître, sur celui du vieillard, l'expression de la plus ardente colère. Il jetoit des regards terribles sur

sa fille, et sembloit attendre avec impatience la fin de son récit.

A peine eut-elle fini, qu'il voulut donner cours à toute sa fureur; mais il lui prit une si violente quinte de toux, qu'il ne put proférer une seule parole. Après plusieurs essais inutiles, tout-à-coup il se retourna brusquement dans son fauteuil, faisant, par un geste violent, signe à sa fille, sans la regarder, de se retirer de sa présence.

Sa mère s'étant levée, « Vous voyez, » lui dit-elle, dans quel état vous mettez » votre père. N'irritez ni son mal, ni sa » juste douleur, en n'obéissant point à » son ordre. Suivez-moi dans mon appar- » tement, et vous aussi, Monsieur, » ajouta-t-elle, en m'adressant la parole. Elle nous conduisit, Léonore et moi, dans sa chambre. Elle défendit qu'on ne laissât entrer qui que fût. Après avoir donné les ordres nécessaires pour que les gens de son mari ne le quittassent point, elle me fit asseoir, et dit à sa fille d'en faire autant; mais Léonore se mit à ses genoux;

prenant ses mains, qu'elle inonda de ses larmes. « Léonore, lui dit sa mère, je
» n'aurois jamais cru que l'éducation que
» je vous ai donnée, depuis que vous êtes
» en état de m'entendre, ne vous préser-
» veroit pas de la faute où vous vous êtes
» abandonnée. Je présumois qu'en ne
» vous rendant point esclave des préju-
» gés; c'étoit le moyen le plus sûr de vous
» empêcher de les braver. Je pensois qu'en
» vous montrant chaque chose d'un point
» de vue juste; c'étoit la manière la plus
» certaine de vous garantir de l'illusion,
» et que, devançant l'expérience, par la
» connoissance du pouvoir des passions,
» et des maux qu'elles entraînent, vous
» sauriez résister à leur pouvoir. Je vois
» que je n'ai fait que détruire en vous la
» timidité qui retient souvent les jeu-
» nes personnes de votre sexe. Il n'est
» donc aucun moyen, s'écria-t-elle, en
» levant les yeux au ciel, de garantir un
» jeune cœur! Eclairez-le, il s'enhardit;
» prévenez les occasions, elles se trouvent
» où l'on n'en peut prévoir; ayez recours

» à la solitude, les passions s'irritent sans
» que l'âge les émousse, et les travers
» n'en deviennent que plus dangereux.
» Puisqu'enfin telle est la loi de la nature,
» il faut s'y soumettre. Mais ce qui m'af-
» flige sensiblement et peut-être plus pro-
» fondément, c'est le manque de confiance
» que vous m'avez montré. Osez dire
» que je n'ai pas vécu constamment avec
» vous, plus comme une amie, que comme
» une mère. — Ah! femme trop respec-
» table, interrompit Léonore (car je ne
» suis plus digne de vous appeler ma mère;)
» n'accablez point une malheureuse, que
» vous voyez pénétrée de l'énormité de sa
» faute. Je me soumets à tout ce qu'il vous
» plaira de m'ordonner, même à renon-
» cer à l'objet de toute ma tendresse. S'il
» existoit un plus grand sacrifice pour
» moi, je vous le ferois, pour réparer
» mon crime envers vous. — Non, mon
» enfant, lui répliqua sa mère, en la
» serrant dans ses bras; quelque tort
» que vous ayez avec moi, je n'abu-
» serai ni de la facilité du repentir, ni de

» mon pouvoir, pour être ton bourreau.
» Tu ne sais pas ce que c'est que d'être
» condamnée dans un cloître, au supplice
» d'une douleur d'autant plus amère,
» qu'elle est privée de toute distraction.
» Je n'imposerai point à ma fille une loi
» si cruelle : cet opprobre rejailliroit sur
» moi. Le hasard t'a mieux servie que
» n'auroit peut-être pu faire ma pré-
» voyance; il te donne un mari rempli
» d'excellentes qualités; je m'en rapporte
» à Dona ***, qui m'en a parlé souvent
» avec l'étonnement de voir un jeune
» homme de cet âge maître de lui-même,
» respecter les principes, développer une
» sagesse soutenue dans toute sa conduite.
» J'aurois même cédé, ma fille, au desir
» qu'elle m'avoit inspiré de le connoître,
» sans la solitude où je m'étois condam-
» née, dans le dessein d'éviter des occa-
» sions que je craignois pour toi. Il est
» sans fortune; c'est un petit inconvé-
» nient à mes yeux, d'autant que l'opu-
» lence qui t'attend, et qui ne peut qu'au-
» gmenter, tant que ton père et moi nous

» vivrons, est plus que suffisante pour
» vous faire tenir un grand état. » Alors
considérant sa fille, quelques instans, sans
rien dire, les yeux pleins de larmes, elle
la prit de nouveau dans ses bras, en s'écriant: « Sois heureuse, ma chère enfant!
» et pour que rien ne trouble ton bonheur, ne t'occupe que de celui du mari
» que tu t'es donné.

» Pensant comme il fait, c'est le meilleur
» moyen de t'assurer qu'il fera le tien.
» Sois en garde contre la facilité de ton
» cœur, et l'impétuosité de ton caractère;
» ne manque jamais à ton mari; car sois
» sûre que la félicité cesse, dès l'instant
» qu'on a des reproches à se faire et que
» le remords est un poison dont on ressent
» l'atteinte, même au sein du plaisir. » Puis
en m'adressant la parole: « Monsieur, me
» dit-elle, vous voyez ce que votre étoile
» vous apporte; des biens considérables,
» avec une femme qui n'a rien à desirer du
» côté de la naissance et de la figure, et
» dont je vous prie de ne pas juger, par ce
» que lui fait faire la passion qu'elle res-

» sent pour vous. Si son caractère est ar-
» dent et décidé, ce défaut est racheté
» par bien des vertus et des qualités qui
» sont en elle. Employez douceur et pa-
» tience; qu'elle acquiere une manière
» d'être qui puisse vous convenir et vous
» plaire. Rendez ma Léonore heureuse, et
» songez que le premier des devoirs d'un
» honnête homme, est de s'occuper avant
» tout, du bonheur de la compagne que le
» ciel lui a soumise. Je vais retrouver mon
» mari, poursuivit-elle ; on ne peut se faire
» une idée de la violence de son premier
» mouvement. Mais dans le fond, sage et
» bon, il aime sa fille, et je ne suis pas en
» peine de le ramener. Restez ici tous les
» deux; vous serez avertis, lorsqu'il sera
» temps que vous paroissiez devant lui. »
A ces mots, elle sortit.

Saisi d'admiration pour la mère de Léonore, j'ignorois ce qui devoit plus me frapper en elle, ou de sa raison sublime, ou de sa bonté. Mais cette idée faisant bientôt place à d'autres sentimens, je tombe aux genoux de Léonore, et

j'essaie de lui faire comprendre l'excès de ma reconnoissance et de l'amour qu'elle m'avoit inspiré dès le premier moment que je l'avois vue ; de l'amour que la nécessité de le réprimer n'avoit fait qu'augmenter. Cette personne charmante recevoit mes transports avec une satisfaction qui, redoublant leur vivacité, me fit éprouver des instans délicieux. Je ne sais combien de temps je demeurai dans le ravissement où j'étois; mais il me parut qu'on venoit nous avertir beaucoup plus tôt que je ne l'aurois voulu. En entrant dans la chambre du père, mes regards se fixèrent sur lui, et je ne remarquai plus que de la sévérité dans son maintien. « Léonore, dit-il à sa » fille, votre mère exige que je vous par- » donne. Indépendamment de ma com- » plaisance pour elle, c'est peut-être le » parti le plus sage dans l'extrémité fâ- » cheuse où vous nous avez réduits. Nous » verrons, par la suite, si le choix que vous » avez fait est aussi bon qu'on veut me le » persuader, et si Monsieur mérite la ré- » putation qu'on lui donne. Je n'exige

» qu'une chose, c'est le secret sur tout ce
» qui s'est passé; la moindre indiscrétion,
» un mot échappé suffiroit pour que je ne
» vous revisse de ma vie, ni vous, ni votre
» mari. Votre mère va courir chez le grand
» inquisiteur; tâchez de substituer aux
» yeux du public une union légale, au-
» thentique, à l'idée d'un mariage déshon-
» norant et clandestin, qu'il faut couvrir
» d'un voile impénétrable. J'aime mieux
» passer pour bizarre dans le choix d'un
» gendre, et m'exposer aux reproches de
» ma famille, que de ne pas sauver la ré-
» putation de ma Léonore. » En effet, tout étant disposé d'après ce dessein, huit jours après j'épousai Léonore, avec toute la pompe qui devoit accompagner une telle alliance. Les nouvelles publiques vous instruiront de ce que je n'ai pas osé me permettre de vous dire, c'est-à-dire, du nom de la famille de ma femme. Scrupuleux observateur de ma parole, je n'ai pas voulu le confier même à la poste; ne consentant à rendre qu'à vous-même l'hommage de confiance que je vous dois, et

et dont je suis bien sûr que vous n'abuserez pas.

Quoiqu'il y ait près de quinze jours que je jouisse de l'issue de l'aventure la plus extraordinaire qui soit peut-être arrivée, elle est si surprenante, que quelquefois je me recherche pour me convaincre que ce n'est pas un songe.

Je suis, etc.

Du Chagrin.

Le chagrin naît de la présence d'un mal dont nous desirons l'absence, ou de l'absence d'un bien dont nous souhaitons la jouissance. Tout conspire donc dans la nature à nous le faire éprouver, et les objets étrangers, et nos propres pensées. Mille voies le conduisent dans nos cœurs inquiets; et toutes les recherches que les hommes ont faites pour le détourner, ont été autant de sources qu'ils lui ont ouvertes. Se rappeler les objets de nos affections et de notre vanité, c'est se rappeler les sujets de nos chagrins et de nos inquiétudes. Elles se multiplient avec nos goûts et les rafinemens de notre orgueil. On ne peut considérer l'agrandissement des Empires, les spectacles du luxe, les progrès même de l'esprit humain, sans observer en même temps les nouvelles agitations et les nouveaux troubles qui

s'élèvent dans le cœur des hommes. Tous les moralistes et les prédicateurs s'écrient: « Rien ne peut rendre l'homme heureux; » les richesses l'inquiètent, les honneurs » le fatiguent, les plaisirs le lassent, les » sciences le confondent; mais s'il est » vrai que l'incertitude accompagne tou» jours les sciences, si la connoissance » de l'immortalité de l'ame produit les » inquiétudes sur l'avenir, si l'on ne peut » trouver la grandeur sans la misère, et » les richesses, où la pauvreté n'est point; » si les vertus n'existent pas où les crimes » sont inconnus, et si la satiété, le cha» grin, suivent constamment les plaisirs, » pourquoi donc s'étonner qu'un philo» sophe moderne ait regretté la condition » de l'homme sauvage? Et doit-on lui » faire un crime d'avoir vu que l'homme » pensant étoit nécessairement l'homme » le plus malheureux? »

Cette vérité si frappante, le père Massillon ne craint point de la mettre dans tout son jour. « Pour être heureux, dit-il, » il faut que l'homme ne pense point;

» qu'il se laisse mener comme les animaux, mûs par l'attrait des objets » présens, et qu'il éteigne sa raison, s'il » veut conserver sa tranquillité. Telle est » sa destinée. » Voilà ce que ces deux philosophes ont aperçu dans le cœur de l'homme, parce que voilà ce qui y est.

Pour rendre raison des étonnantes variétés qui s'y remarquent, si contraires à la sage économie des choses, l'un a vu dans l'homme un malheureux déchu de l'état brillant auquel Dieu l'avoit destiné; l'autre, un audacieux qui, par des efforts continuels, est sorti de l'état tranquille où la nature l'avoit placé: mais tous les deux l'ont vu tel qu'il est aujourd'hui, malheureux, et la proie de mille chagrins divers. Sans doute, ces chagrins sont en partie notre ouvrage; sans doute, nos préjugés, nos passions, l'ambition, l'avarice, les mouvemens de notre vanité, l'erreur de nos jugemens, l'opinion, concourent à les faire naître. Ces causes de nos peines nous sont assez connues; mais où trouver les moyens d'en diminuer le nombre et

la violence? Seroit-ce en revenant à l'un de ces deux états dans lequel ces philosophes nous ont primitivement considérés? Mais, déchus de l'un par la volonté suprême, il n'est plus en notre pouvoir d'en jouir. Eloignés de l'autre, par la succession des temps, quelle révolution pourra nous y ramener jamais? On ne peut la supposer, ni l'attendre; mais la desirer, c'est moins regretter, ce me semble, la triste condition des animaux qui rampent sur la terre, que préférer un état paisible aux orages d'une vie agitée, inquiète et malheureuse. En effet, quel est le but que, dans tous les temps, s'est proposé la philosophie? De vaincre nos passions, d'étouffer les mouvemens de notre orgueil, de surmonter les préjugés, d'effacer de nos esprits les erreurs dont on les a remplis. Or, ces conseils, voilés sous de grands noms, sont-ils autre chose que le système de se borner uniquement aux impulsions premières de la nature, et d'en éloigner avec soin tout ce que les hommes y mêlent, et qui ne vaut rien?

Anéantissez leurs passions, écartez leurs erreurs, détruisez les objets de leur vanité, de leurs amours, quel sera ce nouvel être? Sera-ce un ange, ou un animal? Quel qu'il soit, sera-t-il exempt des peines et des chagrins? ou, pour s'y soustraire, faudra-t-il encore l'envoyer à l'école de Zénon? Mais le sage du stoïcien est-il plus facile à concevoir, que le sauvage qui vit et dort dans les bois; et l'orgueil qui nous élève au dessus de l'humanité, semble-t-il moins révoltant que l'humilité qui nous place au dessous? Ces deux systèmes opposés ont cependant une cause commune; ils se proposent une même fin. La vue de nos misères, le sentiment de nos chagrins et de nos malheurs, les ont également produits, et le soulagement de nos maux est également l'objet qu'ils se proposent. L'un, abrogeant en un instant toutes les lois des sociétés, et ces conventions malheureuses des hommes, a détruit jusqu'au germe de leurs maux; l'autre, donnant à l'homme un courage surnaturel, armant sa raison d'une force qu'elle

n'a point, a voulu qu'il maîtrisât ses passions, qu'il surmontât la douleur, et fût tranquille, au milieu des tourmens même.

Voilà donc les deux extrémités où l'homme se flatte de trouver le repos qui le fuit! Que leur excès prouve bien la misère de sa condition naturelle! L'état qui s'en éloigne le plus, est par cette raison celui qui lui paraît préférable. Mais comme il ne sauroit arriver à cet état parfait d'insensibilité, doit-il s'efforcer d'en approcher? Et lequel des deux préférera-t-il? Abrutira-t-il sa raison, ou l'armera-t-il contre ses sens? La tiendra-t-il dans un état continuel de guerre? ou, semblable aux courtisans d'Alcinoüs, consumera-t-il les fruits de la terre? Mais de quoi lui serviroient encore les efforts qu'il pourroit faire? S'il n'est pas en lui d'arriver jusqu'à ce dernier degré d'insensibilité où l'on est au dessus des événemens, qui l'y placera? Les maximes des stoïciens? peu d'hommes sont capables de les pratiquer. Ce sont, dit Pascal, des mouvemens fiévreux que la santé ne peut imiter.

Anecdote Bretonne (1).

M. de Kerdick, gentilhomme breton, avoit perdu sa femme depuis quelques années, et vivoit dans son chateau près de Vannes, avec deux fils qu'il aimoit beaucoup. L'aîné, capitaine dans le régiment des Cravattes, périt en 1747, à la bataille de Lawfeldt. Le cadet, âgé de 21 ans, servoit dans la Marine. Il avoit donné des preuves de talent et de bravoure.

M. de Kerdick étoit voisin d'une de ses parentes qu'il aimoit, et qui n'avoit qu'une fille fort jolie et fort aimable. Les enfans de ces deux maisons, accoutumés à vivre ensemble dès le berceau, avoient, les uns pour les autres, des sentimens de fraternité. Leurs parens étoient enchantés

(1) Ce fait est réel, et me fut raconté par un parent de M. de Kerdick, avec les mêmes circonstances que celles que je rapporte, et dans le même style, à peu près.

de cette union. Il est même vraisemblable que M. de Kerdick avoit pour Madame de Chambière, veuve aussi depuis trois ans, des sentimens plus forts que ceux de la parenté.

Madame de Chambière ne lui cacha point, après la mort de son mari, qu'elle vouloit donner en mariage sa fille unique à son fils aîné; et qu'elle ajouteroit de son vivant, une grande partie de son bien à celui dont Mademoiselle de Chambière jouissoit depuis la mort de son père: qu'au surplus ce mariage s'annonçoit pour être des plus heureux; qu'elle voyoit avec une satisfaction parfaite qu'il releveroit la maison de Kerdick, tombée dans une misère extrême, depuis le temps de la Régence. (1719.)

Madame de Chambière se promenoit un soir, au clair de la lune, avec sa fille, dans une allée charmante. Elle dit à sa fille : « Vous ne sauriez croire, ma chère » enfant, combien vous m'occupez, et » combien je suis effrayée du moment où, » pour vous marier, il faudra que je me

» sépare de vous. — Ah! ma chère ma-
» man, quel mot venez-vous de pronon-
» cer! Jamais, je ne consentirois à la plus
» grande fortune du monde, s'il falloit me
» séparer de vous. Je n'ai d'existence que
» par le charme de la vie que je mène.
» Tous les jours, je remercie Dieu de la
» douceur de mon état : je vole dans vos
» bras ; mes tendresses sont payées de vos
» bontés. S'il faut me marier, de grâce,
» que le premier article soit la promesse
» de vivre et de mourir avec vous. Je crois
» bien que c'est un grand bonheur d'é-
» pouser un homme doux, tendre et ver-
» tueux ; mais ma bonne m'a dit si sou-
» vent, que rarement on étoit uni selon
» ses desirs, et que si l'on étoit riche,
» on étoit recherché pour sa fortune ; que
» que si l'on étoit pauvre, la fortune d'un
» homme enrichi, souvent par des voies
» honteuses, décidoit un mariage où le
» sentiment n'entroit pour rien! Ma chère
» maman, ne parlez plus de mariage, et
» rentrons. » Tout en marchant, Madame
de Chambière dit à sa fille : « Je trouve

» que Fanny (c'étoit le nom de la bonne) » pouvoit se dispenser de vous faire tant » de dissertations sur le mariage; mais » comment empêcher ce monde-là de ja- » ser, et de se mêler de ce qui ne le re- » garde pas? Mon cher cœur, seriez- » vous bien fâchée d'épouser votre cou- » sin Kerdick? Vous ne me répondez » rien? — Mais, maman. — Mais, » quoi? Répondez: Seriez-vous fâchée » d'épouser votre cousin Kerdick? — » Ah! maman, mon cousin est encore » bien jeune. — C'est de l'aîné que je » parle. — Ah! l'aîné! je sais bien..... » qu'il est sage.... poli..... réservé; mais.... » — Achevez. — L'autre, tenez, ma- » man, est trop joli pour que sa femme » n'en fût pas jalouse; et je vous avoue » que je ne voudrois pas qu'il me menât » à Paris, ni même à Rennes. — Vous » êtes une folle, ma chère petite. Encore » une fois, ne craignez rien; c'est de » l'aîné qu'il est question. — Maman, je » vais vous souhaiter le bon soir. »

Après s'être embrassées, la mère et la

fille se séparèrent ; et toutes les deux, avant que de s'endormir, pensèrent beaucoup à l'entretien de la promenade. Mademoiselle de Chambière fit des rêves affreux. Elle se croyoit mariée avec l'aîné de ses cousins, au point qu'à sept heures du matin, elle crioit de toutes ses forces: « Ma bonne, arrachez-moi cet anneau! » La bonne vint effectivement aux cris de Mademoiselle de Chambière; et, l'écoutant avec effroi, lui dit: « En vérité, Ma-» demoiselle, je crois que vous êtes en » délire. Rendormez-vous, et je vais en » faire autant. Songez plutôt au Cheva-» lier. »

Le lendemain, M. de Kerdick vint dîner au château de Chambière. Après dîner, étant seuls, Madame de Chambière dit: « A propos, je n'ai pu me dispenser de « pressentir ma fille sur son mariage avec » votre fils : ses réponses ont été par-» faites; et tout simplement, si vous vou-» lez, mon cousin, nous allons traiter » cette affaire sérieusement. — Puis-je » répondre à tant de bontés, ma cousine ?

» Hélas! qu'il me seroit doux de vous
» devoir la fortune de mon fils ! — Fai-
» sons venir ma fille. » Madame de Cham-
brière sonne, et Mademoiselle sa fille arrive.
« Vous souvenez-vous de notre
» conversation d'hier au soir, ma chère
» enfant? Je vais faire mentir votre bonne;
» et je traite de votre mariage avec le fils
» aîné de mon cousin. — Mademoi-
» selle, que je serois heureux si mon fils
» pouvoit être digne de vous! Il est sans
» biens, mais il a des sentimens nobles,
» et j'ose dire, des vertus. Son caractère,
» que je connois depuis son enfance,
» m'assure qu'il est capable de sentir le
» bonheur dont il seroit comblé. Quant à
» moi, je n'aurois pas de vœux à faire,
» si je voyois l'accomplissement de cette
» union.
» — Elle me flatte, Monsieur, à tous
» égards, répondit Mademoiselle de Cham-
» bière: les volontés de maman sont pour
» moi des lois, que mon cœur ne sau-
» roit démentir. » La conversation finit,
et la journée se passa, sans parler davan-

tage de leurs projets. Le lendemain matin, M. de Kerdick fut fort étonné de voir entrer dans sa chambre Mademoiselle de Chambière. « Pardonnez-moi, lui
» dit-elle, Monsieur, une démarche aussi
» légère ; mais après avoir fait beaucoup
» de réflexions cette nuit, sur mon ma-
» riage avec Monsieur votre fils, je veux
» vous faire le confident de mon cœur.
» Je ne l'épouserai, je vous l'avoue,
» qu'avec une répugnance extrême. Sa
» figure et son caractère ne sont pas la
» cause de cette façon de penser. Mais,
» Monsieur, vous le dirai-je ? c'est mon
» cousin, son frère, que je voudrois pour
» époux; je l'aime de tout mon cœur.
» Vivant ensemble depuis notre jeunesse,
» il ne s'est jamais douté de mes senti-
» mens pour lui. Moi-même, j'aurois été
» désolée, si l'un des deux frères eût pu
» soupçonner la plus petite préférence
» dans mon amitié pour eux. Vous sa-
» vez mon secret, Monsieur; je suis sûre
» que vous ne le confierez pas à ma mère.
» Je la connois; elle m'aime beaucoup:

» mais ses volontés sont des lois qu'elle
» ne permet pas que l'on discute. Mon
» père qui l'adoroit, avoit nourri, par
» sa déférence, cette humeur absolue.
» Je crois même qu'en mourant, il lui
» demanda de ne rien oublier pour faire
» en sorte que j'épousasse votre fils aîné.
» Vous voyez, Monsieur, jusqu'où m'en-
» traîne ma confiance et ma vérité. —
» Je n'en abuserai pas, répondit M. de
» Kerdick. Non, Mademoiselle; et me
» voilà dans l'obligation de vous servir,
» comme le feroit l'ami le plus solide.
» Dites-moi si vous voulez que je parle,
» aujourd'hui même, à Madame votre
» mère. Je m'assurerai du degré d'obsti-
» nation qu'elle met à suivre l'idée de
» ce mariage; au risque de me brouiller
» avec elle, je lui dirai que j'ai reçu des
» nouvelles du régiment de mon fils, et
» que j'ai lieu de craindre qu'il n'épouse
» une jeune fille de Malines, dont il est
» fort amoureux; et dont le père, riche
» négociant, lui donne, en se mariant,
» 600 mille livres. Selon ce qu'elle me

» répondra, je parlerai de mon autre fils.
» —Je suis tranquille, Monsieur; et votre
» probité fera plus qu'aucun de mes con-
» seils, sur-tout dans une affaire qui me
» trouble l'imagination. »

Le pauvre M. de Kerdick se livra, quand il fut seul, à sa douleur. Il résolut cependant de ne point partir, sans avoir eu un entretien avec Madame de Chambière.

Effectivement, après souper, il la prit en particulier, et lui dit qu'il ne pouvoit pas plus long-temps lui cacher les nouvelles qu'il avoit reçues du régiment des Cravattes. Madame de Chambière, sans le laisser finir : « Cela suffit, Monsieur;
» je vois votre défaite, et votre petite
» histoire ne m'en impose point du tout.
» Ma fille n'épousera point votre fils. Je
» déclare même que jamais elle ne se ma-
» riera, de mon vivant. Puisque mes vœux
» pour son bonheur ne peuvent s'accom-
» plir, je me défendrai, pour le reste
» de ma vie, de m'occuper d'un établisse-
» ment pour elle. Au reste, je n'ai pas

» eu beaucoup de peine à découvrir qu'elle
» aime son cousin; et j'avoue même que
» j'ai bien à me reprocher l'habitude
» qu'ils avoient de se voir et de se re-
» garder comme frère et sœur; mais,
» enfin, nous changerons de façon de
» vivre, s'il vous plaît, Monsieur; et dès
» demain, ma fille sera mise au couvent
» à Rennes. Je ne me brouillerai point
» avec un parent, avec un ami de vingt-
» cinq ans: le public respecte les atta-
» chemens soutenus; et tout ce qui peut
» les rompre, fait tort également à tous
» les deux. Ainsi, revenez, je vous prie,
» revenez comme à l'ordinaire. Il faut
» même craindre, dans le monde, les
» réflexions des valets, et les décisions
» de la bonne compagnie, qui ne juge
» pas mieux qu'eux. Bonsoir, Monsieur;
» j'espère que vous ne partirez point d'ici
» demain, sans que nous nous soyons
» revus. »

M. de Kerdick se retira dans sa chambre, sans oser dire un seul mot à Madame de Chambière. Il résolut d'écrire

un billet à Mademoiselle de Chambière.
« Ma chère petite cousine, je viens d'a-
» voir la conversation fatale avec Ma-
» dame votre mère. Vous la connoissez
» mieux que moi : mes démarches n'ont
» pas été réfléchies ; je me les reproche,
» et je suis au désespoir. Je desirerois
» presque la mort de mes enfans, et sûre-
» ment la mienne, si nous sommes au
» monde pour y faire votre malheur. Votre
» mère m'a déclaré que, de son vivant, elle
» ne vous marieroit point, puisque vous ne
» pouvez pas épouser mon fils aîné ; elle
» me croit d'ailleurs un homme faux et
» parjure. Vous le dirai-je, ma chère pe-
» tite? Elle veut vous mettre, dès demain,
» dans un couvent. Sacrifiez-moi, de
» grâce, et accusez-moi de mensonge,
» pour vous tirer d'affaire. Ayez l'air de
» ne rien savoir, ou bien mandez-moi que
» vous êtes décidée à soutenir devant moi
» la scène comme je le desire, c'est-à-dire,
» à lui déclarer la confidence que vous
» m'avez faite. Bonjour, chère petite. »
Mademoiselle de Chambière lui répon-

dit : « Déguiser n'est pas mon caractère,
» Monsieur ; tromper l'est encore moins.
» J'irai au couvent, et n'y serai pas malheureuse ; et mon cœur ne sera que
» pour votre fils le Chevalier. Adieu,
» Monsieur. »

On sonna le diner ; et M. de Kerdick, ainsi que Mademoiselle de Chambière, vinrent se mettre à table. Elle combla de tendresses sa maman. Madame de Chambière étoit rêveuse ; sa fille employa tout son esprit pour l'égayer, mais elle ne pouvoit réussir. Lorsque M. de Kerdick fut parti, elle lui dit : « Ma fille, j'aurois un
» voyage à faire en Normandie pour vos
» affaires ; j'ai le chagrin d'être obligée
» de me séparer de vous, et de vous mettre
» au couvent, à Rennes, pendant quelque temps. — Ah ! ma chère maman, puisque vous ne me menez pas
» avec vous, il faut que vos raisons soient
» bien fortes. Je respecte vos volontés :
» je vous adore ; je m'occuperai sans cesse
» de vous ; je vous écrirai tous les jours ;
» j'arroserai mes lettres de mes larmes ;

» et si mes regrets vous touchent, peut-
» être un jour me ferez-vous revenir. »

La litière arriva : la mère et la fille fondirent en pleurs, et se séparèrent. La bonne conduisoit Mademoiselle de Chambière ; et dès la seconde journée, cette bonne, à force de questions, fut bientôt au fait de cette histoire. Ses conseils étoient pour que la jeune personne épousât M. de Kerdick l'aîné ; mais elle n'obtenoit rien, et même il fallut qu'elle promît à sa maîtresse de remettre le billet suivant à M. le Chevalier de Kerdick : « On me met au
» couvent, mon cher cousin, à cause de
» vous. Je voulois vous épouser, et ne
» voulois point épouser votre frère. Je
» vous aime, je peux le dire maintenant;
» je vous aimerai jusqu'à la mort, et n'au-
» rai jamais d'autre époux. Voyez ce que
» votre cœur vous dictera ; il m'a paru
» tendre, et s'il a pénétré le secret du
» mien, un moment de bonheur à la fin
» de ses jours, vaut mieux qu'une vie
» longue et malheureuse. Brûlez ce billet,
» votre cousine l'ordonne. »

Le Chevalier le reçut, et manqua de devenir fou. Son amour fit autant de chemin dans un seul instant, qu'il en auroit pu faire pendant dix ans. Il baigna de ses larmes ce billet, et par soumission, le brûla. Mais il en porta toujours la cendre sur son cœur. Il tomba dans une langueur si grande, dès ce moment, que bientôt il fut méconnoissable. Son père reçut, un mois après, la nouvelle de la mort de son fils aîné. Il alla le troisième jour en faire part à Madame de Chambière, qui d'abord osa presque en douter. Ensuite, elle fut obligée de la croire vraie; mais jamais elle ne parla du mariage du cadet.

M. de Kerdick retourna dans son château, où il se livra à toute sa douleur. Le Chevalier plaignit son frère, mais il ne pensa plus qu'à sa cousine, et aux moyens de la retrouver. Il s'instruisit du couvent qu'elle habitoit. Un jour, il partit dans la nuit, et courut se jeter dans un couvent de Récollets. Sa tournure, sa phisionomie, persuadèrent aisément à tout le couvent que ce jeune homme avoit une

vocation décidée. Il déguisa son nom ; et comme il avoit fait un séjour en Amérique, il n'eut pas de peine à faire croire qu'il étoit de ce pays ; et que, sans père ni mère, il avoit résolu de se faire religieux : il n'en faut pas tant pour persuader des moines. On lui donna le froc de novice. Sa ferveur et sa piété répandoient l'édification dans cette maison ; effectivement, il invoquoit le Ciel de tout son cœur ; mais on devine assez l'objet de ses prières. Notre jeune novice savoit fort bien que les pères Récollets alloient desservir le couvent des Ursulines, où la pauvre petite cousine étoit renfermée. Pendant un assez long-temps, il ne put, ni n'osa demander d'accompagner le confesseur du couvent. Enfin, il apprit qu'il y avoit deux prises d'habits : il ne savoit le nom que de Mademoiselle de Coëlosket. Il n'hésita pas à demander la faveur d'en être le témoin ; il espéroit voir, au travers de la grille, l'objet de son amour. On lui permit de suivre le révérend père. Il pénétra plein d'effroi dans ce lieu saint, cherchant

de tous ses yeux ce qui l'occupoit le plus, et donnant peu d'attention à la terrible cérémonie. Dans le moment où l'on tenoit le drap mortuaire sur la tête de la victime, et comme elle alloit jurer à toute la communauté de vivre et de mourir en bonne religieuse, on leva le voile. Apercevant son cousin : « Ciel! s'écria-t-elle ; » je me meurs! Ayez pitié de moi! Mes » vœux sont rompus. J'adore le Ciel et » mon amant qui s'offre à mes regards. » Le pauvre novice s'évanouit aussi. Toute l'assemblée fut consternée de cet événement, et se dispersa. Le conseil fut tenu chez l'abbesse; et là, les pontifes résolurent de marier en face de l'Église, des amans si tendres, si bien faits pour l'amour, et si peu pour le cloître.

Première Scène d'une Comédie (1).

Le théâtre représente un bois. Le Comte se promène, regarde avec inquiétude, s'arrête, et marche tour à tour.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, *seul.*

Faut-il que les partis dictés par la raison soient toujours suivis par l'ennui? Je suis venu dans ce château pour arranger mes affaires, et j'y péris de tristesse....... Les gens accoutumés à vivre seuls sont bien heureux! (*Il se promène, et rêve.*)

Les occasions dangereuses sont dans le caractère des hommes, et non dans les objets qu'ils rencontrent....... Les têtes vives trouvent des pièges par-tout;

(1) J'écrivis cette scène, pour imiter la manière de *Marivaux*, que M. C*** prétendoit ne pouvoir être imitée. Il y fut trompé le premier. (*Note de l'Auteur.*)

les têtes froides n'en trouvent nulle part.
(*Il regarde d'un air inquiet.*)

Cette jeune Colette m'étonne..... J'y pense beaucoup...... Il faut que je la cherche.

SCÈNE II.

LE COMTE, COLETTE.

LE COMTE.

Ah! vous voilà, Colette!

COLETTE.

Oui, Monsieur.

LE COMTE.

Eh! que faites-vous dans ce séjour écarté?

COLETTE.

Je me promène.

LE COMTE.

Mais, Colette, n'avez-vous pas peur, d'aller ainsi toute seule dans les bois?

COLETTE.

Eh! de quoi, Monsieur, aurois-je peur? On ne peut me voler, car je n'ai rien.

LE COMTE.

Colette, vous possédez des avantages plus précieux que la richesse; vous avez des charmes, et c'est un bien plus desirable.

COLETTE.

Est-ce qu'on peut m'ôter cela, Monsieur? Les filles de notre village qui en sortent laides y rentrent laides, et celles qui en sortent jolies y rentrent jolies. La beauté n'est, à ce qu'on dit, enlevée que par le temps.

LE COMTE, *en souriant.*

C'est donc à dire qu'étant seule avec moi, vous pensez n'avoir rien à craindre?

COLETTE.

Rien du tout.

LE COMTE.

Vous avez raison. (*Il reste quelque temps sans parler.*) Colette!

COLETTE.

Monsieur.

LE COMTE.

Jolie comme vous l'êtes, objet des vœux de tous les jeunes gens de ce canton, vous menez sans doute une vie bien heureuse, et vous n'avez rien à desirer ?

COLETTE.

Pardonnez-moi, Monsieur.

LE COMTE, *avec une satisfaction précipitée et mêlée d'inquiétude.*

Vous desirez quelque chose?

COLETTE.

Oui.

LE COMTE.

Et qu'est-ce que vous desirez ?

COLETTE *hésite.*

Rien.

LE COMTE.

Vous desirez quelque chose et vous ne desirez rien ! Cela n'est pas raisonnable : une fille comme Colette ne devroit pas dire de pareilles choses.

COLETTE.

C'est pourtant une chose très-véritable.

LE COMTE.

Comment ?

COLETTE.

Tout ce que je fais m'ennuie. Je ne m'amuse point de ce qui divertit les autres; et lorsque je suis seule, je me laisse aller à des idées qui n'ont ni vérité, ni vraisemblance. Je passe des unes aux autres, et je pense à peu près pendant le jour, comme je rêve pendant la nuit. Vous voyez bien que j'avois raison de dire que j'avois des desirs et que je n'en avois point; car mes desirs n'ont pas d'objets.

LE COMTE.

Mais, Colette, votre état vous semble-t-il au dessous de vous? Trouvez-vous, par exemple, que la nature n'a pas été juste, en nous plaçant dans des rangs différens ?

COLETTE.

Non, Monsieur; car à vous voir promener seul, ainsi que moi, j'imagine que vous rêvez aussi tout éveillé; et j'aime autant mes rêves que les vôtres.

LE COMTE.

Vous n'avez pas tort. Peut-être, cependant j'ai un avantage sur vous; et cet avantage m'est précieux; je puis être utile à vòtre bonheur. Tàchez de fixer vos desirs; confiez-les moi : je ferai tout pour les satisfaire. Adieu, Colette. Je vous laisse y rêver.

Aventure et Conversation de M. le Baron de Besenval avec une Dame de Wesel.

J'étois à Wesel. En rentrant un soir chez moi, je me sentis tirer par la manche. Au peu de clarté qui restoit, j'aperçus une vieille femme qui me dit, en mauvais français, qu'une belle dame me prioit d'aller la voir. Persuadé que c'étoit une de ces bonnes, ou plutôt de ces mauvaises fortunes qu'on rencontre dans tous les pays, je poursuivois mon chemin, sans faire grand état de l'invitation de la vieille; mais elle y mit de l'acharnement, et me tira presque avec violence. Entraîné par un mouvement de curiosité, je consentis à la suivre. Elle s'arrêta bientôt à la porte d'une maison dont l'apparence m'étonna. Je comptois sur quelque réduit obscur, palais digne de renfermer ma conquête. Ma surprise fut grande, lorsque la vieille ayant tiré le cordon d'une sonnette, il pa-

rut un laquais bien vêtu, qui, marchant devant moi, m'ouvrit la porte d'une pièce assez ornée, fort éclairée, au fond de laquelle j'aperçus une très-jolie femme qui sortoit à peine de la première jeunesse. Elle étoit dans un déshabillé galant, et placée sur un sopha. Elle ne se leva point quand j'entrai, et se contenta de me faire une inclination de tête, qu'elle accompagna d'un sourire grâcieux.

LA DAME.

Monsieur, vous serez peut-être étonné de la façon dont se fait notre connoissance. Ce n'est pas l'usage des Dames françaises; on m'a dit qu'elles sont fort retenues dans le début. Pour moi, je suis née trop franche pour me contraindre sur rien. J'écarte ce qui peut me déplaire avec autant de franchise, que je vais au devant de ce qui me paroît attrayant. Je vous ai vu passer plusieurs fois devant mes fenêtres; votre figure m'a plû. J'ai desiré vous connoître. Voilà la raison pour laquelle vous vous trouvez chez moi.

M o i.

Le suffrage que vous voulez bien accorder à mon extérieur suffiroit pour me donner de l'amour-propre; mais je ne pourrai m'en permettre, qu'autant que je serai assez heureux pour l'obtenir, à d'autres égards.

l a D a m e.

Au compliment entortillé que vous me faites, je vois que vous êtes embarrassé. Pour vous mettre à votre aise, je vous dirai que je ne puis les souffrir. Une vérité dure m'est plus agréable, qu'une honnêteté fausse. Mais pourquoi vous tenir debout? Asseyez-vous auprès de moi.

M o i.

Puisque vous me le permettez....... Une vérité dure! je ne crois pas que vous ayez jamais été dans le cas d'en entendre qui s'adressassent à vous. Vos grâces suffiroient pour couvrir les défauts de votre caractère, si vous en aviez quelques-uns, ce que j'aurois peine à me persuader. Au contraire, je suis de très-bonne foi; je serois

serois plutôt convaincu que les qualités de votre ame s'accordent en tout avec votre figure.

LA DAME.

Je reconnois bien là les hommes ! A cause que je suis jolie, je suis parfaite ! Eh, mon Dieu! Messieurs! moins de prévention pour nous, dans le premier moment, et plus de justice, dans la suite ! Ne serez-vous jamais plus conséquens dans votre conduite ? Vous arrivez toujours en esclaves, et vous vous en allez en tyrans. Que les femmes sont sottes, de vous donner des droits ! Si nous savions nous en tenir à vous plaire, et que vous ne nous plussiez jamais trop, les choses seroient bien différentes.

MOI.

Il y a plus de coquetterie que de sentiment dans ce propos-là. Je vois que vous faites plus de cas du triomphe, que de l'attachement.

LA DAME.

Je ne le crois pas. Outre qu'il y a fort

peu de gens à qui je desire de plaire, j'ai trouvé mon cœur capable de tendresse, et même d'une tendresse assez vive.

MOI.

Vous avez donc eu des amans?

LA DAME.

Trois.

MOI.

Que vous avez quittés?

LA DAME.

Non. Le premier est mort; ainsi je n'ai rien eu à lui reprocher. Le second m'a abandonnée, pour une femme qui ne me valoit pas, et je me trouvai bien vengée. J'ai encore le troisième; mais il est absent dans ce moment-ci; je l'attends. Il se conduit à merveille, et m'aime beaucoup. Si je n'avois pas envie de causer avec vous, je vous montrerois ses lettres; vous en pourriez juger.

MOI.

Assurément, il faut que cet amant ait des affaires bien essentielles, pour s'éloigner de vous. Quand on est possesseur....

LA DAME.

Qu'appelez-vous possesseur? Entendons-nous, s'il vous plaît; de mon cœur, oui; car je l'aime à la folie : mais voilà tout.

MOI.

Comment, vous l'aimez! et voilà tout? Vous ne faisiez donc que de le lui avouer, quand il a été obligé de partir?

LA DAME.

Il y a près de deux ans qu'il le sait et qu'il me presse, en vain, de lui accorder ce qu'il prétend manquer à son bonheur. Si j'étois capable de me laisser aller, ce seroit pour lui. Mais j'entends trop bien mes intérêts. Il m'importe trop de le conserver, pour le mettre dans le cas de n'avoir plus rien à desirer, et par conséquent, de tomber dans la langueur. Et puis, si je m'étois une fois rendue, je ne pourrois plus me dire que c'est pour moi qu'il m'aime. Cette idée, non seulement empoisonneroit le charme que je trouve dans sa société; mais même

je sens qu'elle me le feroit prendre en aversion.

Moi.

Cette façon de penser est passablement personnelle, puisque vous voulez de la franchise. Je ne suis pas étonné de la rencontrer dans une femme; mais, je vous en demande pardon, je vous soupçonne un autre défaut.

la Dame.

J'entends bien ce que vous voulez dire, et je ne m'en défends pas. Les femmes m'ont souvent fait, sur cela, des contes auxquels je ne crois point, et je n'ai jamais regretté ce mérite-là; car vous prétendez, Messieurs, que c'en est un fort grand. Je ne sais pas pourquoi vous en faites tant de cas. Il est plus dans la tête que dans le cœur.

Moi.

Je le sais bien, moi, Madame, et j'aimerois mieux vous le prouver, que de vous en convaincre. Mais il me semble que c'est une matière qu'il ne faut pas

traiter avec vous. Revenons-en donc à votre pauvre amant, qui me fait une pitié affreuse.

LA DAME.

En effet ! n'est-il pas fort à plaindre? Il est sûr de la tendresse d'une femme qu'il aime, de tout son intérêt, de toute son occupation. Je ne songe qu'à lui plaire, et je ne lui laisse jamais le moment de desirer, hors sur le seul point qui pourroit détruire son bonheur.

MOI.

Oui, c'est-à-dire, qu'à force de l'aimer, vous en faites un martyr continuel, et martyr..... je sais bien de quoi. ...

LA DAME.

De quoi?

MOI.

De votre amour-propre, puisqu'il faut vous le dire. Vous voulez jouir des mêmes droits que les femmes ont de plaire, et vous prétendez vous mettre au dessus d'elles, en ne partageant point ce qu'elles appellent des *foiblesses*. Mais je vous

avertis que vous en êtes la dupe. La calomnie attaque aussi bien vos réputations que la médisance, et vous conviendrez que vous lui fournissez matière ; car les apparences sont contre vous.

LA DAME.

J'en conviens, et n'en suis point effrayée. Il y a long-temps que je connois la jalousie des femmes, et la légèreté des propos des hommes, sur notre compte. Aussi, mériterois-je qu'on m'attribuât la duperie dont vous me taxez, si la crainte de l'une ou de l'autre influoit en rien sur ma conduite. Il faudroit être folle, pour vouloir se mettre à l'abri de la méchanceté. Non, ce n'est point mon motif, non plus que l'amour, en prenant un amant. C'est pour le rendre heureux ; mais en même temps, je ne veux pas me donner un maître. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit, que vous arriviez en esclaves, et que vous vous en alliez en tyrans. Je ne suis pas assez barbare, pour me plaire aux adorations d'un esclave ; mais je crains le

tyran. Vous allez encore appeler cela de la *personnalité.* A la bonne heure; soyez pourtant certain que je ne changerai pas d'opinion.

Moi.

Si j'étois assez heureux pour être à la place de votre amant, j'y ferois au moins mes efforts, et je me doute que quelques-uns ne l'aient tenté.

la Dame.

Eh! mais assurément; ce sont des langueurs, des désespoirs, des rages qui ne finissent point; il a tout essayé, jusqu'à des entreprises.

Moi.

Et rien n'a réussi ?

la Dame.

Non, rien. Quand il est dans ses langueurs ou ses bouderies, je joue du clavecin, j'appaise son désespoir par quelques caresses. Comme sa rage me fait peur, je le chasse de chez moi; et quand il a poussé l'audace jusqu'à se permettre

des entreprises, je lui interdis l'entrée de ma maison, plus ou moins long-temps, selon que je le trouve plus ou moins coupable.

MOI.

A ce que je puis juger, votre amant est une manière de mouton d'une espèce assez rare.

LA DAME.

Que voulez-vous qu'il fasse?

MOI.

Ma foi, qu'il vous plante là tout net.

LA DAME.

Il m'aime; je n'ai pas ce malheur à craindre, et c'en seroit un véritable pour moi. Je le regarde comme le plus grand qui pût m'arriver. Cependant, j'aimerois mieux le perdre, que de le conserver par un sacrifice..... que je ne ferai pas. Il a tâché de m'abandonner, et je puis dire que, pendant tout ce temps, j'étois véritablement malheureuse. Il n'y a rien que je n'aie mis en usage pour le faire reve-

nir, sans toute fois lui donner aucune espérance sur le seul point que je me sois réservé.

MOI.

Savez-vous que je vous regarde avec une sorte d'indignation, et comme quelqu'un de fort dangereux? Ne devriez-vous pas rougir de faire le tourment d'un homme qui, je le vois bien, est assez à plaindre pour vous adorer? C'est abuser à la fois, et des avantages que la nature vous a donnés, et de la bonne foi publique. Car, comment s'attendre à rencontrer un caractère comme le vôtre?.... Mais je m'aperçois que je suis l'avocat de votre amant, et je vous assure que je n'étois point venu pour cela.

LA DAME.

Oui; je crois bien que ce n'est pas la première idée qui vous ait frappé, quand vous avez rencontré ma vieille. Je suis fâchée que vous vous soyiez aperçu sitôt du rôle que vous jouez. Il me divertissoit tout à fait, et vous me paroissez plus ri-

dicule et plus amusant comme cela, que si je vous avois trouvé plus fat que vous ne me semblez l'être.

MOI.

Ah! j'entends; ce n'est pas pour moi, mais pour mes travers que vous m'avez fait venir ici...... Mais qu'est-ce que c'est que ce fracas que j'entends là haut?

LA DAME.

C'est apparemment mon mari qui se couche.

MOI.

Votre mari? quoi! vous en avez un?

LA DAME.

Et pourquoi pas?

MOI.

Ah! mon Dieu! je ne trouve là rien que de fort ordinaire; mais ce mari, puisqu'il existe, que pense-t-il des amans? Est-il bien convaincu que tout se borne au sentiment? D'ailleurs, l'idée de faire appeler les passans pour se divertir à leurs dé-

pens, lui paroît-elle aussi plaisante qu'à vous?

LA DAME.

Qu'il approuve ou qu'il désapprouve, c'est la chose du monde qui m'est le plus égale. Il m'a épousée pour mon bien; il en jouit : que lui faut-il de plus? Je ne l'aime point. Il a voulu, dans les commencemens de nôtre mariage, être jaloux, fatigant, exigeant, brutal, comme tous les autres. Je l'ai tant tourmenté, qu'à la fin il se l'est tenu pour dit. Il fait ce qui lui convient, et moi ce qui me plaît. Je ne vais pas le trouver dans son appartement; je ne prétends point qu'il vienne m'importuner dans le mien. Ne trouvez-vous pas que j'ai raison?

MOI.

Sans contredit; d'ailleurs, vous ne me trouverez pas chevalier des maris, comme je le suis des amans.

LA DAME.

Parce qu'apparemment vous n'êtes pas marié? De plus, Messieurs, vous affectez

tous, sur ce point, dans le monde, un ton de légèreté dont vous êtes bien éloignés, dans le fond; et vis à vis de vos malheureuses femmes, vous êtes tous capricieux, injustes, despotiques, bourrus. Ah! la sotte chose qu'un mari!...... Comment donc! voilà trois heures qui sonnent! Allez-vous-en bien vîte. C'est demain dimanche, et il faut que j'aille au prêche, de bonne heure.

MOI.

Au prêche! et qu'est-ce que vous faites-là? J'imagine que ce n'est pas le respect humain qui vous y conduit; il me semble que vous ne consultez guère l'opinion des autres pour vous décider. Est-ce que vous êtes attachée à ce prêche?

LA DAME.

Certainement: si l'opinion générale ne me décide pas pour les choses de la société, je suis très-attentive à faire ce qu'il faut pour le ciel, et contre l'enfer.

MOI.

Il ne vous manquoit plus que d'être un

peu superstitieuse, et je suis ravi de vous découvrir cette nouvelle qualité : en tout, je suis enchanté de vous. Je regarderai toujours comme un instant fortuné, l'instant où vous avez jugé, sur ma figure, que j'avois assez de ridicule, pour mériter votre attention. Je vous demande la permission de vous faire ma cour assiduement, pendant le temps que j'ai encore à passer ici.

LA DAME.

Vous me ferez le plus grand plaisir du monde.. Cependant je vous prie de croire que les ridicules seuls ne suffisent pas pour me plaire. Bonsoir, Monsieur. »

J'avoue que quoique j'aie vu des femmes bien extraordinaires en ma vie, celle ci me parut l'emporter sur toutes les autres, et je bénis mon destin de rencontrer à Wesel une ressource comme celle-là. Je fus très-exact à la voir, et je la trouvai toujours la même, avec autant de naïveté dans l'esprit, que de franchise dans ses façons.

Il y avoit huit jours que je jouissois de sa société, lorsque m'étant présenté à sa porte, un soir, on me dit *qu'elle n'y étoit pas*. Cela me surprit; car elle ne sortoit jamais que pour aller à l'église, et quelquefois à la promenade, s'étant absolument soustraite à toute espèce de devoirs. J'y retournai à quelque temps de là; on me fit la même réponse. Je m'y rendis encore le lendemain, à plusieurs reprises, sans avoir plus de succès. Je recherchois la raison de cet événement, lorsque je vis entrer dans ma chambre la même vieille qui m'avoit introduit chez elle, et qui me remit de sa part la lettre suivante :

« Cet amant dont vous avez si bien
» défendu la cause, est arrivé, Monsieur;
» je n'ai rien eu de plus pressé que de
» l'informer de notre connoissance. Quoi-
» que je l'aie fort assuré que vous étiez
» plus aimable que dangereux, il m'a
» paru inquiet de notre liaison, et je
» l'aime trop, pour lui donner le moindre
» ombrage. Ne soyez point surpris, si je
» vous prie de ne plus revenir chez moi.

» Je vous regrette sûrement plus que vous
» ne me regretterez. Mais puisque vous
» voulez tant de complaisance pour un
» amant, vous ne me désapprouverez pas,
» de vous sacrifier au mien. Adieu, Mon-
» sieur. Comptez sur les sentimens que
» vous m'avez inspirés, et sur le plaisir
» que j'aurois à vous revoir, *s'il le per-*
» *mettoit.* »

Je trouvai que cette lettre terminoit à merveille mon aventure. J'en aurois cependant été fort affligé, si, peu de jours après, je n'avois été forcé de quitter Wesel.

Opinion des Turcs sur les Femmes.

On seroit moins étonné de la rigidité des Turcs à renfermer les femmes, si l'on étoit instruit du peu d'idée qu'ils ont du pouvoir des mœurs, pour retenir leurs sens. Une conversation entre le visir Ibrahim et le bacha Bonneval (1) suffira pour faire connoître leur opinion sur ce sujet. Cette conversation m'a été transmise par M. Blet, médecin de la faculté de Paris, qui la tenoit de M. de Bonneval lui-même.

Le visir interrogeant M. de Bonneval sur la religion chrétienne, celui-ci vint à lui parler de la confession, et cette pratique excita vivement la curiosité d'Ibrahim.

(1) M. de Bonneval, homme de qualité de France, avoit épousé la fille du maréchal de Biron. Un enchaînement de circonstances bizarres lui fit prendre le turban, en 1721. Il étoit lié très-intimement avec J.-B. Rousseau.

him. Bonneval, après avoir expliqué toutes les conditions de ce sacrement, ajouta qu'il se conféroit avec un grand secret. « Les femmes vont-elles également » à confesse, demanda le visir ?—Assuré- » ment, répondit Bonneval.—Quoi ! sans » que le mari soit présent, demanda-t-il » encore?—Sans doute, répliqua Bonne- » val.—Comment, sans qu'il soit dans l'é- » glise? — Certainement, dit Bonneval. » Même si un mari apercevoit sa femme » aux pieds d'un confesseur, il se dé- » tourneroit, de peur de l'interrompre. » —Bacha ! s'écria le visir, en se levant » brusquement, tous vos chrétiens sont » trompés par leurs femmes.

Disgrace de Madame des Ursins, et ce qui l'a occasionnée (1).

Personne n'ignore l'ascendant prodigieux que la princesse des Ursins avoit pris sur le roi d'Espagne, Philippe V, au point de retarder la paix de 1713, par l'idée chimérique qu'elle s'était faite d'avoir une principauté souveraine dans les Pays-Bas, principauté qu'elle avoit dessein d'échanger ensuite avec Louis XIV, pour la Touraine. Ne doutant point de la réussite, elle chargea M. Daubigné, un de ses amis, de se transporter sur-le-champ dans cette province, afin d'y choisir la situation la plus agréable pour y bâtir un château convenable à sa dignité. Pour remplir cette mission, il fit construire celui de Chanteloup, près d'Amboise.

La ruine du projet de Madame des Ursins pour une principauté, fit naître un

(1) Ecrit en 1771.

autre dessein d'un succès plus probable, par le crédit qu'elle avoit sur le roi d'Espagne, et la foiblesse du caractère de ce prince; ce fut celui de l'épouser. Les intrigues qu'elle mit en usage pour arriver à ses fins, ayant encore échoué, elle chercha toutes les ressources imaginables, pour maintenir un pouvoir qu'une maîtresse est toujours sûre de pousser à l'extrême dans les commencemens, qui se soutient ensuite par habitude, mais que la moindre chose peut détruire, par la suite. Le roi d'Espagne ne pouvant se passer de femmes, mais devenu dévot, parloit de se remarier. Madame des Ursins, forcée de renoncer encore à l'espérance d'être la femme de Philippe, pensa que rien ne seroit plus avantageux à ses intérêts, que de lui faire épouser une princesse qui, par sa position, ne dût point attendre une si haute fortune, et qui ne la devant qu'à sa médiation, devoit toujours la tenir dans sa dépendance, par le peu de crédit de ses entours et par la reconnoissance. Elle jeta les yeux sur la fille du Duc de

Parme-Farnèse. Alberoni fut chargé de cette négociation, et le mariage se conclut. Le roi d'Espagne partit de Madrid, pour aller au-devant de la nouvelle reine. Lorsqu'ils furent à la dernière station, avant de se joindre, c'est-à-dire, à quatre lieues l'un de l'autre, Madame des Ursins prit les devants, empressée de connoître par elle-même une princesse, du dévouement de laquelle elle devoit autant se promettre. Quelle fut sa surprise de ne recevoir qu'un accueil haut, froid! Madame des Ursins ayant voulu reprendre quelque chose à la coiffure de la reine, à sa toilette, cette dernière la traita *d'impertinente*, et soutint le même ton, tant que la visite dura, sans que jamais Madame des Ursins pût le faire changer. Elle se retira; pleine d'étonnement, de dépit et de désespoir. Ces sentimens augmentèrent bien encore, lorsque Damézagua, officier des Gardes-du-Corps du roi, vint lui déclarer qu'elle devoit partir sur-le-champ, pour se rendre en France, sous son escorte, sans avoir la liberté d'écrire

au roi, ni de parler à personne. Elle obéit et monta dans sa voiture, en grand habit, avec Damézagua, un autre officier des Gardes-du-Corps, une seule femme-de-chambre, sans autre suite ; n'ayant pas même une chemise, pour changer, pendant un si long voyage. Le détail de ce que Madame des Ursins eut à souffrir pendant le chemin, par un froid excessif, passe toute croyance. Jamais sa constance ne l'abandonna. Pas un murmure, pas une seule parole qu'elle eût pu se reprocher. Enfin, elle donna l'exemple d'un courage dont les femmes sont bien plus capables que les hommes. Toute l'Europe fut également surprise d'un changement de fortune aussi prompt et tellement inattendu. On voulut pénétrer le motif de cet événement; il demeura caché, ainsi qu'il arrive quelquefois, des intrigues de Cour. Les femmes, à qui l'on dit tout, qui se disent tout, et qui redisent tout, l'ont fait parvenir à ma connoissance. J'ai su de Madame la princesse de B***, qui le tenoit de Madame la Duchesse de Saint-

Pierre, long-temps favorite de la reine d'Espagne Farnèse, que le seul motif de la disgrâce de la princesse des Ursins avoit été le roi d'Espagne lui-même, dont elle avoit reçu, pendant qu'elle étoit en chemin pour se rendre en Espagne, une lettre par laquelle il lui mandoit: « Qu'à quel prix » que ce fût, il falloit qu'elle éloignât Ma- » dame des Ursins, et que si cette femme » reparoissoit à la Cour, elle les empêche- » cheroit (1) de *coucher* ensemble, ainsi » qu'elle avoit déjà fait du vivant de la feue » reine. » Qu'on se représente l'embarras d'une jeune princesse qui se voit dans l'alternative, ou de ne pas obéir, et par conséquent de déplaire à son mari qu'elle desire captiver, ou de commencer à se faire connoître dans le monde, par une conduite dure sans motif, et marquée du sceau de l'ingratitude. Ses combats furent violens, à ce qu'elle a dit à Madame de Saint-Pierre. Enfin, les ordres du roi l'em-

---

(1) Expression textuelle de la lettre du roi, dont j'ai lu la copie. (*Note de l'Auteur.*)

portèrent, appuyés, peut-être de l'intérêt de se défaire d'une rivale sous la dépendance de laquelle elle auroit vécu. Elle a dit de plus à Madame de Saint-Pierre, qu'elle se détermina brusquement à chercher querelle à Madame des Ursins, à la pousser si vivement, qu'elle n'eût pas le temps de lui dire des choses, ou de faire des démarches qui pouvoient la toucher, et faire évanouir la dureté dont elle s'étoit armée. Philippe avoit donné l'ordre positif à un officier de ses Gardes de suivre exactement ceux de la reine, quelque chose qu'elle leur commandât. On ne craint point d'avancer que, de tous les revers, celui qu'éprouva madame des Ursins, est peut-être le plus extraordinaire. Il y a tout lieu de croire pourtant qu'il fut amené par les insinuations de Louis XIV. Ce prince avoit été choqué de la présomption de Madame des Ursins. Il avoit aussi vu vraisemblablement de mauvais œil ses intrigues pour épouser son petit-fils. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est que le roi d'Espagne n'ait eu ni le courage de ré-

sister à son grand-père, ni celui d'éloigner par lui-même Madame des Ursins; qu'il ait employé, pour s'en défaire, une jeune personne sans expérience, arrivant dans un pays nouveau, dénuée d'entours et de conseils, et qu'il ait rencontré dans cette princesse, la force de caractère nécessaire, pour prendre une résolution aussi contraire à la timidité de son âge.

De la Douleur.

Par le mot *douleur*, on entend ce fléau du genre humain, qui ne cesse d'empoisonner l'existence de l'homme. Il y en a de deux sortes, la douleur physique, et la douleur morale.

La douleur physique est plus ou moins forte, et n'est produite que par les maladies qu'éprouve l'individu, par les accidens qu'il éprouve. Les seuls remèdes qu'on puisse y apporter sont la patience, la résignation, et les secours de cette espèce de gens qui, dans la société, se sont dévoués à traiter le physique : art plus fructueux pour ceux qui l'exercent, que salutaire pour les malades.

La douleur morale est infiniment plus étendue. Comme elle peut naître de beaucoup de causes, elle reçoit des modifications, en raison des impressions qui l'ont produite. Pour classer les différens effets qu'elle occasionne, on pourroit, ce me

semble, en commençant par l'impatience, qui est le degré le plus foible, passer par la colère, la peine, le chagrin, l'affliction et l'abattement, pour en venir au désespoir qui est le degré le plus fort. Tout objet qui ne fait naître que de l'impatience, ou de la colère, ne peut être considéré que comme une affection momentanée, qui donne une secousse à l'ame, d'autant plus violente, qu'elle l'a moins prévue; mais qui dure d'autant moins, que l'explosion est plus forte.

Les autres sensations pénibles de l'ame proviennent, ou de la perte d'un bien dont on a toujours craint d'être privé, même pendant la jouissance, ou de l'exclusion d'un objet fortement desiré. Ces sortes d'affections, toujours prévues, ne peuvent produire sur l'ame, ces mouvemens violens qui naissent de la surprise; mais pour avoir une activité moins apparente, elles n'en sont que plus fâcheuses, parce que les facultés physiques, qui ne peuvent long-temps supporter un grand ébranlement, et qui, par cette raison, en

sont promptement débarrassées, pénètrent par degrés, et profondément, d'une impression amère qui ne peut plus être détruite que par le temps : et le temps n'affoiblit qu'à la longue les ressorts que la violence épuise souvent, dans les premiers instans.

Le désespoir est un état d'irritation excessive, et dont les résultats ne sont jamais que des extrêmes. Les facultés sont en telle contraction, que l'ame n'entend plus rien, et ne peut se livrer qu'à des mouvemens désordonnés.

L'abattement qui paroît le contraire du désespoir, le devance quelquefois, en est presque toujours la suite, et produit à peu près le même effet ; c'est-à-dire, que les ressorts des organes, pour avoir été trop vivement tendus, se relâchent entièrement, et jettent l'ame dans une apathie stupide, qui, sous l'apparence de la tranquillité, n'est en effet qu'un manque de faculté pour sentir. Ainsi, le désespoir et l'abattement ont le même résultat, celui d'intercepter les fonctions

de l'ame, le premier par la tension des ressorts des organes, et le second par leur relâchement.

Le temps seul peut apporter du remède à ces deux états, soit en détendant les fibres irritées par le désespoir, soit en leur redonnant du ton, lorsqu'elles sont trop relâchées par l'abattement. Dans ces deux situations, l'ame, incapable d'aucune opération morale, n'agit plus que machinalement, et n'est susceptible d'aucun adoucissement ni d'aucune consolation.

Toutes les autres sensations pénibles de l'ame peuvent être combattues, soit en se livrant aux soins de l'amitié, soit par une volonté bien décidée de surmonter le chagrin, et c'est ce qu'on appelle *courage*. Mais, je le répète, le temps est le remède le plus certain contre toute douleur morale. Les objets s'affoiblissent, en s'éloignant; on s'accoutume à la privation; de nouvelles sensations effacent les anciennes. La destruction de la machine est la suite et la fin inévitable d'une douleur, soit physique, soit morale permanente,

avec cette différence que dans le physique, c'est l'obstruction qui produit la douleur, et que dans le moral, c'est la douleur qui la cause. L'une et l'autre gênent d'abord les ressorts, les paralysent ensuite, et finissent par détruire le régime nécessaire à l'existence, établi par la nature dans toute matière organisée pour végéter. Toute suspension y produit des maladies; toute destruction des organes du mouvement, est la mort. De telles destructions ne sont pas fréquentes dans les douleurs morales, parce qu'il est infiniment rare qu'elles soient poussées à ce degré éminent d'exaltation, et plus rare encore qu'elles s'y soutiennent.

D'après l'analyse que je viens de faire des principes et des effets des douleurs physiques et morales, la crainte qu'elles inspirent aux hommes, doit paroître simple et fondée. Mais ce qui doit surprendre, c'est le peu d'attention qu'ils ont à s'en préserver. On peut trouver dans l'attrait des jouissances de l'amour et dans les élans de l'amour-propre, une excuse de

l'oubli des douleurs physiques qui, d'ordinaire, en sont la suite. Mais, comment comprendre, je ne dis pas seulement le goût, mais même l'ardeur inépuisable des hommes, pour les sensations pénibles de l'ame, ou pour les tableaux qui les représentent? Un accident, un incendie, un enterrement, un cadavre, un supplice, attirent et fixent les regards de toute cette partie de la société, qui n'est point arrêtée par la retenue qu'impose une éducation soignée. Mais, si les gens d'une certaine espèce n'osent se livrer à tout ce qui porte le caractère d'une férocité grossière, du moins s'en dédommagent-ils, en se livrant à tout ce qu'il est reçu de se permettre. Plus un fait est tragique, plus il est avidement écouté. On s'arrache un livre, un roman bien noir. On court à des tragédies déchirantes, pour jouir, pendant deux heures, de l'incroyable plaisir d'avoir le cœur oppressé (1)

(1) Témoins, *Atrée*, *Gabrielle de Vergy*, spectacle plus digne de la scène anglaise, que d'un peuple qui sait applaudir à Racine, à Voltaire.

Plus on y réfléchit, et plus on a de peine à se rendre raison d'un semblable attrait. Seroit-ce, que ce sentiment inné de rapporter tout à soi procureroit la jouissance de pouvoir se dire ? je ne suis pour rien dans la catastrophe, dans l'enchaînement de malheurs dont je suis témoin. Seroit-ce que les vives émotions de l'ame, en donnant de fortes secousses au physique, procureroient un cours plus libre aux liqueurs, à la machine, un état plus parfait, lorsque le calme est rétabli ? Seroit-ce que la méchanceté, ce caractère distinctif de l'homme brut, que les besoins réciproques ont amorti, que les lois et l'éducation ont dompté, lorsque les sociétés se sont civilisées; seroit-ce, dis-je, que cette méchanceté fut tellement identifiée dans le cœur de l'homme, qu'il ait été possible de lui donner un frein, mais jamais de la détruire ? Est-ce enfin le concert de ces trois motifs qui produit une contradiction si surprenante ?

Quoi qu'il en soit, on ne peut se dissimuler que l'homme n'est pas né bon. Les

premiers mouvemens d'un enfant sont l'impatience et la colère ; il n'en est distrait que par de nouveaux objets qui le frappent, ou par les jouissances à sa portée. S'il s'attache à sa nourrice, c'est par l'instinct et ses besoins ; à sa bonne, parce qu'il est subjugué par l'habitude qu'il a de la suivre et de lui obéir.

Bientôt l'homme tombe sous l'empire des passions. C'est alors que violemment poussé vers l'objet qui l'enflamme, il emploie l'adresse, quelquefois la force, et jusqu'au crime, pour se procurer les biens qu'il desire, et pour écarter les rivaux qui les lui disputent. On pourroit tenter de l'excuser, lorsqu'en effet il est maîtrisé par un desir impétueux. Mais combien ne voyons-nous pas de gens envieux de tout succès, même de ceux qu'ils ne peuvent atteindre, et plein d'une joie secrète, au moindre revers que les autres éprouvent !

Le ton dominant de la société n'est-il pas d'affoiblir les actions louables, d'aggraver les torts, d'attaquer les réputations

et

et de jeter du ridicule sur tout? Il n'est que trop démontré que l'homme naît avec ces dispositions que rien ne peut détruire, et qu'il garde jusqu'au tombeau. Voilà pourquoi les sociétés sont un assemblage tumultueux d'individus occupés à se nuire; au lieu d'être une réunion d'hommes qui, par des secours mutuels, une indulgence réciproque, opéreroient continuellement le bonheur de tous.

Je suis encore l'homme : je le trouve traître avec ses maîtresses, tyran avec sa femme, dur avec ses enfans. Si quelques individus diffèrent du plus grand nombre, ce n'est que par une volonté bien déterminée de ne suivre que les lois de l'équité, de la raison, et de réprimer les impulsions de leur cœur, qui contredisent sans cesse les principes qu'ils se sont faits.

La guerre est, dit-on, un mal nécessaire. En effet, c'est une vérité démontrée par la nécessité de s'opposer à l'invasion, à la cupidité des autres nations, (ce qui est déjà une preuve convaincante de la férocité de l'homme.) Mais pour

une guerre de cette nature, combien de flots de sang n'ont pas fait couler l'ambition des souverains, une vengeance particulière, les intrigues d'un seul homme, excité par le desir d'une grande fortune ! On s'étonne que César, au moment de passer le Rubicon, ait balancé quelques momens à la vue de tous les maux dont il alloit déchirer sa patrie, de tout le sang qu'il alloit répandre. Cette surprise indique assez la cruauté qui règne au fond de tous les cœurs ; il n'appartient qu'aux grandes ames, à des hommes tels que César, de sentir des mouvemens d'humanité, au moment même où ils semblent l'avoir oubliée.

La chasse, ce travail pénible et nécessaire pour l'homme sauvage, n'est plus qu'un amusement qu'on qualifie du titre de *noble* pour l'homme en société : plaisir barbare, où sa féroce méchanceté se manifeste d'autant plus, qu'aucun préjugé ne le force à la réprimer. S'il y a quelque justice à tuer les bêtes qui viennent ravager les moissons que le cultivateur se

procure à force de patience et de labeur, quelle barbarie a pu donner au suzerain le droit de peupler ses bois et ses campagnes de gibier qui, dévastant tout, jettent ses vassaux dans le désespoir ! Quelle cruelle recherche ne met-il pas à faire déchirer une malheureuse bête par une infinité d'autres, que l'instinct porte à suivre la trace de celle qu'on poursuit, et qui sont dressées, à force de coups, à se soumettre aux règles d'un art qui rend la mort de celle qu'on chasse, plus longue, plus douloureuse et plus certaine !

Le suzerain pousse la dureté jusqu'à défendre au cultivateur l'entrée de son héritage, et de le moissonner, sans sa permission. Heureusement, cette monstrueuse tyrannie n'est réservée que pour les rois et les princes ; mais tous les seigneurs ont le droit de traîner en prison, de grever de grosses amendes un malheureux qui aura dérobé ou détruit une seule pièce de ce gibier ; et, s'il récidive, de le faire condamner aux galères. Quel est le but de ces cruautés ? Le plaisir de détruire en

BB 2

un seul jour, s'il étoit possible, le fruit de tant de vexations. On ne se propose pas pour objet un exercice sain, un amusement, puisqu'enfin la destruction en est un pour l'homme : c'est une soif intarissable de carnage; et lorsque la nuit le fait cesser, on se repaît voluptueusement du spectacle d'un monceau de bêtes assassinées, et de la gloire d'en avoir massacré le plus.

Il n'y a point d'homme raisonnable, qui, de sang froid, ne soit frappé de ces tristes vérités, et qui ne les oublie bien vîte, un fusil à la main.

Les injustices qu'occasionne la chasse sont un reste de l'ancien gouvernement féodal; monstre qu'un siècle plus sage a presqu'entièrement détruit, mais dont le souvenir peint la nature du cœur de l'homme.

Après avoir considéré les habitudes de l'homme, portons l'examen sur la manière dont il remplit les devoirs de son état. Le paysan joint à tous les vices la grossièreté de son éducation, et n'est retenu que

par la crainte des peines. L'habitant des villes, plus policé, dérobe mieux sa méchanceté, mais ne s'y livre pas moins. Le commerçant et le marchand ne sont guidés que par une cupidité sordide, une mauvaise foi révoltante. Le guerrier n'est souvent qu'un ennemi; l'homme de justice qu'un tyran; le prêtre qu'un fourbe; le médecin qu'un ignorant dont tout l'art est de le cacher; l'homme de lettres un composé d'amour-propre et de mépris pour les autres.

Si jusqu'ici je n'ai point parlé des femmes, c'est que par la dénomination générique de l'homme, on entend communément les deux sexes. Ce n'est assurément pas que je les croie meilleures. Leur éducation, dès leur plus tendre jeunesse, les accoutume à la dissimulation, qui ne tarde guère à dégénérer en une fausseté qui leur est commune. D'ailleurs, n'étant dans la société que des êtres passifs, elles en transgressent le régime avec d'autant plus d'audace, qu'elles en sont moins responsables. Elles y dominent d'autant plus, que les lois leur imposant la sou-

mission, elles emploient l'adresse, la fausseté, l'attrait que la nature a mis dans nos cœurs, pour nous maîtriser et servir leurs passions.

Si j'étois entendu de quelqu'un de nos délicats, il ne manqueroit pas de me faire la question ordinaire : *Vous ne croyez donc pas à la vertu?* A quoi je répondrois : Il faut bien que j'y croie, puisqu'il existe des Anabaptistes et des Quakers; mais trop de gens y perdroient, pour espérer de voir jamais adopter leur religion et leurs principes. Il falloit un pays nouveau comme l'Amérique, pour que cette secte pût s'étendre. Elle s'y détruira même bientôt, par l'essor que vient de prendre cette partie du monde.

Insensiblement, je me suis écarté du sujet sur lequel je m'étois proposé de faire quelques réflexions, quoique la nature du cœur de l'homme et de ses habitudes ait une telle connexion avec la douleur, qu'il soit bien difficile d'examiner l'une, sans parler des autres. Je reviens à mon sujet. J'ai déjà fait voir avec quelle avi-

dité les hommes cherchent à se procurer les sensations pénibles de l'ame, sans avoir encore parlé du motif qu'ils saisissent avec le plus d'empressement, je veux dire la mort, dont ils tirent un grand moyen pour augmenter la somme des larmes et des douleurs. Je conçois facilement qu'on soit vivement affecté, désespéré même, de la perte de quelqu'un qu'on aime tendrement. Ce sentiment est dans la nature. Il agit même sur les animaux. Mais qu'on considère comme un acte de décence, même de devoir, la nécessité de paroître affligé de la mort d'un être pour lequel on ne sent souvent rien; et qu'on ait attaché de l'importance à cette comédie, c'est le comble de la démence. Je ne vois pas même que le sentiment d'une vraie douleur, en ce cas, soit un mérite; car enfin, c'est parce qu'on est privé d'une personne qui contribuoit à notre bonheur, qu'on gémit. Nos regrets ne sont plus rien pour elle, qui ne peut ni les voir, ni les entendre, du fond de son tombeau. S'il y a du mérite à cela, un malade en auroit

donc à répandre des larmes, d'avoir perdu la santé? Mais non, sans doute; un tel chagrin seroit traité de foiblesse. On me répondra que si la sensibilité nous fait gémir sur le sort d'un autre, ce seroit manquer de courage, que de se laisser abattre par le sien. Encore un coup, je dirai que celui qui survit, ne peut plus considérer que lui; qu'il se trouve dans le même cas que le malade; que, par conséquent, si vous louez les larmes dans le premier, vous ne pouvez les blâmer dans le second.

Un auteur a dit :

Nous ne vivons que deux instans;
Qu'il en soit un pour la sagesse.

Pour moi, je les réclame tous les deux pour écarter de nous le plus qu'il est possible, tout ce qui peut contribuer à les rendre amers; et le meilleur moyen est de se soustraire à mille préjugés, que l'envie de tourmenter les autres a mis en crédit, et dont tous sont victimes.

La sensibilité d'ame est une qualité peut-être pénible pour celui qui la pos-

sède, mais avantageuse pour les autres; et comme telle, elle mérite d'être considérée. Je n'honorerai jamais de ce titre les larmes que fait couler la perte de qui que ce soit. Si ces larmes sont vraies, c'est à soi qu'on les donne; feintes, elles deviennent révoltantes. Je ne puis trouver la sensibilité dans tout ce qui n'a que soi pour objet. L'intérêt personnel est tellement dans l'homme, qu'il est impossible de nous en faire un mérite. La sensibilité ne réside que dans celui que nous inspirent les autres; dans l'attendrissement que nous causent les malheureux, et dans la recherche que nous en faisons pour les soulager, ou si nous ne le pouvons, du moins pour les consoler. On laisse ce soin aux dévots. Ils remplissent par ostentation un devoir qui devroit être le premier de tous.

Combien de gens n'ai-je pas vu se désoler par calcul, et détourner leurs regards d'un infortuné! Combien n'en ai-je pas vu pleurer un mort auquel ils n'auroient pas sacrifié la moindre de leurs volontés, pendant sa vie!

Les femmes qui exagèrent tout, quelque genre qu'elles embrassent, ont adopté, dans ce siècle, la sensibilité. Non-seulement, elles en font leur occupation, mais même elles en tiennent école. Leurs journées sont remplies par les devoirs de l'amitié; leurs conversations ne roulent que sur la délicatesse qu'exige ce sentiment, et sur des principes de sensibilité qu'elles pratiquent en toute occasion d'éclat, et qu'elles oublient, dans ce qui peut être ignoré. Survient-il un heureux sujet de s'affliger; elles y courent en foule: et souvent, on voit des gens dans la douleur, assassinés d'attentions de personnes qu'ils connoissent à peine, et forcés d'y répondre. La maison d'un moribond se remplit d'amies qui, à force d'intérêt, font tourner la tête aux médecins, et désespèrent ceux qui par devoir sont obligés de soigner le malade. Il n'y a point de ridiculités de ce genre, dont on ne soit journellement témoin.

Je conclus en m'écriant : Que les hommes sont comédiens et sots ! et j'ajoute : Hélas, que rarement ils sont bons!

Traduction d'un Ouvrage chinois sur les Jardins.

Que d'autres bâtissent des palais pour enfermer leurs chagrins, pour étaler leur vanité; je me suis fait une solitude pour amuser mes loisirs, et causer avec mes amis. Vingt arpens de terre ont suffi parfaitement à mon dessein. Au milieu, est une grande salle où j'ai rassemblé cinq mille volumes pour interroger la sagesse, et converser avec l'antiquité. Du côté du midi, se trouve un salon, au milieu des eaux qu'amène un petit ruisseau qui descend des colines de l'occident. Elles forment un bassin profond d'où elles s'épandent en cinq branches, comme les griffes d'un léopard. Elles sont couvertes de cygnes innombrables qui nagent et se jouent de tous côtés. Sur le bord de la première, qui se précipite de cascades en cascades, s'élève un rocher escarpé dont

la cime qui se recourbe en trompe d'éléphant, soutient en l'air un cabinet ouvert pour prendre le frais, et voir les rubis dont l'aurore couronne le soleil, à son lever.

La seconde branche se divise à quelques pas, en deux canaux qui vont serpentant autour d'une galerie bordée d'une double terrasse à festons, dont mille palissades de rosiers et de grenadiers forment le balcon. La branche de l'ouest se replie en arc vers le nord, et là forme une petite île. Les rives de cette île sont parées de sable, de coquillages et de cailloux de diverses couleurs : une partie est plantée d'arbres toujours verts ; l'autre est ornée d'une cabane de chaume et de roseaux, comme celles des pêcheurs.

Les deux autres branches semblent tour à tour se chercher et se fuir, en suivant la pente d'un pré fleuri dont elles entretiennent la fraîcheur. Quelquefois, elles sortent de leur lit pour former de petites nappes enfermées dans le gazon ; puis, elles quittent le niveau de la prairie, descendent,

dans des canaux étroits, et se brisent dans un labyrinthe de rochers qui leur disputent le passage et les couvre d'écume.

Au nord de la grande salle, sont plusieurs cabinets placés au hasard, les uns sur des monticules qui s'élèvent au dessus des autres, comme une mère au dessus de ses enfans. Les autres sont adossés à la pente d'un côteau. Plusieurs occupent les petites gorges que forme la colline, et ne sont vus qu'à moitié. Tous les environs sont ombragés par des bosquets de bambous touffus, entrecoupés de sentiers où le soleil ne pénètre jamais.

Du côté de l'orient, s'ouvre une petite plaine divisée en plate-bandes, ovales ou carrées, qu'un bois de cèdre antique défend du souffle des aquilons. Tous ces compartimens sont remplis de plantes odoriférantes, d'herbes salutaires, de fleurs et d'arbrisseaux. Le printemps et les zéphirs ne sortent jamais de cet endroit délicieux. Une petite forêt de grenadiers, de citronniers et d'orangers toujours chargés de fleurs et de fruits, en

termine le coup-d'œil à l'horizon, et le sépare du reste des jardins.

Au midi, dans le milieu, se montre un cabinet de verdure où l'on arrive par une pente insensible qui en fait plusieurs fois le tour, comme les volutes d'une coquille. Les bords de cette pente sont tapissés de gazon qui s'élève en siéges, de distances en distances, pour inviter à s'asseoir, à considérer ce parterre, dans tous les points de vue.

A l'occident, une allée de saules à branches pendantes, conduit au bord d'un large ruisseau qui tombe à quelques pas, du haut d'un rocher couvert de lierre et d'herbes sauvages. Les environs n'offrent qu'une barrière de rochers pointus, bizarement assemblés, qui se groupent en amphithéâtre, d'une manière rustique et pittoresque. Au bas, on trouve une grotte profonde, qui, s'élargissant par degrés, forme une espèce de salon irrégulier, dont la voûte se termine en dôme. La lumière entre par une ouverture assez large, d'où pendent des branches de chèvre-feuille

et de vigne sauvage. Ce salon est un asile contre les brûlantes chaleurs de la canicule. Des rochers épars, des espèces d'estrades creusées dans l'épaisseur de son enceinte, en sont les siéges. Une petite fontaine qui sort d'un des côtés, remplit le creux d'une pierre arrondie par le hasard, et s'en échappe en petits filets, sur le pavé. Ses flots, après avoir serpenté mille fois entre les fentes qui les égarent, vont tous se réunir dans un réservoir préparé pour le bain. Ce bassin s'enfonce sous une voûte, fait un petit coude, et se jette dans un étang au pied de la grotte, entre les rochers qui l'entourent.

Un peuple de lapins les habite, et rend aux poissons innombrables de l'étang, toutes les peurs qu'on lui donne.

Que cette solitude est charmante! La vaste nappe d'eau qu'elle présente, est toute semée de petites îles de roseaux. Les plus grandes sont des volières remplies de toutes sortes d'oiseaux. On va, des unes aux autres, par de petits ponts de pierre et de bois, distribués au hasard; les uns en arc,

les autres en ligne droite, selon l'espace qu'ils remplissent. Quand les nénuphars, dont les bords de l'étang sont semés, ouvrent leurs fleurs, il paroît couronné de pourpre et d'écarlate, comme l'horizon des mers du Midi. Lorsque le soleil y pénètre, il faut se résoudre à revenir sur ses pas pour sortir de cette solitude, ou franchir la chaîne des rochers escarpés qui l'environnent.

La nature a voulu qu'ils ne fussent accessibles qu'à la pointe de l'étang qui les fait comme plier devant ses eaux, pour qu'elles s'ouvrent un passage entre les saules qui les séparent. De vieux sapins cachent encore cet enfoncement, et ne laissent voir au dessus de leur cîme, que des pierres plantées en esquilles, et ceintes d'arbres brisés. On monte au haut de ce rempart de rochers par un escalier étroit et rapide, qu'il a fallu creuser avec le pic, dont les coups sont encore marqués. Le cabinet qu'on y trouve pour se reposer n'a rien que de simple ; mais il est assez orné par la vue d'une plaine immense,

mense où le Kiang serpente, au milieu des villages et des rizières. Les barques innombrables dont ce grand fleuve est couvert, les laboureurs épars dans les campagnes, les voyageurs qui remplissent les chemins, animent ce paysage enchanté. Les montagnes couleur d'azur, qui le terminent à l'horizon, charment et récréent la vue. Quand je suis lassé de composer et d'écrire au milieu des livres de ma grande salle, je me jette dans une barque que je conduis moi-même, et je vais demander des plaisirs à mon jardin. Quelquefois j'aborde à l'île de la Pêche; et muni d'un large chapeau de paille, contre les ardeurs du soleil, j'amorce les poissons qui se jouent au sein des flots, et j'étudie nos passions, dans leurs méprises. D'autres fois, le carquois sur l'épaule, un arc à la main, je grimpe au haut des rochers; et de là, guettant en traître les lapins qui sortent, je les perce de mes flèches, à l'entrée de leurs retraites. Hélas! plus sages que nous, ils craignent le péril et le fuient! S'ils me

voyoient arriver, aucun ne paroîtroit. Quand je me promène dans mon parterre, je cueille des plantes médicinales que je veux garder. Une fleur me plaît, je la prends et m'enivre de ses parfums. Une autre souffre de la soif; je l'arrose, et ses voisines en profitent. Combien de fois des fruits bien mûrs m'ont-ils rendu l'appétit que la vue des mets m'avoit ôté! Mes grenades et mes pêches ne sont pas meilleures, peut-être, cueillies de ma main : mais je leur trouve plus de goût, et mes amis, à qui j'en envoie des corbeilles, en sont toujours flattés. Vois-je un jeune bambou que je veux laisser croître; je le taille, ou je courbe ses branches et les entrelasse, pour dégager le chemin. Le bord de l'eau, le fond d'un bois, la pointe d'un rocher, tout m'est égal pour m'asseoir. J'entre dans un cabinet pour voir mes cigognes faire la guerre aux poissons. A peine y suis-je entré, qu'oubliant le dessein qui m'amenoit, je prends mon kin, et je provoque les oiseaux d'alentour.

Les derniers rayons du soleil me surprennent quelquefois considérant en silence les tendres inquiétudes d'une hirondelle pour ses petits, ou les ruses d'un milan, pour enlever sa proie. La lune est déjà levée, que je suis encore assis. C'est un plaisir de plus. Le murmure des eaux, le bruit des feuilles qu'agite le zéphir, la beauté des cieux, me plongent dans une douce rêverie. Toute la nature parle à mon ame. Je m'égare, en l'écoutant; et déjà la nuit est au milieu de sa course, que je touche à peine le seuil de ma porte. Le sommeil seul me ravit le charme que j'éprouve. Si les rêves m'éveillent, j'y gagne de devancer l'aurore, et d'aller voir, du haut d'une coline, les perles et les rubis qu'elle sème sur les pas du soleil.

Mes amis viennent souvent interrompre ma solitude, me lire leurs ouvrages, entendre les miens. Je les associe à mes amusemens. Le vin égaié nos frugals repas; la philosophie les assaisonne; et tandis que la Cour appelle la volupté, caresse la calomnie, forge des fers et tend des

piéges, nous invoquons la Sagesse. Mes yeux sont toujours tournés vers elle; mais, hélas! ses rayons ne m'éclairent qu'à travers mille nuages, qui se dissipent pourtant, et quelquefois, par un orage. Cette solitude sera pour moi le temple du plaisir. Que dis-je? père, époux, citoyen, homme de lettres, je me dois à mille devoirs; ma vie n'est pas à moi. Adieu, mon cher jardin; adieu; l'amour du sang et de la patrie m'appelle à la ville. Garde tous tes plaisirs pour dissiper bientôt mes nouveaux chagrins, et sauver ma vertu, de leurs atteintes.

ÉPÎTRE A DAMON.

De Fontainebleau, le 4 août 1761.

Enfin, par la foule entraîné,
Loin des berceaux de *Morainville*,
Et loin des plaisirs de la ville,
Damon, me voilà donc, à la Cour amené;
Là, libre de tous soins, spectateur sans ivresse,
De l'orgueil et de la bassesse,
Je vais voir le jeu combiné.
Quel étrange pays! quel peuple! quel tumulte!
Quelle divinité demande ici le culte
De l'adorateur prosterné?
Quel est donc l'important salaire,
Damon, qui les a réunis,
A la porte d'un sanctuaire,
Où rarement ils sont admis?
Oh! comme sous l'appât d'un abord plein de zèle,
Chacun cherche ce qui décèle
D'un rival redouté, les moyens et les plans,
Et d'un mot échappé saisissant l'avantage,
Des ressorts les plus vils court employer l'usage,
Pour renverser des concurrens!

Enfin, de cette triste gêne
Voilà le courtisan distrait,
Méritant, à force de peine,
Un regard du dieu qui paroît!
Trop heureux d'éviter, pour prix de son attente,
Qu'une parole indifférente
Fasse douter de sa faveur,
Et que tout ce qui l'environne,
Par un sourire, n'empoisonne
L'atteinte que reçoit son cœur!
Mais, il est arrivé cet instant de détresse,
Où l'huissier, une liste en main,
De cette foule qui s'empresse,
Ce soir, va fixer le destin!
Ce ne sont plus ces gens si gonflés d'insolence;
Regardez-les pressés, confondus en silence,
Et le maintien étudié;
Mais sur-tout inquiets, dans la peur qui les frappe,
Que leur nom à l'huissier n'échappe,
Ou que le roi ne l'ait rayé.
On croiroit que le bien où chacun d'eux aspire,
Digne de leur recherche, a droit de les séduire,
Par le prix qu'on attache à la réalité.
Non; d'un triste souper, l'ennuyeuse chimère
Est le bien précieux, et l'attrait qu'exagère
Leur misérable vanité.
Qui ne riroit des airs capables
De ce ministre, ami de Cour,

Qui n'a des regards favorables
Que pour le favori du jour ?
Qu'espèrent ces cliens, de leur persévérance ?
Quoi ! pour obtenir même un succès incomplet,
Ignorent-ils qu'il faut la vénale assistance
D'un protecteur, ou d'un valet ?

Parmi tous ces tableaux et ces divers spectacles,
Par l'indignation, je me sens émouvoir,
En voyant une femme (1), arbitre des oracles,
Profaner les droits du pouvoir !
Avilissant le sceptre, où sa main participe,
Ecartant la vertu, pour élever son sang,
Avide de trésors que son faste dissipe,
Et prête à succomber sous le poids de son rang !
Voilà quelle est l'idole à qui l'on rend hommage,
Et ce qu'en rougissant, on a déifié;
Un coup-d'œil caressant, enivre le plus sage ;
Gloire, mérite, honneur, tout est sacrifié.
Que je plains ceux que la fortune
Force à ramper dans ce pays,
Et dont la misère importune
N'y rencontre que du mépris !
Mais, qu'au fond de mon cœur un dépit équitable
Condamne amèrement celui qui, par plaisir,
Mécontent d'un sort honorable,
Sans besoin, au joug vient s'offrir !
Ici, tout est calcul; tout y sent la contrainte ;

(1) Madame de Pompadour.

Tout visage est couvert du masque de la feinte;
De son propre malheur, chacun est l'artisan :
La jalousie et les disgrâces,
Les contradictions qui germent sur ses traces,
Voilà les jours d'un courtisan.

Quand pourrai-je revoir, sous un ciel plus tranquille
Cette aimable société,
Dont le ton délicat et cependant facile,
Par d'invisibles nœnds, enchaîne la gaîté?
Quand pourrai-je, de soins, l'ame débarrassée,
Laisser libre, et sans gène, échapper ma pensée?
Qu'il me tarde, mon cher Damon,
De voir s'ouvrir, par moi, ton champêtre salon!
Que j'aime ta franchise, et ce ton dogmatique,
Dont tu me fais, parfois, une sage leçon
Qu'à l'instant, mon humeur caustique
Acquitte avec une chanson!
L'un de l'autre certains, nous suivons sans scrupule,
Ce que la confiance, entre nous, a permis.
C'est surmonter un ridicule,
Que d'en rire avec ses amis.

EPITRE

AU COMTE DE F***.

COMTE brillant et fortuné,
Qui jouez et gagnez sans cesse,
Sous quel astre êtes-vous donc né ?
Vous réunissez, sans finesse,
L'art de tromper tous les maris,
L'art de pleurer avec votre maîtresse,
Et d'en rire avec vos amis.
Savant sans avoir rien appris,
Vous foudroyez dans vos écrits
Et Bolinbrock et sa sagesse (1).
Vous prouvez en beaux vers, à vos lecteurs surpris,
Qu'il ne nous faut qu'un peu d'adresse
Pour commander à nos desirs,
Et que les maux sont presque des plaisirs (2).
Puis, abjurant l'ennui philosophique,
Et la profonde politique,
Vous descendez à la chanson :
Rival galant d'Anacréon,

(1) Le Comte de F*** avoit fait une Réfutation des Lettres de Bolinbrock sur l'Histoire.

(2) Une thèse qu'il soutint dans la Société, lui dicta quelques pages de sophismes ingénieux.

Vous vous parez de sa guirlande;
Vous présentez l'aimable offrande
Des simples fleurs de la saison,
A la beauté qui les demande;
Et votre muse de commande,
Pour chaque objet, changeant de ton,
Des richesses de l'Hélicon,
Fait son trafic de contrebande.
Aussi, de ses succès, dit-on,
Le bruit remplit tout le canton.
Et toutefois je me rappelle
Qu'une beauté dont je tairai le nom,
Malgré tout votre amour, cher Comte, fut cruelle,
En favorisant un oison.
J'ai su que *Nise* la sauvage,
Refusa de porter vos fers;
Mais vous ne faisiez point de vers,
Vous n'étiez point un personnage.
Votre renom dans l'univers
Etoit d'être un garçon fort sage,
Et vous n'aviez pas un travers.
Les yeux les plus jolis du monde
Ont un attrait fort séduisant,
Mais ne suffisent pas: il faut être insolent:
Ah! que vous voilà bien, mon cher Comte, à présent;
Qu'un bon estomac vous seconde:
Car il est la source féconde
Des desirs et du sentiment.

A L'ABBÉ ALLAIRE,

MON PRÉCEPTEUR,

En lui envoyant une Collection d'Auteurs latins.

De ma tendre amitié, vous recevrez pour gage,
Docte Abbé, vos chers écrivains.
Pour me former à leur langage,
Hélas ! vos soins ont été vains.
Lisez, relisez-les encore ;
Ils sont toujours nouveaux, dit-on, et je le crois.
Pour moi, sans les entendre, Abbé, je les adore.
Si quelquefois, ils vous parlent de moi.

SUR LA MORT

DU COMTE DE FRISE,

Neveu du Maréchal de Saxe.

Formé pendant la paix aux travaux de la guerre,
Dans le sein des plaisirs, à l'étude appliqué,
Sans desirer ce temps, par ses succès marqué,
De Frise alloit enfin voir ouvrir sa carrière:
Au moment de sa gloire, au printemps de ses jours
L'impitoyable mort en a tranché le cours.

O toi ! d'un sang illustre et d'un esprit sublime,
Tout ce qu'ajoutent les mortels,
Par leurs propres efforts, à ces dons naturels,
Du sage et du guerrier te méritoit l'estime.
Il manque à ton cœur magnanime
Ce que le sort dispense à des êtres heureux,
Un temps plus favorable et des jours plus nombreux.
En vain, mille vertus ont paré ta jeunesse:
Des honneurs immortels qui leur sembloient promis,
Le trépas qui te frappe, à tes cendres ne laisse
Que les larmes de tes amis.
Eloigné du climat qui lui donna la vie,
Il en a parmi nous retracé la douceur,
Et nos soins empressés épargnoient à son cœur,
Le regret de mourir si loin de sa patrie.
Savant sans vanité, vertueux sans effort,
Ami toujours égal, sans feinte et sans caprice,
Nos chagrins qu'il calmoit, revivent par sa mort;
Je n'en ai point senti que sa perte n'aigrisse.

Toi que m'enlèvent les destins,
Voici les derniers sons, chère ombre, d'une lyre
Que tu m'as mise entre les mains,
Que la tienne aimoit à conduire.
Puisque de tes beaux jours s'est éteint le flambeau,
Et que tu ne peux plus l'entendre,
Après avoir offert cet hommage à ta cendre,
Je la laisse sur ton tombeau.

Fin du quatrième et dernier Volume.

TABLE

DES ARTICLES

Contenus dans ce quatrième Volume.

Fin de la Table du quatrième et dernier Volume.









